

Arthur Conan Doyle

# La Vallée de la Peur



**BeQ**

**Arthur Conan Doyle**

**La Vallée de la Peur**

*Traduit de l'anglais par Louis Labat*

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 1140 : version 1.0

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

Nouveaux mystères et aventures

Le chien des Baskerville

La grande Ombre

La ceinture empoisonnée

Les aventures de Sherlock Holmes

Nouvelles aventures de Sherlock Holmes

Souvenirs de Sherlock Holmes

La résurrection de Sherlock Holmes

Sherlock Holmes triomphe

Nouveaux exploits de Sherlock Holmes

Un crime étrange

La marque des quatre

# **La Vallée de la Peur**

Édition de référence :  
Éditions Pierre Lafitte, Paris, 1920.

# **Première partie**

*Le drame de Birlstone*

# I

## *L'avertissement*

« J'inclinerais à croire..., dis-je.

– Moi aussi », fit Sherlock Holmes, avec impatience.

Je me considère comme le plus endurant des hommes ; mais cette façon narquoise de m'interrompre me chiffonna, je l'avoue.

« En vérité, Holmes, répliquai-je d'un ton sévère, vous êtes bien agaçant parfois. »

Il ne me répondit pas ; il s'abîmait dans ses pensées. Son déjeuner, posé devant lui, attendait qu'il y touchât. Le front appuyé contre une main, il regardait fixement la feuille de papier qu'il venait de retirer de son enveloppe. Portant l'enveloppe à la lumière, il l'examina sous toutes ses faces.

« C'est l'écriture de Porlock, fit-il rêveur. Je ne puis guère douter que ce ne soit l'écriture de Porlock, bien que je ne l'ai vue que deux fois : il y a là un « y » dont je reconnais l'arabesque. Mais si l'écriture est de Porlock, il s'agit d'une affaire grave. »

Holmes s'adressait moins à moi qu'à lui-même. Cependant ma mauvaise humeur ne tint pas contre l'intérêt qu'éveillaient ses paroles.

« Qui donc est Porlock ? demandai-je.

– Porlock est tout simplement un pseudonyme, Watson, un signe d'identification derrière lequel se dissimule un individu fuyant et fertile en ressources. Cet individu m'avisa, dans une précédente lettre, qu'en réalité il s'appelait différemment, et qu'il me mettait au défi de le dépister entre les millions de gens qui peuplent Londres. Son importance ne tient pas à sa personne, elle lui vient de l'homme considérable auquel il touche de près. Ce qu'est pour le requin le poisson qu'on appelle pilote, ce qu'est le chacal pour le lion, voilà ce qu'est Porlock, insignifiant compagnon d'un être formidable.

Que dis-je, formidable ? Sinistre, Watson, éminemment sinistre. Et c'est en quoi il m'intéresse. Vous m'avez entendu parler du professeur Moriarty ?

– Le fameux criminel scientifique, connu de toute la pègre, et... »

J'allais dire : « Et totalement ignoré du public. » Holmes ne me laissa pas achever :

« Hé, là ! Watson, murmura-t-il : doucement, je vous prie ! Vous avez la plaisanterie un peu forte. Je ne vous savais pas ce genre d'humour, dont il sied que je me garde. En traitant Moriarty de criminel, vous le diffamez aux yeux de la loi. Chose merveilleuse. Jamais homme ne sut mieux concevoir un plan, organiser une machination diabolique. Il est le cerveau de tout un monde souterrain, ténébreux ; un pareil esprit eût pu faire ou défaire la destinée des peuples. Mais il encourt si peu le soupçon, il défie si bien la critique, il se conduit et s'efface de telle sorte que ce serait assez des quelques mots que vous venez de prononcer pour qu'il vous traînât devant la cour d'assises et qu'il en obtînt, à titre de

dommages-intérêts, un an de vos revenus. N'est-il pas l'auteur célèbre des *Dynamiques de l'Astéroïde*, ce livre dont on a dit, tant il plane haut dans les régions des pures mathématiques, que la presse scientifique n'a pas un écrivain capable d'en rendre compte ? Est-ce là un homme à traiter comme vous le faites ? Vous joueriez le rôle du médecin qui extravague, et lui du professeur que l'on calomnie : connaissez mieux le génie, Watson. N'empêche que, si je n'ai pas trop à m'occuper de moindres personnages, notre jour viendra.

– Puissé-je vivre assez pour le voir ! m'exclamai-je dévotement. Mais vous parliez de Porlock ?

– Ah ! oui. Porlock, ou le soi-disant Porlock, est un anneau de la chaîne qui va jusqu'à Moriarty. Entre nous, cet anneau, assez éloigné du point d'attache de la chaîne, n'est pas des plus solides. Autant que j'ai pu m'en assurer, il en constitue la seule faiblesse.

– Mais une chaîne n'a jamais que la force de son anneau le plus faible.

– Très juste, Watson, De là l'extrême importance de Porlock. Conduit par de vagues aspirations vers le bien, stimulé de temps en temps par le judicieux envoi d'un billet de dix livres que je trouve moyen de lui faire parvenir, il m'a, une ou deux fois, fourni de ces informations prémonitoires, d'autant plus utiles qu'elles permettent non de châtier le crime, mais d'en prévenir l'accomplissement. Nul doute que la communication que j'ai là ne soit précisément de cette espèce. Il ne s'agirait que d'en trouver le chiffre. »

Tout en parlant, Holmes, du plat de la main, lissait le papier sur son assiette vide. Je me levai, et, me penchant sur lui, je regardai la singulière inscription suivante :

534 C2 13 127 56 31 4 17 21 41

DOUGLAS 109 293 5 37 BIRLSTONE

26 BIRLSTONE 9 127 171

« Qu'en pensez-vous Holmes ?

- Qu’il y a là un message chiffré.
- À quoi sert d’envoyer un message chiffré quand on n’en a pas donné le chiffre ?
- À rien... dans le cas présent.
- Pourquoi dites-vous : dans le cas présent ?
- Parce qu’il y a bien des chiffres que je lirais aussi facilement que les signes conventionnels des petites annonces. Ces devinettes naïves amusent l’intelligence sans la fatiguer. Ici, le cas est différent. Les chiffres du message se réfèrent évidemment à certains mots d’une certaine page dans un certain livre. Tant qu’on ne m’aura pas désigné la page et le livre, je suis désarmé.
- Mais que viennent faire, au milieu des chiffres, les mots « Douglas » et « Birlstone » en toutes lettres ?
- Soyez sûr qu’ils ne figurent pas dans la page en question.
- Alors, pourquoi ne pas indiquer le livre ?
- Votre finesse naturelle, mon cher Watson, et ce bon sens avisé qui font le délice de vos amis vous empêcheraient certainement d’enfermer

sous une même enveloppe un message chiffré et son chiffre. Que le pli vînt à se perdre, vous seriez perdu. Au contraire, mettez sous deux enveloppes distinctes le chiffre et le message : l'une ou l'autre pourra se tromper d'adresse sans qu'il en résulte rien de fâcheux. Le second courrier doit être distribué ; je m'étonnerais s'il ne nous apportait une lettre explicative, ou, ce qui est probable, le volume auquel nous renvoient les chiffres. »

Holmes calculait juste. Quelques instants plus tard, Billy, le petit domestique, entra, portant la lettre que nous attendions.

« Même écriture, me fit observer Holmes en ouvrant l'enveloppe. Et, cette fois, la lettre est signée, ajouta-t-il d'une voix triomphante quand il eut déplié le feuille. Allons, tout va bien, Watson ! »

Pourtant, à mesure qu'il lisait, je vis son front se rembrunir.

« Ah, sapisti ! comment aurais-je prévu ça ? Je crains, Watson, que nous n'ayons espéré trop vite. Pourvu qu'il n'arrive à ce Porlock rien de

fâcheux ! Voici ce qu'il m'écrit :

« Cher monsieur Holmes,

« Je n'irai pas plus loin dans cette affaire, ça devient dangereux. Il me suspecte. Je vois qu'il me suspecte. Il m'a surpris au moment où, pour vous envoyer la clef du chiffre, je venais d'écrire votre adresse sur cette enveloppe. Je n'ai eu que le temps de la faire disparaître. Mais je lisais le soupçon dans ses yeux. Veuillez brûler le message chiffré, qui ne peut plus vous être utile.

« FRÉDÉRIC PORLOCK. »

Assis devant le feu, les sourcils froncés, tournant et retournant la lettre entre ses doigts, Holmes demeura un moment absorbé dans une contemplation muette.

« Après tout, il n'y a peut-être rien au fond de cet incident. Rien que le trouble d'une conscience coupable. Se sachant un traître, Porlock aura cru lire son acte d'accusation dans les yeux de l'autre. – L'autre, c'est, je présume, le professeur

Moriarty ?

– En personne. Quand un des gens de la bande dit simplement « Il », vous savez ce que cet « Il » veut dire, et tous s’y reconnaissent.

– Que faire ?

– Hum ! vous m’en demandez beaucoup. On n’a pas contre soi le premier cerveau de l’Europe, et servi par toutes les forces des ténèbres, sans qu’il en puisse résulter mille conséquences. Bref, notre ami Porlock ne se possède plus. Comparez l’écriture de sa lettre avec celle de l’enveloppe, écrite, vous vous en souvenez, avant qu’il se fût laissé surprendre : celle-ci est ferme, nette ; celle-là est à peine lisible.

– Qu’avait-il besoin d’écrire la lettre ? Pourquoi ne s’en tenait-il pas à sa première communication ?

– Parce qu’il craignait que dans ce cas je ne fusse tenté d’aller aux renseignements, ce qui l’exposait à des ennuis.

– En effet », dis-je.

Alors, prenant le message chiffré et le

considérant :

« Il est affolant, continuai-je, de songer que cette feuille peut contenir un secret d'importance, et qu'il n'existe pas un moyen humain de le lui arracher. »

Sherlock Holmes avait repoussé son déjeuner toujours intact, pour allumer sa détestable pipe, compagne ordinaire de ses méditations. « Qui sait ? fit-il, se renversant sur son siège et regardant le plafond. Peut-être certains indices auront échappé à votre esprit machiavélique. Examinons le problème à la lumière de la raison ; Cet homme se réfère à un livre : nous avons là un point de départ.

– Assez vague.

– Tâchons de le serrer de près. Plus j'y concentre mon esprit, moins le mystère me semble impénétrable. Quelles indications avons-nous au sujet du livre ?

– Aucune.

– Vous exagérez. Le message, n'est-ce pas, commence par le chiffre 534 ? Nous pouvons, à

titre d'hypothèse, admettre que ce 534 désigne la page à laquelle on se réfère. Donc, notre livre est déjà un gros livre : premier point acquis. Et sur la nature de ce livre, quelles autres indications avons-nous ? Le chiffre suivant, c'est un C majuscule accouplé à un 2. Qu'en pensez-vous, Watson ?

– J'en pense que C2 signifie « Chapitre deuxième ».

– Ce n'est guère probable. Vous conviendrez avec moi que, le numéro de la page étant connu, peu importe le numéro du chapitre. Sans compter que si, à la page 534, nous sommes encore au chapitre II, le premier est d'une longueur vraiment intolérable.

– J'y suis : deuxième colonne ! m'écriai-je.

– À la bonne heure, Watson. Vous vous distinguez, ce matin. Ou je me trompe bien, ou il s'agit, en effet, de la deuxième colonne. Nous commençons donc à entrevoir un gros livre imprimé sur deux colonnes, dont chacune est d'une longueur considérable, puisque l'un des mots désignés dans le document porte le numéro

293. Avons-nous atteint la limite de ce que peut suggérer la raison ?

– Je le crains.

– Vous vous faites injure. Encore un éclair, Watson, encore un effort d’imaginative ! Le livre eût été un ouvrage peu courant qu’on n’eût pas manqué de me l’envoyer. Au lieu de cela, Porlock, avant qu’on dérange ses projets, ne songeait qu’à m’envoyer sous cette enveloppe la clef du chiffre. Il nous le dit dans sa lettre. Donc, le livre est de ceux qu’il pensait que je trouverais sans peine. Il avait ce livre et supposait que je l’avais aussi. Conclusion : c’est un livre des plus répandus.

– Tout cela me paraît très vraisemblable.

– Ainsi, le champ de nos recherches se réduit à un gros volume imprimé sur deux colonnes et d’un usage courant.

– La Bible ! triomphai-je.

– Bien, Watson ; mais pas tout à fait assez bien. Car il n’y a guère de livre, je suppose, dont les compagnons de Moriarty fassent moins leur

livre de chevet. D'ailleurs, les éditions de l'Écriture sont trop nombreuses pour qu'il en existe deux ayant la même pagination. L'ouvrage qui nous occupe est forcément d'un type unique, et Porlock sait que la page 534 de son exemplaire concorde avec la page 534 du mien. – Je ne vois dans ce cas-là que bien peu de livres.

– En effet. Et c'est ce qui nous sauve. C'est ce qui fait que nous pouvons nous en tenir aux ouvrages d'un type unique et d'un usage très généralisé.

– L'indicateur Bradshaw !

– J'en doute, Watson. Le vocabulaire du Bradshaw est nerveux et concis, mais pauvre. Il ne se prêterait guère à la rédaction d'un message. Éliminons le Bradshaw. Je crains que des raisons analogues ne nous obligent à exclure le dictionnaire. Que nous reste-t-il dès lors ?

– Un almanach.

– À merveille. J'ai idée que vous brûlez, Watson. Examinons les titres de l'almanach Whitaker. Il est d'un usage courant. Il a toute la

grosseur voulue. Il est imprimé sur deux colonnes. D'abord réservé dans son vocabulaire, il devient, vers la fin, très verbeux. »

Holmes prit l'ouvrage sur son bureau.

« Voici la page 534, deuxième colonne. Texte compact. Article sur le commerce et les ressources de l'Inde anglaise. Comptez les mots, Watson. Le treizième, c'est « Mahratta » J'avoue ne pas bien augurer de ce début. Le cent vingt-septième mot est « gouvernement ». Celui-là, du moins, peut avoir un sens, quoiqu'il me paraisse n'avoir de rapport ni avec Moriarty ni avec nous-mêmes. Essayons encore. Mais que peut avoir à faire ici le gouvernement de Mahratta ? Hélas ! le mot suivant est « soies de porc ». Nous faisons fausse route, Watson. Je renonce. »

Il parlait d'un ton badin, mais à la façon dont il rapprochait les sourcils je devinais son irritation, sa déconvenue. Incapable de lui venir en aide, je regardais tristement le foyer, quand une soudaine exclamation coupa le silence ; et je vis Holmes courir vers un placard, d'où il rapporta un second volume à couverture jaune.

« C'est votre faute, Watson ! s'écria-t-il. Nous sommes trop pressés de vivre. Nous voulons toujours être en avance sur le temps. Parce que c'est aujourd'hui le 7 janvier, nous avons naturellement consulté le nouvel almanach. Or, c'est très probablement dans celui de l'an passé que Porlock a pris les mots de son message. Et il l'aurait spécifié sans doute s'il avait pu écrire sa lettre d'explication. Voyons ce que va nous dire la page 534. Le treizième mot est « très ». Voilà qui nous promet quelque chose. Le cent vingt-septième est « grave ». « Très grave »

Les yeux d'Holmes brillaient d'excitation ; ses doigts minces, nerveux, se contractaient pendant qu'il comptait les mots.

« Danger... » Ah ! ah ! nous y sommes. Notez cela, Watson. « Très grave danger. – Événement – peut – survenir – très – vite. » Puis nous avons le nom « Douglas ». Puis : « Riche – campagne – actuellement – Birlstone – house – Birlstone – sûreté – urgence – intervenir. » Eh bien, que vous semble de la raison pure et de ses fruits ? Si le boutiquier du coin vendait des couronnes de

laurier, j'enverrais Billy nous en acheter une. »

Un papier posé sur le genou, j'avais retranscrit, au fur et à mesure qu'Holmes le déchiffrait, l'étrange message ; et je le relisais avec étonnement.

« Quelle façon gauche et baroque de s'exprimer ! dis-je.

– Au contraire, dit Holmes, cela me paraît fort remarquable. Quand on n'a, pour s'exprimer, que les mots qu'on va chercher dans une colonne d'almanach, on ne peut se flatter de trouver tous ceux qu'on désire. Il faut compter sur l'intelligence de celui à qui l'on s'adresse. Ici, pas d'obscurité ni d'équivoque. Il se trame quelque chose d'horrible contre un certain Douglas, propriétaire campagnard, dont on nous indique la résidence. Porlock est sûr – « sûreté » est ce qu'il a trouvé de plus approchant – que nous devons nous hâter d'intervenir. Et voilà le résultat de notre petit travail, qui est, je puis le dire, un joli morceau d'analyse. »

Holmes, même quand il se lamentait sur un résultat inférieur à ses espérances, éprouvait cette

joie impersonnelle de l'artiste qui se sent vraiment faire son œuvre. Il riait encore tout bas de sa réussite quand Billy ouvrit la porte, pour livrer passage à l'inspecteur Mac Donald, de Scotland Yard.

Nous étions alors dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle ; il s'en fallait que Mac Donald fût, comme aujourd'hui, une espèce de célébrité nationale. Cependant le jeune détective s'était déjà signalé dans plusieurs affaires, et ses chefs le tenaient en grande estime. À voir sa longue personne osseuse, on y devinait le siège d'une force physique exceptionnelle, tandis que son large crâne, ses yeux brillants, profondément enchâssés derrière ses sourcils touffus, manifestaient l'intelligence la plus vive. C'était un homme renfermé, précis, bougon, et qui parlait avec un fort accent d'Aberdeen. À deux reprises, Holmes avait aidé à son succès, pour le seul plaisir de la difficulté à vaincre. De là, chez l'Écossais, à l'égard de son collègue amateur, une affection et un respect dont il donnait la preuve en venant le consulter chaque fois qu'il se trouvait dans l'embarras. La médiocrité ne voit

rien au-dessus d'elle ; en revanche, le talent s'incline tout de suite devant le génie. Et Mac Donald avait, dans sa profession, assez de talent pour ne pas se croire humilié quand il recherchait l'assistance d'un homme que ses dons et son expérience mettaient hors de pair en Europe. Holmes n'avait pas l'amitié facile ; mais il supportait le grand Écossais, et il sourit en l'apercevant.

« Vous courez tôt le gibier, ce matin, monsieur Mac. Bonne chasse ! Eh ! mais, viendriez-vous nous annoncer quelque vilaine nouvelle ? J'en ai peur.

– Dites : « Je l'espère », vous serez plus près de la vérité, je crois, monsieur Holmes, repartit l'inspecteur avec une grimace significative.

Rien de tel qu'une petite trotte pour vous réchauffer, le matin. Non, je ne fume pas, merci. Je ne fais que passer, car, vous le savez, les premières heures d'une affaire sont toujours les plus précieuses. Mais... mais... »

L'inspecteur s'était brusquement interrompu ; et il regardait avec stupéfaction sur la table la

feuille de papier où j'avais retranscrit l'énigmatique message.

« Douglas ? s'écria-t-il. Birlstone ? Est-il possible ? Et seriez-vous sorcier, monsieur Holmes ? Où diable avez-vous pris ces noms ?

– Ils font partie d'un message chiffré que le docteur Watson et moi venons de tirer au clair. Qu'y a-t-il là qui vous épouvante ? »

L'inspecteur, de plus en plus ébaubi, nous dévisageait tour à tour l'un et l'autre.

« Il y a ceci, répondit-il, que Mr. Douglas, du manoir de Birlstone, vient d'être la victime d'un horrible assassinat. »

## II

### *Propos de Sherlock Holmes*

Ce fut une de ces minutes dramatiques pour lesquelles mon ami semble vivre. Non pas qu'une nouvelle si extraordinaire parût beaucoup le frapper : sans qu'il entrât la moindre cruauté dans son caractère, l'habitude de dominer ses émotions avait fini par le rendre insensible. Mais si la sensibilité chez lui était amortie, les perceptions intellectuelles étaient on ne peut plus actives. À défaut d'une impression d'horreur telle que me l'avait fait éprouver la brève déclaration de Mac Donald, je pouvais lire sur le visage d'Holmes le tranquille intérêt du chimiste qui voit se précipiter les cristaux dans une solution sursaturée.

« Remarquable ! dit-il, remarquable !

– Vous n'avez pas l'air surpris ?

– Surpris ? Non, je ne suis pas précisément surpris, mais intéressé, monsieur Mac. Pourquoi serais-je surpris ? On m’avise, de bonne main, qu’un danger menace une certaine personne. Une heure plus tard, j’apprends que le danger a pris forme, que cette personne est morte. Cela m’intéresse, mais, comme vous le dites, cela ne me surprend pas. »

Il raconta brièvement à l’inspecteur l’histoire de la lettre et du chiffre. Mac Donald s’était assis, le menton entre les poings ; ses gros sourcils rapprochés ne formaient plus qu’une touffe jaune.

« J’étais en route pour Birlstone, dit-il ; et je pensais vous demander s’il vous plairait de m’accompagner. Après ce que je viens d’apprendre, peut-être aurions-nous mieux à faire à Londres.

– Je ne crois pas, dit Holmes.

– Diantre soit de votre message ! D’ici quarante-huit heures, les journaux vont être pleins du mystère de Birlstone. Or, je vous le demande, où est le mystère si un homme, à Londres, a pu annoncer le crime avant qu’il

s'accomplît ? Nous n'avons qu'à mettre la main sur l'homme : tout le reste suivra.

– Sans doute, monsieur Mac. Mais comment vous y prendrez-vous pour mettre la main sur Porlock ? »

Mac Donald tourna dans tous les sens la lettre que lui avait tendue Holmes.

« Expédiée de Camberwell : cela ne nous avance pas à grand-chose. Et signée, dites-vous, d'un nom d'emprunt. Nous n'irons pas loin avec ça. J'ai cru comprendre que vous aviez envoyé de l'argent à ce Porlock ?

– Deux fois.

– Sous quelle forme ?

– Sous la forme de billets de banque, adresses à Camberwell, poste restante.

– Et vous n'avez pas eu la curiosité de voir qui se présentait à la poste pour retirer l'envoi ?

– Non. »

L'inspecteur montra un étonnement voisin de l'effarement.

« Pourquoi ?

– Parce que je tiens toujours ma parole. J’avais promis à Porlock, quand il m’écrivit pour la première fois, que je ne chercherais pas à le connaître.

– Vous croyez qu’il y a quelqu’un derrière lui ?

– J’en suis sûr.

– Peut-être ce professeur dont je vous ai entendu parler ?

– Lui-même. »

L’inspecteur Mac Donald sourit en me jetant un regard du coin de l’œil.

« Je ne vous le cacherai pas, monsieur Holmes : on prétend, chez nous, dans le service, que, pour tout ce qui touche à ce professeur, vous avez un hanneton qui vous travaille. J’ai fait personnellement ma petite enquête. Il a l’air d’un homme très respectable, très instruit et plein de talent.

– Je suis heureux que vous soyez allé jusqu’à reconnaître le talent.

– Oh ! quant à ça, impossible de ne pas le reconnaître. Donc, sachant vos idées sur le professeur, je me suis arrangé pour le voir un jour chez lui. Nous avons causé des éclipses. Comment la conversation avait pris ce tour, je n'en sais plus rien. Avec une lampe à réflecteur et une mappemonde, il me fit tout comprendre en une minute. Il me prêta un bouquin, mais je vous avoue sans honte que j'en trouvai la lecture un peu ardue, bien qu'on m'ait solidement élevé à Aberdeen. Il aurait fait un très grand ministre avec son visage maigre, ses cheveux gris et sa solennité de langage. Il me mit la main sur l'épaule au moment où je le quittais ; et l'on eût dit un père bénissant son enfant qui s'en va braver les cruautés du monde. »

Holmes riait en se frottant les mains.

« Magnifique ! s'écria-t-il, magnifique ! Voyons, ami Mac Donald, cette entrevue si cordiale, si touchante, avait lieu, je suppose, dans le cabinet du professeur ?

– En effet.

– Une jolie pièce, n'est-ce pas ?

- Plus que jolie, monsieur Holmes, très belle.
- Vous étiez assis en face du bureau ?
- Comme vous dites.
- Vous aviez le soleil dans les yeux, tandis que le professeur tournait le dos à la lumière ?
- C’était le soir, mais j’ai idée que la lampe m’éclairait en plein.
- N’en doutez pas. Et avez-vous remarqué, au-dessus de la tête du professeur, un tableau ?
- Peu de choses m’échappent ; c’est vous, je crois, qui m’avez appris à observer, monsieur Holmes. Oui, j’ai vu cette peinture : une jeune femme, la tête appuyée sur les mains et regardant de côté.
- Le tableau en question est de Jean-Baptiste Greuze. »

L’inspecteur s’efforça de paraître intéressé.

« Jean-Baptiste Greuze, continua Holmes, joignant ses doigts et se renversant sur sa chaise, est un artiste français qui, de 1750 à 1800, eut une carrière féconde et brillante. La critique

moderne a largement ratifié l'estime qu'avaient pour lui ses contemporains. »

Les yeux de l'inspecteur devenaient vagues.

« Ne ferions-nous pas mieux ?... commença-t-il.

– Nous sommes dans notre sujet, interrompit Holmes. Tout ce que je dis se rattache directement, essentiellement, à ce que vous avez nommé le mystère de Birlstone. Dans le fait, c'en est comme le centre. »

Mac Donald eut un faible sourire ; et me regardant de l'air de me prendre à témoin :

« Votre pensée va trop vite pour moi, monsieur Holmes. Vous sautez d'un point à un autre : je n'arrive pas à franchir l'intervalle. Quel rapport peut-il y avoir entre ce tableau ancien et l'affaire de Birlstone ?

– Il n'est rien qu'un détective ne doive savoir, prononça Holmes. Même le fait, insignifiant en apparence, que la *Jeune fille à l'agneau*, de Greuze, atteignit, en 1865, à la vente Portalis, le prix, de cent mille francs, peut susciter chez vous

toutes sortes de réflexions. »

Holmes ne se trompait pas : l'inspecteur commençait de lui prêter une oreille attentive.

« Je vous rappellerai, dit Holmes, que plusieurs documents dignes de foi nous permettent d'évaluer le revenu annuel du professeur. Il s'élève à sept cents livres.

– Comment, avec cela, pourrait-il acheter ?...

– Oui, comment le pourrait-il ?

– Très curieux, fit Mac Donald, pensif. Continuez, monsieur Holmes. J'aime à vous écouter. C'est un plaisir peu commun. »

L'admiration sincère échauffait Holmes : signe caractéristique de l'artiste. « Eh bien ? demanda-t-il, et Birlstone ?

– Nous avons le temps, répondit l'inspecteur, en consultant sa montre. Un cab attend à la porte ; en vingt minutes nous serons à Victoria. Mais, à propos de ce tableau, je pense à une chose : vous m'avez dit un jour n'avoir jamais rencontré le professeur Moriarty ?

– Jamais, c'est vrai.

– D’où vient alors que vous connaissiez son appartement ?

– Oh ! ça, c’est une autre affaire. Je suis allé trois fois chez lui : deux fois pour l’attendre sous divers prétextes et repartir avant qu’il arrivât. La troisième fois – l’avouerai-je à un représentant de la police officielle ? – je pris la liberté de fouiller ses papiers, ce qui me donna un résultat fort imprévu.

– Quelque trouvaille compromettante ?

– Non, je ne trouvai rien. J’eus cette surprise. Seulement, je remarquai le tableau. Le tableau prouve que Moriarty a de la fortune. Or, comment l’a-t-il acquise ? Il est célibataire. Son frère cadet exerce les modestes fonctions de chef de gare dans l’ouest de l’Angleterre. Sa chaire de professeur lui rapporte sept cents livres par an. Et il possède un Greuze !

– Eh bien ?

– Eh bien, la conclusion s’impose.

– Vous pensez que, s’il jouit d’un gros revenu, il doit se le procurer par des moyens illicites ?

– Vous y êtes. Bien entendu, j’ai d’autres raisons de le croire. Je vois une quantité de fils tenus convergeant plus ou moins directement vers le centre de la toile que tisse le monstre venimeux et immobile. Je ne fais mention du Greuze que parce qu’il entre dans vos moyens d’observation.

– Ce que vous me dites n’est pas seulement captivant, monsieur Holmes, c’est merveilleux. Mais permettez-moi d’y voir un peu plus clair. De quoi l’accusez-vous ? D’être un faussaire ? un faux monnayeur ? un voleur ? D’où pensez-vous qu’il tire l’argent ?

– Avez-vous lu l’histoire de Jonathan Wild ?

– Ma foi, il me semble avoir entendu ce nom... Quelque personnage de roman, n’est-ce pas ? J’ai peu de goût pour les détectives de roman. Ils font des tas de choses, mais sans jamais laisser voir comment ils s’y prennent. Très joli, tout ça ; pas sérieux.

– Non, Jonathan Wild n’était ni un personnage de roman ni un détective. C’était un maître criminel, qui vivait au siècle dernier, vers 1750.

– Alors, je n’ai rien à en tirer. Je suis un homme pratique.

– Monsieur Mac, la chose la plus pratique que vous pourriez faire, ce serait de vous enfermer trois mois pour lire, douze heures par jour, les annales du crime. Tout vient par cycles, même le professeur Moriarty. Jonathan Wild était la force cachée des malfaiteurs de Londres. Il leur vendait son intelligence et ses talents d’organisateur moyennant quinze pour cent de commission sur leurs entreprises. Tout s’est fait, tout se fera. Je vais vous dire sur Moriarty une ou deux choses très édifiantes...

– Qui m’édifieront, puisque vous en répondez.

– Il se trouve que je connais le premier anneau de la chaîne, de cette chaîne qui commence à Moriarty pour aboutir à un certain nombre de misérables comparses : picpockets, escrocs, aigrefins, rattachés à lui par toutes sortes de crimes. Le chef d’état-major de la troupe est le colonel Sébastien Moran, lequel sait se tenir en dehors, au-dessus et à l’abri de la loi, autant que Moriarty lui-même. Combien croyez-vous que

Moriarty le paye ?

– Dites.

– Six mille livres par an. Le professeur suit la méthode américaine, il rétribue le mérite. C'est un détail que j'ai su par hasard. Six mille livres : plus que le traitement d'un premier ministre. Imaginez par là ce que gagne Moriarty, et sur quelle échelle il opère. Autre chose. J'ai eu la curiosité de rechercher, ces derniers temps, un certain nombre de chèques payés par Moriarty : chèques bien innocents, bien quelconques, puisqu'ils avaient servi à régler des dépenses domestiques. Ils étaient au nom de six banques différentes. Cela ne vous impressionne pas ? – C'est, effectivement, très singulier. Mais qu'en concluez-vous ?

– Que le professeur ne veut pas qu'on jase sur sa situation financière, qu'il tient à n'en rien laisser savoir à personne. Pour moi, cet homme a vingt comptes en banque, et le principal de sa fortune se trouve à l'étranger, dans les coffres de la Deutsche Bank ou du Crédit Lyonnais. Quand vous aurez un ou deux ans de loisirs, étudiez

donc le professeur Moriarty, je vous le recommande. »

Petit à petit, à mesure que se poursuivait la conversation, Mac Donald se laissait absorber jusqu'à perdre de vue l'objet de sa visite. Mais il avait l'esprit positif du bon Écossais, il ne tarda pas à se reprendre.

« J'ai le temps d'y songer, dit-il. Vos intéressantes anecdotes nous éloignent de notre chemin, monsieur Holmes. Ce qui compte, c'est qu'il vous paraît y avoir une connexité entre le professeur et le crime ; cela ressortirait du message de votre Porlock. Ne pourrions-nous pas, pour nos besoins immédiats, pousser plus loin nos conjectures ?

— Nous pouvons former certaines hypothèses relativement aux mobiles du crime. Autant que j'en juge par vos déclarations, l'assassinat serait, pour le moment, inexplicable, ou, du moins, inexpliqué. Supposé que l'instigateur en soit celui que nous connaissons, je vois s'imposer à l'examen deux sortes de mobiles. Mais d'abord, sachez ceci : Moriarty gouverne ses gens avec

une baguette de fer. Il les soumet à une discipline effroyable. Son code ne prévoit qu'une peine : la mort. Admettons que la victime du meurtre, ce Douglas, dont un des affiliés présageait la mort imminente, eût, d'une façon ou d'une autre, trahi son chef : la punition devait suivre, et toute la bande en être informée, ne fût-ce qu'à titre d'enseignement salutaire.

– Première hypothèse, monsieur Holmes.

– Ou bien Moriarty n'a vu dans cette affaire d'assassinat qu'une affaire comme une autre. Est-ce qu'il y a eu vol ?

– Je l'ignore.

– Dans ce cas, bien entendu, la seconde hypothèse prévaudrait sur la première. La promesse d'une part de butin aurait décidé Moriarty à machiner le crime ; à moins qu'on ne l'ait simplement payé pour cela : les deux explications sont également plausibles. De toute façon, ou s'il y en a une troisième, c'est à Birlstone que nous devons aller nous en éclaircir. Je connais trop mon individu pour le croire capable d'une négligence qui nous mettrait sur sa

pistes.

– Allons donc à Birlstone ! s'écria Mac Donald, qui, là-dessus, bondit de sa chaise. Ma parole ! il est plus tard que je ne pensais. Messieurs, je vous donne cinq minutes pour vos préparatifs, pas davantage.

– C'est plus qu'il ne nous faut, répondit Holmes, échangeant en un clin d'œil sa robe de chambre contre un veston. Chemin faisant, monsieur Mac, je vous prierai de me donner sur le crime tous les détails possibles. »

Tous les détails possibles se réduisaient à un petit nombre, qu'Holmes jugea dignes de la plus grande attention. Il écoutait avec une satisfaction visible, en se frottant les mains. Nous sortions d'une longue période de semaines stériles ; or, les facultés spéciales ont toutes cela de commun qu'elles deviennent une charge quand on n'en a pas l'emploi ; et mon ami retrouvait enfin l'occasion d'exercer les siennes. Ce cerveau aiguisé comme une lame s'émoussait et se rouillait dans l'inaction. Au premier appel qu'on lui adressait, les yeux de Sherlock Holmes

brillaient, ses joues pâles revêtaient une teinte plus chaude, son ardente figure laissait transparaître une flamme intérieure. Penché en avant dans le cab, il était tout oreilles cependant que Mac Donald nous exposait les brèves données du problème que nous allions aborder dans le Sussex. Tout ce que savait l'inspecteur, c'était ce que lui avait appris un billet reçu le matin, de bonne heure, par le train des laitiers. White Mason, le chef de la police locale, étant de ses amis, l'avait prévenu plus tôt qu'on n'a coutume de prévenir Scotland Yard quand on a besoin de son intervention en province ; car il est rare qu'on mande la police métropolitaine assez vite pour qu'elle parte sur une piste fraîche.

Mac Donald nous communiqua la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher inspecteur Mac Donald, je requiers d'autre part vos services dans la forme officielle ; ceci n'est qu'un mot pour vous. Faites-moi savoir télégraphiquement par quel train du matin vous comptez venir à Birlstone. Je vous attendrai à la gare si rien ne m'en empêche,

ou l'on vous y attendra pour moi. Nous avons ici une affaire qui va ronfler. Ne perdez pas une minute. Tâchez d'amener Mr. Holmes : je lui promets quelque chose à sa convenance. N'était qu'il y a un mort, tout semblerait avoir été combiné uniquement pour un effet de théâtre. Ma parole, ça va ronfler ! »

– Votre ami ne m'a pas l'air d'un sot, déclara Holmes.

– Loin de là, monsieur ; White Mason est un homme fort dégourdi, autant que je peux m'y connaître.

– Il n'ajoute rien dans sa lettre ?

– Simplement qu'il nous racontera tout de vive voix.

– Alors, comment savez-vous qu'il s'agit d'un Mr Douglas et d'un horrible meurtre ?

– Par le rapport. Le rapport n'emploie pas l'expression « horrible », – elle n'a pas cours chez nous. Il désigne nommément John Douglas et donne quelques précisions. La mort est la conséquence de blessures à la tête occasionnées

par une arme à feu. L'alarme a été donnée vers minuit. Indubitablement, on se trouve en présence d'un crime, mais on n'a pas encore opéré d'arrestation. Enfin, il y a dans l'affaire certaines particularités curieuses et troublantes. C'est tout pour le moment, monsieur Holmes.

– Eh bien, nous en resterons là, s'il vous plaît. La tentation de bâtir des théories prématurées sur des données insuffisantes n'est rien moins que le fléau de notre profession. Jusqu'ici, je ne vois de certain que deux choses : une grande intelligence à Londres et un mort dans le Sussex. Nous allons essayer d'apercevoir la chaîne qui les relie. »

### III

#### *Le drame de Birlstone*

On permettra que je laisse un instant de côté mon humble personne pour exposer, à la lumière de nos renseignements ultérieurs, les événements qui précéderent notre arrivée sur la scène du drame. Ainsi seulement on pourra juger des personnages et connaître l'étrange décor où s'encadra leur destin.

Le village de Birlstone est un très ancien petit groupe de cottages en pan de bois, sur la limite nord du comté de Sussex. Il n'a subi aucune altération durant des siècles ; mais, dans ces dernières années, sa situation et son pittoresque ont attiré un certain nombre de riches résidents, dont les villas clignent de l'œil à travers les futaies d'alentour. Dans le pays, on considère ces futaies comme constituant la lisière extrême de la

forêt de Weald, qui va s'amincissant de plus en plus vers les dunes crayeuses du nord. Quelques petits magasins ont commencé de s'installer à Birstone pour les besoins de la population nouvelle, en sorte qu'on peut prévoir le jour où ce village suranné aura fait place à une ville moderne. Il est le centre d'une région très étendue, puisqu'on doit aller jusqu'à Tunbridge Wells, à dix ou quinze milles dans l'est, sur les confins du Kent, pour rencontrer une autre localité tant soit peu importante.

À un demi-mille environ de la ville, dans un très vieux parc fameux par ses énormes hêtres, se dresse le manoir de Birstone. Une partie de ce vénérable édifice date de la première croisade : au centre du domaine que lui avait octroyé Guillaume le Roux, Hugo de Capus bâtit à l'époque une petite forteresse, que le feu détruisit en 1543, et dont quelques pierres angulaires, noircies par la fumée, furent utilisées quand, sous les Stuarts, une maison de campagne construite en briques fit table rase du château féodal. Le manoir, avec ses nombreux pignons et ses fenêtres à losanges, demeurait tel que son

propriétaire l'avait laissé au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Des deux fossés qui gardaient la demeure à laquelle il s'était substitué, on avait asséché le plus grand, pour le transformer en jardin potager. L'autre continuait d'enceindre la maison. Il mesurait quarante pieds de large, mais n'avait guère que quelques pieds de profondeur. Un petit ruisseau l'alimentait et le prolongeait, de sorte que l'eau, bien que trouble, n'en était ni croupissante ni malsaine ; les fenêtres du rez-de-chaussée en dominaient d'un pied à peine la surface. On n'accédait au château que par un pont-levis, dont les chaînes et le tambour, rongés par la rouille, étaient longtemps restés hors d'usage ; mais les derniers occupants du manoir, avec une énergie bien caractéristique, avaient tout fait remettre en état, et non seulement le pont-levis pouvait maintenant fonctionner, mais on le remontait chaque soir et on le rebaisait chaque matin. Par cette coutume renouvelée de la féodalité, le manoir s'isolait toutes les nuits dans son île, ce qui allait avoir une portée directe sur les mystérieux événements appelés à retentir bientôt dans toute l'Angleterre.

La maison, inhabitée depuis plusieurs années, menaçait de se délabrer quand les Douglas en prirent possession. La famille ne comprenait que deux personnes : Douglas et sa femme. Douglas était un homme également remarquable au moral et au physique. Âgé d'à peu près cinquante ans, les mâchoires puissantes, les traits rudes, la moustache grisonnante, les yeux d'un bleu gris très particulier, on sentait, dans tous ses membres nerveux et vigoureux, le ressort, la souplesse intacte de la jeunesse. Cordial et gai vis-à-vis de tout le monde, il donnait pourtant quelquefois, par une certaine brusquerie de manières, l'impression d'avoir vécu dans un milieu moins relevé que la société du Sussex, et il inspirait à ses voisins plus cultivés une curiosité mêlée de réserve. En revanche, il ne tarda pas d'acquérir une grande popularité parmi les gens du village. Il souscrivait magnifiquement à leurs œuvres, assistait à leurs concerts-fumeries, à leurs fêtes ; et, doué d'une belle voix de ténor, se montrait, en toute occurrence, empressé à les obliger en leur prêtant le concours de son chant. Il semblait avoir une grosse fortune, gagnée, disait-on, dans les

mines d'or de Californie ; et ses propos, comme ceux de sa femme, indiquaient qu'il avait passé une partie de sa vie en Amérique. La bonne impression produite par ses générosités et par ses façons démocratiques était accrue par une réputation d'absolue indifférence au danger. Très mauvais cavalier, il n'était pas moins de toutes les chasses et faisait des culbutes inouïes en voulant à tout prix avoir raison de sa bête. Lors d'un incendie chez le vicaire, il se signala par l'intrépidité avec laquelle il entra plusieurs fois de suite dans la maison pour sauver le mobilier après que les pompiers eurent déclaré la chose impossible. Des traits de ce genre avaient fini par lui valoir, en cinq ans, une espèce de célébrité à Birlstone.

Sa femme ne rencontrait pas une moindre sympathie chez ceux qui l'approchaient. Il est vrai que nos usages réduisaient à peu le nombre de ses connaissances : étrangère au pays et venue s'y établir sans lettres d'introduction, elle ne recevait guère de visites. Elle s'accommodait de la retraite, sans doute par disposition naturelle ; le soin de son mari, de sa maison, semblait

l'absorber totalement. On savait qu'elle était Anglaise, qu'elle avait rencontré Douglas à Londres, et qu'à cette époque il était veuf. Belle, brune, élancée, elle pouvait avoir quelque vingt ans de moins que lui, mais cette disparité n'avait pas l'air de contrarier beaucoup l'harmonie du ménage. Pourtant, ceux qui les voyaient un peu s'avisèrent parfois qu'il ne régnait pas entre eux une confiance absolue ; car l'extrême discrétion de la femme en ce qui concernait le passé du mari montrait que, vraisemblablement, elle en était mal informée. Quelques observateurs avaient, en outre, surpris certains signes de nervosité chez Mrs. Douglas : elle manifestait la plus vive inquiétude dès que son mari absent tardait à revenir. Dans le calme de ces coins de campagne où l'on accueille avec empressement la moindre rumeur, cette faiblesse de la dame du manoir ne manqua pas de provoquer les commentaires, et le souvenir s'en amplifia dans la mémoire des gens quand les événements lui donnèrent une signification.

Il y avait, sous le toit des Douglas, un troisième personnage. Celui-ci n'y faisait, à la

vérité, que des séjours intermittents, mais il s'y trouvait au moment du drame, et son nom courut bientôt dans le public. C'était Cecil James Barker, de Hales Lodge, Hampstead. La grande rue de Birlstone regardait souvent passer sa longue silhouette dégingandée. Il ne pouvait moins faire qu'attirer l'attention. Il était, au su de chacun, le seul ami du temps passé que Douglas eût introduit dans sa nouvelle existence. Tout, en lui, accusait indéniablement son origine anglaise ; mais on savait par lui-même qu'il avait connu Douglas en Amérique et vécu dans son intimité. Ses dehors étaient ceux d'un homme très riche. On le disait célibataire. Plus jeune que Douglas, il n'avait certainement pas dépassé quarante-cinq ans. Grand, droit, largement bâti, le visage glabre d'un champion de lutte, il possédait, sous d'épaisses touffes de sourcils noirs, deux yeux impérieux qui, sans l'aide de ses fortes mains, eussent suffi à écarter devant lui une foule hostile. Il ne chassait ni ne montait à cheval ; mais il flânait des journées entières, la pipe à la bouche, autour du vieux village ; ou bien, en compagnie de son hôte, quand son hôte était là, et

de son hôtesse quand Douglas était absent, il parcourait en voiture la belle campagne environnante. « Un brave monsieur, sans façon, et qui a la main ouverte », disait de lui Ames, le maître d'hôtel. Affectueux et familier avec Douglas, il ne témoignait pas une moindre amitié à sa femme : ce qui provoquait des accès d'humeur chez le mari, à tel point que les domestiques s'en apercevaient. En dehors de lui, qui partageait la vie de la famille quand survint la catastrophe, le manoir abritait un nombreux personnel. Il suffira de citer ici l'imposant, l'excellent, le respectable Ames, et Mrs. Allen, une alerte et joyeuse personne, qui aidait Mrs. Douglas dans le gouvernement de la maison. Les six autres serviteurs ne se trouvèrent en rien mêlés aux événements de la nuit du 6 janvier.

Donc, cette nuit-là, vers onze heures quarante-cinq, Mr. Cecil Barker arriva, tout courant et très ému, devant le petit poste de police que commandait le sergent Wilson, des constables du Sussex, et tira furieusement la sonnette. Il venait de se passer au manoir une chose terrible : Mr. John Douglas avait été assassiné. Barker jeta d'un

trait la nouvelle, et repartit précipitamment, suivi à bref intervalle par le sergent, qui, n'ayant pris que le temps d'avertir les autorités du comté, fut dès minuit sur le lieu du crime.

En se présentant au manoir, le sergent trouva le pont-levis baissé, les fenêtres éclairées, toute la maison sens dessus dessous. Les domestiques, blêmes, se pressaient dans le hall ; le maître d'hôtel, épouvanté, se tordait les mains à l'entrée. Seul, Cecil Barker dominait son émotion. Il ouvrit la première porte et montra le chemin au sergent. Sur ces entrefaites arriva le docteur Wood, praticien actif et expérimenté, qui était le médecin du village. Les trois hommes pénétrèrent de compagnie dans la chambre fatale. Le malheureux maître d'hôtel, venant derrière eux, s'empressa de pousser la porte, afin de cacher aux femmes de chambre le tragique spectacle qui s'offrait. Le mort gisait tout de son long, sur le dos, au centre de la pièce, vêtu d'une robe de chambre passée sur la chemise de nuit, les pieds nus dans des chaussons de tapisserie. Le docteur s'agenouilla près du corps, en s'éclairant d'une petite lampe prise sur la table ; un coup d'œil lui

suffit pour reconnaître que tous les efforts de son art seraient vains. Douglas portait d'atroces blessures. En travers de sa poitrine était posée une arme curieuse, un fusil de chasse dont on avait scié le double canon à un pied des gâchettes. Il était clair qu'on avait tiré sur Douglas à bout portant, et que la charge l'avait frappé en plein visage, faisant voler la tête en éclats. Les deux gâchettes avaient été reliées par un fil de fer, de façon à rendre les deux décharges simultanées et plus meurtrières.

Notre policier villageois ne put se défendre d'une certaine agitation en voyant fondre sur lui une responsabilité si redoutable.

« Je ne veux pas qu'on touche rien avant l'arrivée de mes chefs, dit-il à voix basse, en contemplant avec horreur le cadavre défiguré.

– On n'a rien touché jusqu'à présent, dit Cecil Barker. J'en répons. Vous voyez tout dans l'état ou je l'ai trouvé moi-même. »

Tirant un carnet de sa poche :

« Quelle heure était-il ? demanda le sergent.

– Onze heures et demie précises. Je n’avais pas commencé à me dévêtir. Je m’attardais près du feu, chez moi, quand j’entendis la détonation. Une détonation sourde, comme voilée. Je m’élançai. Je crois bien que je fus ici en moins de trente secondes.

– La porte était-elle ouverte ?

– Oui. J’aperçus le pauvre Douglas à la place et dans la position que voilà. La bougie qu’il avait apportée de sa chambre brûlait sur la table. C’est moi qui, quelques minutes après, allumai la lampe.

– Personne dans la pièce ?

– Personne. J’entendis dans l’escalier Mrs. Douglas. Pour lui épargner l’horreur du tableau qui l’attendait, je courus à sa rencontre. Mrs. Allen, la gouvernante, survint et emmena sa maîtresse. Ames arrivant là-dessus, je rentrai avec lui dans la chambre.

– J’avais compris qu’on remontait le pont-levis chaque soir ?

– Il était remonté, puisque, pour sortir, j’ai dû

le redescendre.

– Comment, dans ces conditions, un meurtrier aurait-il pris la fuite ? Impossible ! Nous sommes devant un suicide.

– Je l’ai cru d’abord. Mais voyez... »

Barker écarta le rideau : la longue fenêtre losangée apparut grande ouverte.

« Et ceci encore... »

À la lumière de la lampe, il montrait, sur l’appui de bois, une tache qui semblait l’empreinte sanglante d’une semelle.

« Vous voulez dire que l’assassin aura traversé le fossé ?

– Précisément.

– Donc, puisque vous êtes rentré ici dans les trente secondes qui ont suivi le crime, l’homme était dans l’eau à ce moment ?

– Sans aucun doute. Plût à Dieu que j’eusse couru vers la fenêtre ! Mais le rideau la masquait, comme vous venez de le voir, et je n’y ai pas songé. Puis j’ai entendu le pas de Mrs. Douglas.

Je ne pouvais la laisser entrer, c'eût été trop pénible !

– Certes ! fit le docteur, regardant la tête fracassée. Je ne me rappelle rien de pareil depuis l'accident du chemin de fer de Birlstone.

– Voyons, reprit le sergent, dont le bon sens campagnard un peu lent s'attardait à la question de la fenêtre ouverte ; voyons... Vous dites qu'un homme s'est sauvé en traversant le fossé. Soit. Mais je vous demande, moi, comment, le pont-levis étant remonté, il a pu pénétrer dans la maison ?

– Ah ! voilà bien la question, dit Barker. – À quelle heure avait-on remonté le pont-levis ? »

Ce fut Ames qui répondit :

« Vers six heures.

– Si je ne me trompe, poursuivit le sergent, on le remontait habituellement au coucher du soleil. Or, en cette saison, l'heure du coucher du soleil est plus proche de quatre heures et demie que de six.

– Mrs. Douglas offrait le thé à quelques

visiteurs. On ne pouvait remonter le pont avant leur départ. J'ai roulé moi-même les chaînes.

– Voici donc où je veux en venir, conclut le sergent. Si un ou plusieurs individus ont pénétré dans la maison, ils ont dû franchir le pont avant six heures du soir, et demeurer cachés dans cette pièce jusqu'au moment où Mr. Douglas y est entré, après onze heures.

– Parfaitement, Mr. Douglas faisait chaque soir sa ronde, pour s'assurer qu'on avait bien éteint les lumières. Quand il arriva dans cette chambre, le meurtrier, qui l'y attendait, fit feu sur lui, et se sauva par la fenêtre en abandonnant son arme. Je ne saurais mieux m'expliquer le fait. »

À ce moment, le sergent se baissa pour ramasser une carte qui traînait sur le parquet, près du cadavre. On y voyait, grossièrement tracées à l'encre, les initiales V. V., surmontant le numéro 341. « Qu'est-ce que cette carte ? demanda-t-il en la portant à la lumière.

– Je ne l'avais pas remarquée, dit Barker, l'examinant avec surprise. Sans doute le meurtrier l'aura laissée derrière lui.

– V. V. 341... Je ne comprends pas. »

Le sergent tournait et retournait le bout de carton entre ses gros doigts.

« V. V..., qu'est-ce que cela peut bien être ? Les initiales de quelqu'un, apparemment. Mais qu'avez-vous là, docteur Wood ? »

C'était un gros marteau, un solide marteau d'ouvrier, que le docteur venait d'apercevoir sur le tapis du foyer. En même temps, Cecil Barker montrait, au-dessus de la cheminée, une boîte de clous à tête de cuivre.

« Mr. Douglas s'occupait, hier, à changer ses tableaux de place. Je l'ai vu grimper sur la chaise que voilà pour accrocher cette grande toile.

– Remettons le marteau où il se trouvait, fit le sergent, en se grattant le front d'un air perplexe. Les meilleures caboches de la police ne seront pas de trop pour venir à bout de cette affaire. On en parlera tant soit peu à Londres avant quelle soit éclaircie. »

La lampe à la main, il se mit à faire, lentement, le tour de la chambre. Soudain,

poussant le rideau sur l'un des côtés :

« Hola ! s'écria-t-il d'un air très excité, quand avait-on fermé ce rideau ?

– Quand on avait allumé les lampes, répondit le maître d'hôtel. Un peu après quatre heures.

– Évidemment, quelqu'un s'est caché ici. »

Le sergent abaissa le lumière : il y avait, au coin de la fenêtre, des traces de chaussures.

« Je conviens que cela confirme votre théorie, monsieur Barker. L'homme a dû pénétrer dans la maison après quatre heures, quand les rideaux étaient déjà fermés, et avant six heures, puisque c'est vers six heures qu'on a remonté le pont. Cette pièce était la première qui s'offrit sur son passage : il s'y glissa. N'y voyant pas d'autre cachette, il se blottit derrière ce rideau. Tout cela paraît clair. Il se proposait vraisemblablement de cambrioler la maison. Par hasard, Mr. Douglas survint : il le tua et s'enfuit.

– D'accord, dit Barker. Mais ne perdons-nous pas un temps précieux ? Et ne devrions-nous pas battre le pays avant que notre homme ait pris de

la distance ? »

Le sergent réfléchit une minute.

« Pas de train avant six heures du matin ; donc, impossible qu'il se sauve par le chemin de fer. Sur la route, il y a des chances qu'il se fasse remarquer, avec ses jambes ruisselantes. D'ailleurs, je ne peux m'éloigner d'ici sans qu'on me relève. Mais je crois qu'en attendant mieux quelqu'un d'entre vous pourrait dès maintenant se mettre en quête. »

Le docteur, qui avait à son tour pris la lampe, examinait le cadavre. « Que signifie cette marque ? demanda-t-il. Aurait-elle un rapport avec le drame ? »

Le bras droit du mort, sortant de la robe de chambre, se montrait à nu jusqu'à la hauteur du coude, et vers le milieu de l'avant-bras un curieux dessin brun, qui représentait un triangle inscrit dans un cercle, se détachait vivement sur la pâleur grasseuse de la peau.

« Ce n'est pas un tatouage, fit-il, en lorgnant au travers de ses lunettes. Je n'ai jamais rien vu

de semblable. Cet homme a été marqué jadis de la même façon qu'on marque le bétail. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Je ne prétends pas savoir ce que cela veut dire, intervint Cecil Barker ; il y a bien dix ans que je vois sur Douglas cette marque.

– Et moi, confirma le maître d'hôtel, je l'ai observée bien des fois quand il relevait ses manches. Même que je me demandais ce que ça pouvait être.

– Alors, ça n'a rien de commun avec le crime, prononça le sergent. Mais c'est chose bizarre. Tout, dans cette affaire, est bizarre. Eh bien, qu'y a-t-il encore ? »

Le maître d'hôtel venait de pousser un cri : une des mains de la victime s'étalait sur le parquet ; il la désignait du geste.

« On lui a pris son anneau de mariage, bégaya-t-il.

– Quoi ?

– On lui a pris son anneau de mariage. Il le portait toujours au petit doigt de la main gauche.

Dessus, il mettait une pépîte brute. Et il avait au troisième doigt une bague torse en forme de serpent. Voici la pépîte, voici le serpent : l'anneau a disparu.

– Cette déclaration, dit Barker, est exacte. »

Le sergent précise :

« Si je vous entends bien, l'anneau était sous la pépîte ?

– Toujours !

– De sorte que le meurtrier, ou qui que ce soit, aura d'abord enlevé ce que vous dénommez la pépîte, puis fait disparaître l'anneau, puis remis la pépîte en place ?

– C'est cela même. »

Le digne policier campagnard hocha la tête.

« Plus tôt nous en référerons à Londres, mieux ça vaudra, fit-il. White Mason est un homme très malin ; il n'y a jamais eu d'affaire locale qu'il n'ait débrouillée. N'empêche qu'à mon avis, si nous voulons voir le bout de cette histoire, il faudra que Londres s'en mêle. Je le dis sans

honte : elle n'est pas faite pour des gens comme moi. »

## IV

### *Ténèbres*

À trois heures du matin, le chef de la sûreté du Sussex, répondant à l'appel urgent que le sergent Wilson lui avait adressé de Birlstone, arrivait dans un léger dog-cart que tirait une bête hors d'haleine. Par le train de cinq heures quarante du matin, il envoya son message à Scotland Yard, et quand, à midi, nous débarquâmes à Birlstone, il nous reçut à la gare. C'était un homme assuré, tranquille, rassis. Vêtu d'un ample costume de gros drap, le visage sans un poil de barbe, rubicond, replet, les jambes puissantes et noueuses sanglées dans des houseaux, on l'eut pris pour un petit fermier, pour un garde-chasse, pour tout au monde, plutôt que pour un officier très distingué de la police criminelle de province.

« Ça va ronfler, je ne vous dis que ça,

monsieur Mac Donald, répétait-il comme un refrain. Laissez la nouvelle s'ébruiter, et vous verrez les journalistes accourir plus nombreux que des mouches. J'espère que nous en aurons fini avant qu'ils mettent le nez dans l'affaire et brouillent toutes les pistes. C'est quelque chose, voyez-vous, qui ne ressemble à rien dont je me souviens. Sauf erreur, vous y trouverez votre compte, monsieur Holmes. Et vous aussi, docteur Watson, car l'enquête ne se terminera pas sans que les médecins aient leur mot à dire. Votre chambre vous attend à l'enseigne des « Armes de Westville ». Pas d'autre auberge. Mais c'est propre, la maison est bonne. On va vous porter vos sacs. Par ici, je vous prie. »

Vraiment, il était l'activité, la gaieté en personne, ce détective du Sussex. Au bout de dix minutes, nous étions installés à l'auberge ; au bout de dix autres, nous avions eu par lui, dans le petit salon, un rapide aperçu des faits. De temps en temps, Mac Donald prenait des notes ; Holmes, attentif, immobile, écoutait, avec l'émoi, le respect, l'admiration du botaniste contemplant une fleur rare et précieuse.

« Étonnant, dit-il, quand White Mason eut achevé son récit. Je ne me rappelle pas un cas où soient réunis tant de traits singuliers.

– Votre opinion ne me surprend pas, monsieur Holmes, répondit White Mason, rayonnant de plaisir. Nous marchons avec notre temps dans le Sussex. Je viens de vous dire tout ce qui s'est passé jusqu'au moment où j'ai relevé le sergent Wilson, entre trois et quatre heures. De quel train j'ai mené ma jument, parole d'honneur ! J'aurais pu m'en dispenser, n'étant pas à même de prendre des mesures immédiates. Le sergent avait en main les renseignements essentiels ; je les pesai, je les contrôlai, j'en ajoutai quelques autres...

– Par exemple ? demanda Holmes.

– Par exemple, en présence et avec l'aide du docteur Wood, j'examinai le marteau.

Nous n'y découvrîmes aucun indice de violence. J'espérais que Mr. Douglas avait pu s'en faire une arme, qu'avant de le laisser retomber sur le tapis il en avait frappé son assassin et que des taches y étaient restées. Mais

le marteau ne portait point de taches.

– Cela ne prouve rien, naturellement, fit observer Mac Donald. Bien des fois un marteau a pu servir d'instrument de meurtre sans qu'il y restât des taches pour en témoigner.

– En effet, cela ne prouve rien. Mais s'il y avait eu des taches, c'eût été un indice : je regrette qu'il n'y en ait pas. J'examinai ensuite le fusil. On l'avait chargé avec des chevrotines, et, comme vous l'a dit le sergent Wilson, on avait relié les deux gâchettes par un fil de fer, de façon qu'en pressant sur la gâchette postérieure on déterminât une double décharge. Celui qui avait fait ça était décidé à ne pas rater son homme. L'arme, sciée à son extrémité, avait tout au plus cinq pieds de long et pouvait se dissimuler sous un vêtement. Le nom du fabricant avait disparu en partie. Les trois lettres P E N se voyaient encore sur la cannelure entre les deux canons ; la scie avait enlevé le reste.

– Un P majuscule surmonté d'un paraphe, un E et un N plus petits, n'est-ce pas ? demanda Holmes.

– Précisément.

– *Pensylvania Small Arm Company*, la célèbre marque américaine. »

White Mason regarda mon ami, comme l'humble praticien de village, en face d'une difficulté qui l'arrête, regarde le spécialiste d'Harley Street qui la résout d'un mot.

« Cette indication va beaucoup nous aider, monsieur Holmes. Vous avez sûrement raison. Admirable ! Admirable ! Est-ce que vous logez ainsi dans votre mémoire les noms de tous les armuriers du monde ? »

Mais Holmes, d'un geste vague, écarta la question.

« Pas de doute que le fusil ne soit américain, continua White Mason. Il me semble avoir lu qu'en certaines régions de l'Amérique c'est l'usage de scier le canon des fusils de chasse ; et j'avais tout de suite soupçonné la provenance de l'arme. Ainsi nous avons lieu de croire que l'homme qui pénétra dans la maison pour en tuer le maître était un Américain. »

Mac Donald hocha la tête.

« Vous allez bien vite en besogne, dit-il. Rien, jusqu'ici, que je sache, n'a démontré la présence d'un étranger dans la maison.

– Eh bien, mais... la fenêtre ouverte, l'appui ensanglanté, l'étrange carte de visite, les empreintes de pas dans l'embrasure, le fusil ?

– Simple mise en scène, peut-être. Mr. Douglas était Américain, ou, du moins, avait longtemps vécu en Amérique. Mr. Barker aussi. Les données américaines du problème ne vous obligent pas d'introduire un Américain dans la maison.

– Ames, le maître d'hôtel...

– Que savez-vous de lui ? Est-ce un homme de confiance ?

– À toute épreuve. Dix ans au service de sir Charles Chandos. Passé chez Douglas il y a cinq ans, lorsque celui-ci est venu habiter le manoir. jamais il n'a vu dans la maison un fusil de ce genre.

– Le fusil était facile à cacher, c'est d'ailleurs

pour qu'il s'y prêtât mieux qu'on en avait scié le canon ; il pouvait se mettre dans n'importe quelle boîte. Comment Ames jurerait-il qu'il n'y a jamais eu dans la maison une arme semblable ?

– En tout cas, il ne l'a jamais vue. »

Mac Donald, avec son obstination d'Écossais, hocha la tête :

« Je persiste à croire qu'il devait y en avoir une. Veuillez considérer... »

À mesure qu'il s'échauffait dans la discussion, son accent d'Aberdeen s'accusait avec plus de force.

« ... Veuillez considérer tout ce qu'implique le fait qu'une personne étrangère aurait apporté le fusil dans la maison, et que les choses singulières déjà constatées seraient imputables à cette personne étrangère. C'est inconcevable ! C'est contraire au sens commun ! D'après ce que nous savons, monsieur Holmes, je demande à vous faire juge.

– Exposez le cas, monsieur Mac, dit Holmes, du ton le plus judiciaire.

– L'étranger, s'il a jamais existé, n'était pas un cambrioleur. L'anneau enlevé, la carte laissée près du mort, c'est la double indication d'un assassinat motivé par des raisons intimes. Bien. Voilà un homme qui se glisse dans la maison avec l'idée arrêtée de commettre un meurtre. S'il peut savoir quelque chose, c'est qu'il ne fuira pas facilement, car la maison est entourée d'eau. Quelle arme choisira-t-il ? Vous me répondrez : la plus silencieuse possible ; ainsi, son dessein accompli, il enjambera lestement la fenêtre, traversera le fossé et s'éloignera tout à loisir. On comprend cela. Comprendrait-on qu'il choisit au contraire l'arme la plus bruyante du monde, n'ignorant pas que la détonation mettra la maison sur pied, qu'en un clin d'œil les gens accourront, et qu'il a mille chances d'être aperçu avant d'avoir traversé le fossé ? Voyons, monsieur Holmes, est-ce croyable ?

– Vous présentez vigoureusement votre thèse, repartit mon ami, pensif. Elle mérite justification. Laissez-moi vous demander, monsieur White Mason, si vous avez examiné le rebord extérieur du fossé ? Un homme, en sortant de l'eau, aurait

pu y laisser des traces.

– Le fossé a un rebord de pierre, monsieur Holmes. Je n’y ai pas relevé de traces. Je ne l’espérais guère.

– Quoi ! Pas une marque ?

– Pas une.

– Ah ! Verriez-vous un inconvénient, monsieur Mason, à nous mener tout de suite jusqu’au manoir ? Nous recueillerions peut-être, là-bas, quelques détails utiles.

– J’allais vous le proposer, monsieur Holmes, mais je croyais bon de commencer par vous mettre au courant des faits. J’aime à penser que si quelque chose vous frappe... »

White Mason regarda mon ami d’un air de méfiance.

J’ai déjà travaillé avec Mr. Holmes, dit l’inspecteur Mac Donald. Il joue franc jeu.

– Pourvu que je joue à ma guise, compléta Holmes avec un sourire. je n’entre dans une affaire que pour aider aux fins de la loi et collaborer avec la police. Si jamais je me suis

séparé de l'autorité officielle, c'est qu'elle s'est elle-même séparée de moi. Je ne désire pas marquer des points à ses dépens, mais je revendique le droit de mener ma partie comme je l'entends et de n'annoncer mes résultats qu'à mon heure, d'un coup.

– Votre présence m'honore, et je ne doute pas que vous ne nous fassiez profiter de vos découvertes, répliqua d'une voix cordiale White Mason. Venez, docteur Watson ; je compte bien prendre place un jour dans votre livre. »

Nous descendîmes l'amusante rue du village, que bordaient, sur la droite et sur la gauche, des arbres écimés. À sa sortie même se dressaient deux antiques piliers de pierre salis par les intempéries et les lichens, couronnés par quelque chose d'informe qui avait jadis été le lion rampant des Capus de Birlstone. Une courte allée sinueuse, entre des pelouses et des chênes comme on n'en voit que dans la campagne anglaise ; un coude brusque : et la maison apparut, longue, basse, dans son architecture « jacobéenne » de brique sombre, avec son jardin d'autrefois planté

d'ifs taillés. Puis nous aperçûmes le pont-levis, le fossé large, aux belles eaux tranquilles, miroitantes sous le froid soleil d'hiver. Trois siècles avaient passé sur le manoir, trois siècles de naissances, de départs et d'arrivées, de danses, de chasses : singulière fantaisie du sort qu'au bout de tant d'années le mystère d'aujourd'hui jetât une ombre sur ses murs vénérables ! Pourtant, ses toits aigus, ses pignons surplombants avaient l'air faits exprès pour couvrir quelque ténébreuse et terrible intrigue. Tandis que je considérais la noire étendue de la façade aux fenêtres profondes, je songeais qu'un drame de cette sorte n'aurait nulle part rencontré un théâtre mieux approprié.

« Voici la fenêtre, dit White Mason, la première à gauche du pont-levis. Elle est encore ouverte comme la nuit dernière.

– Elle semble bien étroite pour livrer passage à un homme.

– Eh bien, quoi ! l'homme était mince. Pas besoin de vos déductions pour nous l'apprendre, monsieur Holmes. Vous ou moi y passerions en

nous serrant. »

Holmes gagna le bord du fossé et regarda autour de lui. Puis il examina le rebord de pierre et la bande de gazon environnante.

« Oh ! j'ai bien regardé aussi, monsieur Holmes. Rien à voir, aucune trace d'un homme ayant pris terre. Pourquoi, du reste, aurait-il nécessairement laissé des traces ?

– En effet, pourquoi ? Est-ce que l'eau est toujours trouble ?

– Elle a généralement cette couleur. Le ruisseau charrie de la glaise.

– Quelle profondeur mesure le fossé ?

– Environ deux pieds sur les côtés, trois au milieu.

– Par conséquent, impossible que l'homme se soit noyé en le traversant ?

– Impossible. Un enfant ne s'y noierait pas. »

Le pont franchi, nous fûmes reçus par un être cocasse, tout ratatiné, tout desséché, le maître d'hôtel Ames. Il était livide, le pauvre diable, et

tremblait d'émotion. Dans la chambre où gisait le mort, le sergent du village, grand, raide, mélancolique, montait encore sa garde. Le docteur avait pris congé.

« Rien de nouveau, sergent Wilson ? demanda White Mason.

– Rien, monsieur.

– Alors, vous pouvez vous retirer. Vous avez eu suffisamment à faire. Nous vous enverrions chercher si nous avons besoin de vous. Le maître d'hôtel devrait attendre dehors. Priez-le d'avertir Mr. Cecil Barker, Mrs. Douglas et la gouvernante que nous aurons, dans un instant, à causer avec eux. Maintenant, messieurs, peut-être me permettrez-vous de vous communiquer mes premières réflexions : vous me direz ensuite les vôtres. »

Il m'impressionnait, ce spécialiste provincial. Il s'attachait solidement aux faits ; il avait un esprit froid, clair, sensé, qui le mènerait loin dans sa carrière. Holmes l'écoutait des deux oreilles, sans manifester aucune de ces impatiences que provoquait trop souvent chez lui un exposé

officiel.

« Suicide ou meurtre, c'est la première question qui se pose, n'est-ce pas ? S'il y a eu suicide, nous devons croire que Douglas a commencé par ôter son anneau de mariage et par le cacher. Puis il est venu jusqu'ici dans sa robe de chambre ; il a piétiné derrière le rideau avec des chaussures boueuses, afin de donner l'idée qu'on l'avait attendu ; enfin il a ouvert la fenêtre, il a dessiné une empreinte sanglante sur...

– Hypothèse improbable, interrompit Mac Donald.

– Je le pense. Le suicide est hors de cause. Reste le meurtre. Nous avons à déterminer s'il a été commis par une personne de la maison ou par un étranger.

– Allez-y !

– Dans les deux cas, nous nous heurtons à des difficultés considérables. Il faut pourtant que ce soit l'un ou l'autre. Supposons d'abord qu'une ou plusieurs personnes de la maison aient accompli le crime. On a donc attiré cet homme ici, à une

heure ou tout, déjà, était tranquille, mais où les gens n'étaient pas encore endormis. Puis on l'a tué avec l'arme la plus inattendue, la plus tapageuse, comme pour prévenir tout le monde de ce qui se passait. Notez que jamais une pareille arme n'avait été vue dans la maison. Voilà qui ne constitue pas un très bon point de départ, ce me semble.

– En effet.

– Nous sommes d'avis qu'une fois l'alarme donnée il ne s'écoula pas une minute avant que, du premier au dernier, les habitants de la maison – et non pas seulement Mr. Barker, bien qu'il affirme avoir devancé tout le monde, mais le maître d'hôtel et les autres domestiques – fussent sur les lieux. Prétendez-vous qu'en si peu de temps le coupable ait trouvé le moyen de tracer des empreintes contre la fenêtre, de l'ouvrir, de marquer l'appui avec du sang, d'enlever l'anneau du mort, et tout le reste ? Impossible !

– C'est fort bien raisonné. Je serais volontiers d'accord avec vous, dit Holmes.

– Nous en venons donc à présumer une

intervention étrangère. Ici encore, de grosses difficultés se présentent, mais non plus des impossibilités. L'homme a pénétré dans la maison entre quatre heures trente et six heures, autrement dit entre le crépuscule et le moment où l'on a remonté le pont. Aucun obstacle : il y avait eu des visites au manoir, la porte était ouverte. L'homme pouvait être ou bien un malfaiteur vulgaire, ou bien, tout simplement, un ennemi personnel de Mr. Douglas ; je pencherais pour cette dernière hypothèse, attendu que Mr. Douglas avait passé la plus grande partie de sa vie en Amérique, et que le fusil est apparemment de provenance américaine. Voyant cette chambre, l'homme s'y glissa, se cacha derrière le rideau, et demeura là jusqu'après onze heures. À ce moment, Mr. Douglas entra. La conversation qui s'ensuivit, si du moins il s'ensuivit une conversation, fut brève, car Mrs. Douglas déclare que son mari l'avait à peine quittée depuis quelques minutes quand elle entendit le coup de feu.

– La bougie confirme ce témoignage, dit Holmes.

– Effectivement. La bougie était neuve et n’a brûlé tout au plus que d’un demi-pouce. Mr. Douglas devait l’avoir posée sur la table avant l’agression, sans quoi elle l’eût accompagné dans sa chute. On ne l’a donc pas attaqué à l’instant où il entrait dans la chambre. Après l’arrivée de Mr. Barker, la lampe fut allumée et la bougie éteinte.

– À merveille.

– Ces bases données, reconstruisons la scène. Mr. Douglas entre dans la chambre. Il pose son bougeoir. Un homme sort de derrière le rideau. Il est armé du fusil. Il réclame l’anneau de mariage ; Dieu sait pourquoi, mais enfin il le réclame. Qu’il agisse de sang-froid ou dans la chaleur d’une lutte, car Douglas a peut-être saisi le marteau qu’on a retrouvé sur le tapis, il fait feu, il inflige à Douglas cette mort épouvantable. Puis il laisse tomber son arme et cette mystérieuse carte : « V.V. 341 » ; il se sauve par la fenêtre, il traverse le fossé à la minute même où Barker découvre le crime. Qu’en dites-vous, monsieur Holmes ?

– Très intéressant ; pas tout à fait convaincant.

– Parbleu ! l'explication serait absurde si toute autre n'était pire. Un homme a tué cet homme ; quel que soit le meurtrier, je me ferais fort de vous démontrer qu'il aurait dû s'y prendre différemment. Pourquoi n'assure-t-il pas mieux sa retraite ? Pourquoi se sert-il d'un fusil quand le silence est sa seule chance de fuite ? Allons, monsieur Holmes, c'est à vous de parler, puisque la théorie de Mr. White Mason n'a pas le don de vous convaincre. »

Holmes avait écouté avec recueillement, sans en perdre un mot, cette longue discussion ; ses yeux lançaient des éclairs, son front se ridait sous l'effort de la pensée.

« Avant de risquer une théorie, dit-il, j'aimerais à réunir quelques faits supplémentaires. »

Et s'agenouillant devant le corps :

« En vérité, ces blessures sont épouvantables ! Ne pourrions-nous avoir un instant le maître d'hôtel ?... Ah ! dites-moi, Ames, j'ai cru comprendre que vous aviez vu maintes fois, sur l'avant-bras de Mr. Douglas, cette marque

insolite : un triangle dans un cercle ?

– Oui, monsieur, maintes fois.

– Et jamais il n’a fait allusion devant vous à ce qu’elle signifiait ?

– Jamais, monsieur.

– C’est incontestablement une brûlure, et qui a dû être douloureuse. Autre chose, Ames : je remarque un petit morceau de taffetas sur la joue de Mr. Douglas, à l’angle de la mâchoire ; l’aviez-vous remarqué vous-même de son vivant ?

– Oui, monsieur ; Mr. Douglas s’était coupé hier matin en se faisant la barbe.

– Était-il sujet aux accidents de ce genre ?

– Non, monsieur ; pas depuis longtemps.

– Très significatif, dit Holmes. À moins d’une simple coïncidence, ce serait, chez Douglas, la preuve d’une nervosité montrant qu’il appréhendait un danger. Un mot encore, Ames : rien d’inaccoutumé ne vous a frappé, hier, dans sa conduite ?

– Si, monsieur ; il semblait un peu agité ; il ne tenait pas en place.

– Ah ! ah ! L’agression ne l’a pas entièrement pris à l’improviste. Nous progressons un peu, n’est-ce pas ? Mais j’y songe, monsieur Mac, vous préféreriez peut-être vous charger de l’interrogatoire ?

– À Dieu ne plaise, monsieur Holmes ! Il est en de meilleures mains.

– Alors, passons à cette carte, « V. V. 341 ». Elle est d’un carton grossier : avez-vous de ce carton dans la maison ?

– Je ne crois pas. »

Holmes se dirigea vers le bureau, et de chacun des encriers il laissa couler sur le buvard une goutte d’encre.

« Ce n’est pas ici qu’on a écrit la carte ; ici, l’encre est noire, au lieu que celle de l’inscription est violette. Puis l’on s’est servi d’une grosse plume, et je ne vois ici que des plumes nues. Je le répète, cette carte a été préparée ailleurs. L’inscription ne vous dit rien, Ames ?

- Rien, monsieur.
- Qu'en pensez-vous, Mac Donald ?
- J'en pense qu'il pourrait y avoir là-dessous quelque société secrète, la même qui aurait imprimé cette marque sur l'avant-bras.
- C'est aussi mon idée, appuya White Mason.
- Eh bien, adoptons cette hypothèse, voyons jusqu'à quel point elle nous aide à résoudre nos difficultés. Un agent d'une société secrète s'introduit dans la maison, avec cette arme, et se sauve en traversant le fossé, après avoir laissé une carte dont l'inscription, reproduite par les journaux, préviendra les affiliés que justice est faite. Mais pourquoi, quand il a le choix entre tant d'armes, notre homme choisit-il ce fusil ?
- Justement.
- Pourquoi s'empare-t-il de l'anneau ?
- Oui, pourquoi ?
- Et d'où vient qu'on ne l'ait pas encore arrêté ? Il est deux heures passées. Depuis l'aube, il n'y a pas, à quarante milles à la ronde, un constable qui ne recherche un étranger portant

des vêtements humides.

– Assurément, monsieur Holmes.

– Donc, on ne pouvait guère le manquer, à moins qu’il n’eût un abri dans le voisinage ou des vêtements de rechange ; et cependant, jusqu’ici, on l’a manqué. »

Holmes, s’étant rapproché de la fenêtre, examinait à la loupe la tache de sang restée sur l’appui.

« C’est évidemment l’empreinte d’un soulier. Elle est d’une dimension peu ordinaire. Et le pied semblerait un pied plat. Étrange ! Car autant qu’on puisse distinguer une empreinte de semelle, dans le coin, parmi les traces de boue laissées par le piétinement, la forme en paraît plus régulière. Il est vrai qu’on a du mal à s’y reconnaître. Mais qu’est-ce que j’aperçois, là-bas, sous cette table ?

– Les haltères de Mr. Douglas, dit Ames.

– Un des haltères, car il n’y en a qu’un. Où est l’autre ?

– Je l’ignore, monsieur Holmes. Il se peut

qu'il n'y en ait jamais eu qu'un. Je n'y ai pas fait attention depuis des mois.

– Un haltère... » fit Holmes d'un air grave.

À ce moment, un coup sec frappé à la porte vint l'interrompre : un homme apparut, grand, rasé, le teint hâlé, la figure intelligente. À ce que je savais de lui, je reconnus Mr. Cecil Barker. Ses yeux autoritaires promenaient de visage en visage une interrogation muette.

« Désolé de vous déranger, dit-il, mais je vous apporte une nouvelle.

– On tient l'assassin ?

– Non, hélas ! pas encore. On a seulement découvert sa bicyclette, qu'il avait abandonnée. Venez y jeter un coup d'œil. Elle n'est qu'à une centaine de yards de l'entrée. »

Quatre individus, garçons d'écurie et flâneurs, groupés dans la grande allée, regardaient une bicyclette qu'on venait de retirer d'un buisson. C'était une Rudge-Whitworth fatiguée par l'usage, couverte d'éclaboussures comme après une course, munie d'un sac renfermant une clef

anglaise et une burette à huile. Elle ne fournit aucun indice qui en révélât, si peu que ce fût, le propriétaire.

« Ces objets, dit l'inspecteur, serviraient utilement la police s'ils étaient numérotés et enregistrés. Mais contentons-nous de ce que nous avons. Sachons où est allé le cycliste, et nous finirons bien par savoir d'où il venait. Pourquoi, d'ailleurs, le gaillard a-t-il abandonné sa machine ? Comment a-t-il décampé sans elle ? Il ne semble pas que nous soyons près d'y voir clair, monsieur Holmes.

– Croyez-vous ? répliqua mon ami, rêveur. Je me le demande.

## V

### *Les personnages du drame*

« Avez-vous encore à faire dans le cabinet de travail ? nous dit M. White Mason quand nous rentrâmes.

– Pas pour l’instant, répondit l’inspecteur, tandis que de son côté Holmes secouait négativement la tête.

– Peut-être, alors, vous serait-il agréable d’entendre quelques personnes de la maison ? Nous pourrions nous installer dans la salle à manger. Ames, accompagnez-nous. Et dites-nous ce que vous avez à nous dire. »

La déposition du maître d’hôtel, simple, nette, nous donna l’impression d’une parfaite franchise. Il était entré au service de Mr. Douglas cinq ans auparavant, quand celui-ci était venu à Birlstone.

Mr. Douglas passait pour un riche gentleman qui avait fait fortune en Amérique. Ames avait trouvé en lui un maître bienveillant, commode, un peu différent comme genre de ce à quoi il était habitué ; mais on ne pouvait tout avoir. Jamais il n'avait remarqué chez lui aucun signe d'inquiétude ; au contraire, il ne connaissait pas un homme plus étranger au sentiment de la peur. Mr. Douglas voulait qu'on relevât le pont chaque soir parce que c'était l'ancienne coutume du manoir et qu'il tenait à suivre les anciennes coutumes. Il allait rarement à Londres et ne sortait guère du village ; cependant, la veille, il s'était rendu à Tunbridge Wells pour y faire quelques emplettes. Ce jour-là, exceptionnellement, il trahissait une certaine agitation ; il se montra impatient, irritable. Dans la soirée, Ames, avant de se coucher, rangeait tardivement l'argenterie, quand il entendit un violent coup de sonnette. Mais aucune détonation ne parvint jusqu'à lui, ce qui s'explique par le fait que l'office et la cuisine sont situés à l'arrière de la maison et séparés de l'avant par un long couloir que ferment plusieurs portes. Au coup de

sonnette, la gouvernante était sortie de sa chambre ; elle avait, en compagnie du maître d'hôtel, couru vers l'endroit d'où l'appel était parti. Comme ils arrivaient au pied de l'escalier, tous les deux avaient vu Mrs. Douglas descendant les marches, sans précipitation, d'ailleurs, et sans apparence d'émotion particulière. Elle finissait de descendre quand Mr. Barker sortit en courant du cabinet de travail. Il arrêta Mrs. Douglas et la conjura de s'en retourner.

« Pour l'amour de Dieu, revenez dans votre chambre ! criait-il. Le pauvre Jack est mort. Vous ne pouvez rien faire. Pour l'amour de Dieu, retirez-vous ! »

Une brève discussion s'engagea dans l'escalier ; enfin Mrs. Douglas se laissa convaincre. Elle ne fit pas de scène, ne jeta pas les hauts cris ; Mrs Allen la reconduisit dans sa chambre. Cependant, Mr. Barker rentrait dans le cabinet de travail. Ames le suivit. Ils trouvèrent tout dans l'état où devait le trouver la police. La bougie était éteinte, la lampe allumée. Ils regardèrent par la fenêtre, mais la nuit était noire

et silencieuse : ils ne virent ni n'entendirent rien. Ames se hâta d'aller dérouler la chaîne du pont-levis, et Mr. Barker courut chercher la police.

Mrs. Allen, la gouvernante, ne fit que corroborer les déclarations du maître d'hôtel. Elle occupait une chambre moins reculée que l'office. Elle allait se coucher, quand retentit la sonnette. Elle avait l'ouïe un peu dure, et pour cette raison peut-être n'avait pas entendu la détonation ; au surplus, le cabinet de travail était loin. Elle se souvenait qu'une bonne demi-heure avant le coup de sonnette elle avait perçu un bruit qui lui avait paru être celui d'une porte qui claque. Elle accompagna Mr. Ames quand il courut vers le cabinet de travail. Elle en vit sortir Mr. Barker, très excité, très pâle. Mrs. Douglas descendait l'escalier. Il l'arrêta, la pria instamment de s'en retourner. Elle lui répondit. Mrs. Allen n'entendit pas cette réponse.

« Ramenez-la, lui dit Mr. Barker. Et restez auprès d'elle. »

Elle ramena donc sa maîtresse et s'efforça de la calmer. Mrs. Douglas, bien que hors d'elle et

tremblante, ne fit pas mine de redescendre. Vêtue d'un simple peignoir, elle demeura près du feu, la tête entre les mains. Mrs. Allen passa la nuit à son côté. Les autres domestiques étaient tous couchés. Leurs chambres se trouvant à l'extrémité de la maison, aucun bruit ne les avait probablement atteints : ils n'intervinrent qu'au moment où arrivait déjà la police. Mrs. Allen ne put rien ajouter que des lamentations et des mots effarés.

Appelé à témoigner après elle, Mr. Cecil Barker compléta ses premières déclarations. Il était convaincu que le meurtrier avait fui par la fenêtre. À cet égard, il considérait comme probante la tache de sang imprimée sur l'appui ; et, d'ailleurs, à défaut du pont-levis, qui était remonté, il n'y avait pas d'autre issue. Mr. Barker ne s'expliquait pas ce qu'était devenu l'assassin, ni pourquoi il avait abandonné sa bicyclette, si cette machine était la sienne. Impossible de croire qu'il se fût noyé dans le fossé, qui n'avait, à aucun endroit, plus de trois pieds de fond.

En son for intérieur, Mr. Barker avait une

opinion très arrêtée sur le meurtre. Douglas était un homme plein de réticences, et qui laissait dans l'ombre certains chapitres de l'histoire de sa vie. Tout jeune, il avait émigré d'Irlande en Amérique. Il avait fait de bonnes affaires. Il était veuf quand Barker l'avait rencontré en Californie. Les deux hommes s'étaient associés pour l'exploitation d'une mine au lieu dénommé Benito Cañon. L'entreprise marchait à souhait ; néanmoins, Douglas avait vendu tout d'un coup et pris le bateau pour l'Angleterre. À quelque temps de là, Barker ayant réalisé de son côté pour venir vivre à Londres, leur amitié s'était renouvelée. Barker avait eu l'impression d'un danger planant sur la tête de Douglas ; il s'était toujours expliqué par un sentiment de juste crainte ce brusque départ de Californie, cette retraite au fond d'une campagne anglaise. Sans doute quelque société secrète poursuivait Douglas d'une haine implacable et n'aurait de cesse avant de l'avoir tué. Certains propos de son ami avaient concouru à lui donner cette idée, bien que jamais Douglas ne fût allé jusqu'à lui dire quelle était la société en question, ni quels torts il avait envers elle.

Barker présumait que l'inscription de la carte n'était pas sans rapport avec tout cela.

« Combien de temps avez-vous passé avec Douglas en Californie ? demanda l'inspecteur Mac Donald.

– Cinq ans.

– Il vivait avec vous, en célibataire ?

– Il était veuf.

– Avez-vous jamais su d'où venait sa première femme ?

– Non. Je me rappelle avoir entendu dire qu'elle était Suédoise, et j'ai vu son portrait. C'était une femme très belle. Elle mourut d'une fièvre typhoïde un an avant que je fisse la rencontre de son mari.

– Vous ne rattachez le passé de Douglas à aucun endroit particulier de l'Amérique ?

– Il parlait quelquefois de Chicago, où il avait travaillé. Les régions du charbon et du fer ne lui étaient pas étrangères. Il avait beaucoup voyagé en son temps.

– Faisait-il de la politique ? Une organisation politique aurait-elle en contre lui des griefs ?

– Non, il ne s'intéressait point à la politique.

– N'auriez-vous aucune raison de croire qu'il fût un criminel ?

– Loin de là : je n'ai jamais vu pareille droiture chez un homme.

– Rien de curieux dans sa façon de vivre en Californie ?

– Son plaisir, c'était le séjour et le travail à la mine, dans la montagne. Il évitait les lieux fréquentés. Aussi ne tardai-je pas à penser qu'il avait quelqu'un à ses trousses. Son départ subit pour l'Europe changea mes soupçons en certitude. Il avait dû recevoir un avertissement : la semaine d'après, une demi-douzaine d'hommes le recherchaient.

– Des hommes de quelle espèce ?

– Fort peu rassurants à voir. Ils vinrent à la mine s'enquérir de lui. Je leur dis qu'il était parti pour l'Europe et que j'ignorais le lieu de sa destination. On se rendait compte qu'ils ne lui

voulaient pas du bien.

– Étaient-ce des Américains ? des Californiens ?

– Des Californiens, je ne sais ; mais des Américains sans nul doute, et d'une catégorie mal définie ; en tout cas, pas des mineurs. Je fus heureux de leur voir les talons.

– Il y a de cela six ans ?

– Presque sept.

– De sorte que, votre société avec Douglas en Californie ayant duré cinq ans, l'affaire remonte à onze ans pour le moins ?

– Le calcul me paraît juste.

– La haine qu'on lui portait devait être profonde et tenir à de graves motifs pour n'avoir pas désarmé dans un si long temps ?

– Elle le préoccupait sans cesse. Je crois qu'elle jeta une ombre sur toute sa vie.

– Mais ne vous semble-t-il pas qu'un homme qui sentirait sur lui un danger constant réclamerait la protection de la police ?

– Peut-être s’agissait-il d’un danger contre lequel il n’existait aucun moyen de protection. Apprenez une chose : Douglas sortait toujours armé. Son revolver ne quittait pas sa poche. La malchance voulut la nuit dernière qu’il fût en robe de chambre et n’eût pas son arme sur lui. Une fois le pont remonté, il était tranquille.

– Je tiendrais à éclaircir la question des dates, fit Mac Donald. Il y a six ans que Douglas était parti de Californie. Vous l’avez suivi, n’est-ce pas, à un an d’intervalle ?

– Parfaitement.

– Il était, aujourd’hui, remarié depuis cinq ans. Vous deviez être de retour à l’époque de son mariage ?

– J’étais arrivé le mois d’avant ; je fus son garçon d’honneur.

– Connaissiez-vous Mrs. Douglas avant qu’elle épousât votre ami ?

– Non. J’avais passé dix ans au loin.

– Mais ensuite, vous l’avez beaucoup vue ? »

Barker regarda sévèrement le détective.

« Ensuite, j'ai beaucoup vu Douglas, répliqua-t-il. Quant à elle, je ne l'ai beaucoup vue que parce qu'on ne peut fréquenter un homme sans connaître sa femme. Et si vous vous figurez qu'il y ait le moindre rapport...

– Je ne me figure rien, monsieur Barker. Je suis tenu de ne négliger aucun élément d'information. Mais il n'y a pour vous dans mon esprit aucune pensée offensante.

– Certaines questions sont une offense par elles-mêmes, répondit Barker sur un ton d'humeur.

– Nous ne recherchons que les faits. Il est de votre intérêt, de l'intérêt commun, que tout soit tiré au clair. Mr. Douglas approuvait-il entièrement votre amitié avec sa femme ? »

Barker devint pâle. Et joignant ses grandes mains dans une étreinte convulsive :

« Vous n'avez pas, s'écria-t-il, le droit de me poser une telle question. En quoi peut-elle intéresser l'affaire ?

– Cependant, il faut que j'insiste.

– Eh bien, je refuse de répondre.

– Soit ! Mais vous comprendrez que votre refus équivaut à une réponse, car vous répondriez si vous n'aviez quelque chose à cacher. »

Mr. Barker se tut un moment, le visage tiré, sombre, les sourcils bas, comme sous l'effort d'une concentration intérieure. Puis il releva la tête, et avec un sourire :

« Mon Dieu, messieurs, je suppose que vous faites votre devoir et qu'il ne m'appartient pas de vous gêner. La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas ajouter, par une question de cette nature, aux ennuis déjà suffisants de Mrs. Douglas. Pourquoi ne pas le reconnaître ? Le pauvre Douglas n'avait qu'un défaut : sa jalousie. Il me portait la plus grande amitié ; jamais un homme n'en aima davantage un autre. Et il était très attaché à sa femme. Aussi, tout en se plaisant à mes visites, tout en ne cessant pas de me relancer, il supportait mal que sa femme causât avec moi ou qu'il y eût entre nous un semblant de sympathie. Sa jalousie l'emportait, il ne se possédait pas, il se livrait à des scènes folles.

Maintes fois je lui jurai que je ne mettrais plus les pieds chez lui. Mais alors il m'écrivait des lettres si contraintes, si suppliantes ! Entendez-moi bien, messieurs : quand ce devrait être mon dernier mot, j'affirme que jamais homme n'eut une femme plus aimante, plus fidèle, ni, je ne crains pas de l'ajouter, un ami plus loyal. »

Cela fut dit avec une chaleur pleine d'éloquence. Mais l'inspecteur Mac Donald ne s'en laissait pas facilement remonter.

« Vous savez, recommença-t-il, qu'on a pris au mort son anneau de mariage ?

– À ce qu'il paraît.

– Comment, à ce qu'il paraît ? C'est un fait. »

La confusion, l'hésitation de Barker étaient visibles.

« Je voulais dire que Douglas pouvait l'avoir enlevé lui-même.

– La simple absence de l'anneau, quelle que soit la personne qui l'ait fait disparaître, donnerait à penser, n'est-ce pas, qu'il existe un lien entre le mariage et le drame ? »

Barker leva ses larges épaules.

« Je n'ai pas à faire état de ce qu'elle donnerait à penser. Mais si vous prétendiez que, d'une façon quelconque, elle mît en jeu l'honneur de Mrs. Douglas... »

Les yeux de Barker lancèrent des flammes ; néanmoins il sut réprimer son émotion pour conclure :

« ... Vous feriez fausse route, voilà tout !

– Je ne vois pas, répliqua froidement l'inspecteur, que j'aie, pour l'instant, autre chose à vous demander.

– Un petit détail, fit Holmes. Quand vous êtes entré dans le cabinet de travail, seule, n'est-il pas vrai, la bougie brûlait sur la table ?

– Oui.

– Vous avez eu, à sa lumière, la révélation du tragique événement ?

– Oui.

– Vous avez sonné aussitôt pour avoir du secours ?

– Aussitôt.

– Le secours est promptement arrivé ?

– Dans la minute.

– Et à ce moment, ce n'était plus la bougie qui brûlait, mais la lampe ? Voilà un point digne de remarque. »

Barker parut, de nouveau, tant soit peu interloqué.

« Je ne sais ce qu'il y a là de remarquable, monsieur Holmes, dit-il après une pause. La bougie éclairant mal, ma première pensée fut d'y voir mieux. La lampe se trouvait sur la table. Je l'allumai.

– Après avoir soufflé la bougie ?

– Naturellement. »

Holmes s'en tint là, et Barker, après nous avoir regardés tour à tour, d'un air qui me sembla respirer la méfiance, nous tourna le dos et sortit.

L'inspecteur Mac Donald avait, d'un mot, avisé Mrs. Douglas qu'il se mettait à sa disposition pour se rendre auprès d'elle ; à quoi

elle avait fait répondre qu'elle préférait nous rencontrer dans la salle à manger. Elle entra, grande, belle, dans tout l'éclat de ses trente ans, très digne, très calme, tout à fait différente du portrait douloureux que je m'en étais fait. Sans doute elle était pâle, elle avait les traits défaits comme après une cruelle secousse ; mais elle se composait une attitude, et sa main délicate, posée sur le bord de la table, ne tremblait pas plus que la mienne. Elle promenait sur nous un triste regard qui nous consultait l'un après l'autre avec une curiosité mêlée de prière. Enfin l'interrogatoire de ses yeux se formula dans sa voix ! »

« Avez-vous trouvé quelque chose ? » demanda-t-elle.

Rêvais-je ? Il me parut y avoir sous sa question plus de crainte que d'espérance.

« Nous avons pris toutes les mesures possibles, Mrs. Douglas, répondit l'inspecteur. Soyez assurée que nous ne négligeons rien.

– Ne ménagez pas l'argent, fit-elle d'une voix égale, sans timbre. je désirerais qu'on n'épargnât

aucun effort.

– Peut-être auriez-vous à nous fournir quelque renseignement susceptible de nous éclairer ?

– J'en doute ; mais tout ce que je sais est à votre service.

– Mr. Barker nous a dit que vous n'aviez rien vu ; vous n'êtes pas entrée dans la chambre où s'est produit le drame ?

– Non. Mr. Barker m'arrêta dans l'escalier en m'engageant à revenir chez moi.

– C'est bien cela. Vous aviez entendu le coup de feu ; vous êtes accourue ?

– Je passai un peignoir et je descendis.

– Combien de temps y avait-il que la détonation s'était fait entendre quand Mr. Barker vous arrêta dans l'escalier ?

– Environ deux minutes, je suppose : on ne calcule guère le temps dans ces moments-là. Mr. Barker me supplia de remonter. Il m'assura que je n'étais d'aucune assistance à personne. Puis Mrs. Allen, ma gouvernante, me ramena. Je croyais vivre un cauchemar.

– Savez-vous à peu près quel intervalle s’écoula entre l’instant où votre mari descendit et celui où retentit le coup de feu ?

– Je l’ignore. Je n’avais pas entendu mon mari sortir de son cabinet de toilette. Il faisait le tour de la maison tous les soirs, par crainte du feu. C’est la seule chose que je l’aie vu craindre.

– Voilà précisément le point où je voulais en venir, Mrs. Douglas. Vous n’avez connu votre mari qu’en Angleterre, n’est-ce pas ?

– Oui. Nous étions mariés depuis cinq ans.

– Vous a-t-il jamais parlé de quelque chose qui lui serait jadis arrivé en Amérique et qui aurait déterminé pour lui un état de danger ? »

Mrs. Douglas réfléchit avant de répondre.

« J’ai toujours, dit-elle enfin, senti peser sur lui une menace ; mais il refusait de s’en expliquer avec moi. Non par manque de confiance, car entre nous la confiance et l’affection étaient complètes, mais par souci d’écarter de moi toute inquiétude. Il pensait que je me tourmenterais, et il gardait le silence.

– Alors, comment avez-vous su ? »

Le visage de Mrs. Douglas s'éclaira d'un fugitif sourire.

« Un mari peut-il porter toute sa vie un secret en le déroband à la femme qui l'aime ? Je devinai à bien des signes qu'il avait un secret. Je le devinai à son parti pris de me cacher certains épisodes de son existence en Amérique. Je le devinai aux précautions dont il s'entourait, à des mots qui lui échappaient, à sa façon d'examiner les visiteurs imprévus. J'acquis l'absolue certitude qu'il avait des ennemis puissants, qu'il les croyait lancés à sa poursuite, qu'il se tenait sur ses gardes. J'en étais si sûre que, pendant cinq ans, il n'a pu sortir de chez lui sans que j'aie tremblé chaque fois qu'il ne rentrait pas à l'heure.

– Puis-je vous demander, dit Holmes, quels mots lui échappaient qui mirent votre attention en éveil ?

– « La Vallée de la Peur », répondit Mrs. Douglas. C'était une expression dont il se servait quand je lui posais des questions. « J'ai été dans la Vallée de la Peur, je n'en suis pas encore

sorti », disait-il. « Ne sortirons-nous jamais de la Vallée de la Peur ? » lui demandai-je, un jour que je le voyais plus préoccupé que de coutume. « J'en viendrais parfois à le croire », me répondit-il.

– Vous lui avez certainement demandé ce qu'il entendait par la Vallée de la Peur ?

– Oui ; mais alors son visage devint grave, il hocha la tête : « C'est, me dit-il, une chose assez funeste que l'un de nous soit jamais entré dans son ombre ; plaise à Dieu que cette ombre ne s'appesantisse pas sur vous ! » Il devait ainsi désigner un endroit où il avait vécu, ou il avait eu quelque aventure terrible. Mais je n'en sais pas plus.

– Et jamais il ne vous a cité un nom ?

– Si, une fois, il y a trois ans, dans le délire de la fièvre, après un accident de chasse, je me rappelle qu'un nom lui revenait continuellement aux lèvres. Il le prononçait d'un ton de colère, avec une sorte d'horreur. Ce nom, c'était Mac Ginty, maître Mac Ginty. Je lui demandai, quand il fut guéri, qui était ce maître Mac Ginty, et de

qui il était le maître. « Grâce à Dieu, il n'est pas le mien », me répondit-il en riant. Je n'en pus tirer davantage. Mais j'établis un lien entre maître Mac Ginty et la Vallée de la Peur.

– Encore une question, dit Mac Donald. Sauf erreur, vous avez connu Mr. Douglas dans une pension de famille à Londres et vous lui avez accordé votre main. Est-ce qu'il y eut, dans ce mariage, une part de romanesque, quelque chose de secret ou de mystérieux ?

– Du romanesque, il y en eut ; il y a toujours du romanesque. Mais du mystère, non.

– Aucun rival ne vous disputait à lui ?

– Aucun. J'étais absolument libre.

– Vous devez savoir qu'on lui a pris son anneau de mariage. Cela ne vous suggère-t-il rien ? Supposez qu'un ennemi ancien, ayant retrouvé sa trace, ait commis le crime : quel motif pouvait avoir cet homme de lui prendre son anneau ? »

J'aurais juré qu'un vague sourire flottait sur les lèvres de Mrs. Douglas.

« En vérité, je ne vois pas, répondit-elle. C'est une chose extraordinaire.

– Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, acheva Mac Donald. Excusez-nous de vous avoir ainsi dérangée dans une pareille heure. Bien des points seront encore à élucider ; nous vous les soumettrons au fur et à mesure. »

Elle se leva, et, l'espace d'une seconde, je vis repasser dans ses yeux le regard interrogateur qu'ils avaient eu quand elle s'était trouvée en notre présence.

« Quel effet vous a produit mon témoignage ? » disaient-ils aussi expressément que des paroles.

Puis elle s'inclina et s'éloigna.

« Elle est belle, vraiment belle, dit Mac Donald d'un air pensif, quand elle eut refermé la porte. Ce Barker a fait ici de nombreux séjours. C'est un homme qui ne doit pas manquer de séduction pour une femme. Il admet que le mort était jaloux : peut-être connaît-il comme personne les raisons de cette jalousie. Puis il y a l'incident

de l'anneau, auquel on ne saurait ne pas s'arrêter. L'homme qui enlève à un mort son anneau de mariage... Qu'en dites-vous, monsieur Holmes ? »

Mon ami, le front dans les mains, semblait méditer. Soudain, il se leva et sonna.

« Ames, dit-il quand le maître d'hôtel apparut, où est Mr. Cecil Barker ?

– Je vais voir, monsieur. »

Au bout d'un moment, Ames revint annoncer que Mr. Cecil Barker était au jardin.

« Vous rappelez-vous, Ames, quelles chaussures Mr. Barker avait aux pieds, la nuit dernière, quand vous l'avez rejoint dans le cabinet de travail ?

– Oui, monsieur Holmes. Il avait des pantoufles. Je lui apportai ses bottines pour qu'il allât chercher la police.

– Où sont maintenant les pantoufles ?

– Elles sont encore sous la chaise du hall.

– Très bien, Ames. Il importe, naturellement,

que nous distinguions entre les empreintes qu'a pu laisser Mr. Barker et les traces de pas qui seraient venus du dehors.

– Oui, monsieur. J'ai, quant à moi, remarqué que les pantoufles de Mr. Barker étaient tachées de sang, comme les miennes, du reste.

– Cela se conçoit, étant donné l'état de la pièce. Parfait, Ames. Nous vous sonnerons si nous avons de nouveau besoin de vous. »

Quelques minutes plus tard, nous étions dans le cabinet de travail. Holmes avait pris dans le hall les pantoufles de tapisserie. Comme le maître d'hôtel l'avait observé, toutes les deux avaient du sang aux semelles.

Dans un mouvement d'une agilité féline, il se pencha et posa l'une des pantoufles sur l'appui, à l'endroit où était la tache de sang. La pantoufle correspondait exactement à la tache. Alors, sans souffler mot, il sourit à ses deux collègues.

L'émotion transfigurait l'inspecteur. Quand il parla, son accent fit le bruit d'un bâton qu'on promène sur une grille.

« Parbleu, il n'y a pas de doute ! s'écria-t-il. C'est Barker lui-même qui a marqué la fenêtre ! La marque est plus large que celle de n'importe quelle bottine. Empreinte de pied plat, disiez-vous. À présent, tout s'explique. Mais quel jeu joue-t-on ici, monsieur Holmes ? Quel jeu joue-t-on ?

– Oui, quel jeu ? » répéta Holmes, absorbé dans sa pensée.

White Mason se mit à rire, en frottant ses mains grasses d'un air de jubilation professionnelle.

« Je le disais bien que ça ronflerait, fit-il. Et ça ronfle ! »

## VI

### *Premier rayon de lumière*

Holmes et les deux détectives avaient à s'enquérir de mille détails. Je les quittai donc pour regagner seul notre modeste logement à l'auberge du village. Mais d'abord, je fis un tour dans le jardin, si curieusement vieillot, qui flanquait la maison. Des rangées d'ifs taillés, d'un très grand âge, affectant les dessins les plus capricieux, s'arrondissaient à l'entour ; elles faisaient une ceinture à la vaste pelouse, dont un cadran solaire ornait le centre. Et tout cela était d'une douceur reposante, heureuse à mes nerfs tirillés. Je pouvais, dans cette atmosphère de paix, oublier ou ne me rappeler que comme un mauvais rêve le triste cabinet de travail sur le parquet duquel s'allongeait une forme sanglante. Pourtant, comme j'allais et venais, tâchant de

retremper mon âme ainsi que dans un baume, un incident singulier, qui devait me laisser sous une impression sinistre, vint me rappeler à la tragique réalité.

Dans sa partie la plus éloignée de la maison, le décor d'ifs planté circulairement autour du jardin s'épaississait jusqu'à devenir une muraille ; et par delà cette muraille était un banc de pierre, qu'on n'apercevait pas en arrivant de la maison. Je m'approchais de ce lieu quand le bruit d'une conversation frappa mes oreilles : au timbre profond d'une voix d'homme répondait le petit rire saccadé d'une femme ; et je n'eus qu'à faire le tour de la haie pour me trouver en face de Mrs. Douglas et de Barker avant qu'ils eussent éventé ma présence. L'aspect de Mrs. Douglas me saisit. Dans la salle à manger, tout à l'heure, je l'avais vue discrète et grave ; maintenant elle avait dépouillé tout faux chagrin, la joie de vivre illuminait ses yeux, une réflexion de Barker l'avait si fort égayée que ses traits riaient encore. Barker, lui, se penchait en avant, les mains sur les genoux ; et son beau visage avantageux se contentait de sourire. À l'instant même ou je me

montrai, ils reprirent leurs masques, mais trop tard. Je vis qu'ils échangeaient rapidement quelques paroles. Puis Barker se leva et m'aborda.

« Pardonnez-moi, monsieur, me dit-il ; c'est bien au docteur Watson que je m'adresse ? »

Je lui répondis par un salut si froid que je n'aurais pu lui signifier mes sentiments d'une façon plus nette.

« Nous nous en doutions, l'amitié qui vous lie à M. Sherlock Holmes n'étant ignorée de personne. Voudriez-vous accorder à Mrs. Douglas quelques secondes d'entretien ? »

Je le suivis de mauvais gré. Je revoyais en esprit le cadavre défiguré gisant, là-bas, sur le parquet d'une chambre. À peine quelques heures avaient passé sur le sombre événement nocturne, et dans le jardin du mort sa femme et son meilleur ami cherchaient le couvert d'un buisson pour rire ensemble ! Je m'approchai de Mrs. Douglas avec un air d'extrême réserve. J'avais, auparavant, dans la salle à manger, souffert de sa peine, mais, cette fois, son regard eut beau quêter

le mien : il n'y rencontra point de sympathie.

« Vous me croyez, j'imagine, bien dure de cœur, bien insensible ? » dit-elle.

Je répliquai, en haussant les épaules :

« Cela ne me regarde pas.

– Peut-être un jour me rendrez-vous justice. Si vous saviez...

– Pourquoi le docteur Watson aurait-il besoin de savoir ? fit Barker vivement. Il vous le déclare lui-même, ce n'est pas son affaire.

– Et je vous demande la permission de continuer ma promenade », ajoutai-je.

Mais elle :

« Un moment, de grâce, docteur Watson ! Il y a une question à laquelle vous pouvez répondre mieux que personne, et selon que vous y répondrez les choses iront, sans doute, très différemment pour moi. Nul ne connaît comme vous les relations exactes de Mr. Holmes avec la police. Pensez-vous que s'il recevait, sous le sceau du secret, une confidence, il la livrerait nécessairement aux détectives ?

– Oui, compléta Barker, est-il entièrement avec eux ? Ou bien agit-il pour son compte ?

– C’est un point sur lequel je ne me sens pas autorisé à répondre.

– Je vous en prie, je vous en supplie, docteur Watson ! En nous éclairant là-dessus, vous nous rendriez, vous me rendriez un si grand service ! »

Il y avait tant de sincérité dans l’accent de Mrs. Douglas que, oubliant un moment la coupable légèreté de cette femme, je cédaï.

« Mr. Holmes, dans ses recherches, agit en toute liberté, dis-je. Il n’obéit qu’à lui-même, et, dans le cas dont vous parlez, il ne se guiderait que sur son jugement. Mais, en même temps, il se considérerait comme tenu à la plus grande loyauté envers les représentants de l’autorité opérant dans la même affaire, et il ne leur cacherait rien qui fût susceptible de faire tomber un criminel entre les mains de la justice. C’est tout ce que je puis dire, et je ne saurais que vous adresser à Mr. Holmes personnellement pour plus ample information. »

Ayant ainsi parlé, je soulevai mon chapeau et m'éloignai, laissant Mrs. Douglas et Barker sur le banc de pierre. Au moment de contourner la haie qui les cachait, je jetai un coup d'œil dans leur direction, et les vis engagés dans une conversation des plus animées. Ils regardaient vers moi, ce qui me prouva qu'ils commentaient notre rencontre.

« Je ne veux pas de leurs secrets », me dit Holmes quand je lui racontai l'incident. Mon ami avait passé la journée au manoir avec ses collègues, et il en rapportait un appétit féroce, en prévision duquel je lui avais fait préparer un thé substantiel.

« Non, dit-il, pas de secrets. Ils me gêneraient dans le cas d'une arrestation pour entente criminelle suivie de meurtre.

– Vous croyez à une arrestation ? »

Il était de son humeur la plus gaie, la plus débonnaire.

« Mon cher Watson, laissez-moi expédier ce quatrième œuf ; après quoi je vous dirai où nous

en sommes. Non pas que nous ayons tout approfondi, loin de là. Mais quand nous aurons mis la main sur l'haltère manquant...

– L'haltère ?

– Mon cher Watson, vous n'avez pas encore deviné que tout repose sur cet haltère qui manque ? Voyons, voyons, pas besoin de faire si longue mine. Entre nous, ni l'inspecteur Mac Donald ni l'excellent provincial n'auraient saisi l'importance du fait. Un seul haltère, Watson ! Figurez-vous un gymnaste n'utilisant qu'un seul haltère ! Imaginez ce développement unilatéral, ce danger d'une courbature dorsale ! Fi, Watson, fi donc ! »

La bouche pleine de toast, les yeux brillant de malice, on eût dit qu'il admirait ma misère intellectuelle. La seule vue de son appétit m'assurait du succès. Je me rappelais des jours et des nuits où, perdant toute notion de nourriture, il s'acharnait à résoudre quelque irritant et déconcertant problème : l'austérité de la concentration mentale exagérait l'ardente minceur de ses traits. Enfin il alluma sa pipe, et,

bien installé au coin le plus profond de l'âtre, dans cette chambre d'une vieille auberge villageoise, il se mit à parler lentement, tout de go, en homme qui ne s'occupe pas d'enchaîner son discours, mais qui, simplement, pense à voix haute.

« Un mensonge, Watson, un grand, un énorme, un assommant, un insupportable, un irréparable mensonge... voilà ce que nous trouvons au seuil de l'enquête, voilà notre point de départ. Tout le récit de Barker, mensonge. Mensonge la déclaration de Mrs. Douglas, puisqu'elle confirme ce récit. Il y a complicité de mensonge entre l'un et l'autre. Ainsi, le problème se pose clairement : pourquoi mentent-ils ? quelle vérité s'appliquent-ils à cacher ? Tâchons, Watson, de retrouver cette vérité derrière leur mensonge.

« Je sais qu'ils mentent, parce que leur mensonge trop grossier exclut toute possibilité de vérité. Songez qu'à les entendre le meurtrier, après le crime, n'a eu qu'une minute pour enlever au mort son anneau, qui était sous une autre

bague, remettre l'autre bague en place, – ce qu'en réalité il n'aurait jamais eu l'idée de faire, – et déposer près du cadavre l'étrange carte de visite ! Cela est manifestement impossible. Vous avez trop de raison pour prétendre que le vol aura peut-être précédé le meurtre. Le fait que la bougie n'a brûlé que peu de temps montre qu'il n'y a pas eu un long colloque entre l'assassin et la victime. En admettant que Douglas eût consenti à livrer son anneau, cet homme dont on nous a dit le caractère intrépide l'eût-il livré si vite, à première sommation ? Non, Watson, l'assassin est resté quelque temps avec le mort après que la lampe eût été allumée. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Le coup de feu avait, selon toute apparence, causé la mort ? Donc, le coup de feu a été tiré plus tôt qu'on ne le dit. Étant donné que sur ce point il ne saurait y avoir de méprise, nous sommes en présence d'un accord dûment concerté entre les deux personnes qui entendirent le coup de feu, Barker et Mrs. Douglas. Et comme, en outre, je suis en mesure de démontrer que la marque de sang restée sur l'appui de la fenêtre y a été délibérément

imprimée par Barker dans l'intention d'égarer la police, vous conviendrez que l'affaire prend pour lui une mauvaise tournure.

« Maintenant, nous avons à nous demander l'heure exacte du drame, jusqu'à dix heures et demie, les domestiques vont et viennent dans la maison ; donc, il ne s'est rien passé jusque là. À onze heures un quart, ils ont tous gagné leurs chambres, sauf Ames, qui s'occupe dans l'office. J'ai procédé à quelques petites expériences, cet après-midi, après votre départ, et j'ai constaté que Mac Donald avait beau faire du bruit dans le cabinet de travail, il n'en venait rien à l'office, une fois toutes les portes fermées. Il n'en était pas de même dans la chambre de la gouvernante : elle se trouve à une moindre distance dans le corridor, et j'y pouvais entendre une voix montée à un fort diapason... La détonation d'un fusil est, dans une certaine mesure, amortie quand le coup est tiré à bout portant ; en l'occurrence, elle dut n'avoir qu'une violence relative, et, néanmoins, dans le silence de la nuit, parvenir aisément jusqu'à la chambre de Mrs. Allen. Bien qu'un peu sourde, à ce qu'il paraît, Mrs. Allen a reconnu, dans sa

déposition, qu'une demi-heure avant l'alerte elle avait entendu comme un claquement de porte. Une demi-heure avant l'alerte, il devait être onze heures moins le quart. Je ne mets pas en doute que, ce qu'elle avait entendu, c'était la détonation, marquant l'instant précis du crime. Dès lors, en supposant que Mr. Barker et Mrs. Douglas ne soient pas les vrais criminels, nous avons à déterminer ce qu'ils ont pu faire entre onze heures moins le quart, heure de la détonation au bruit de laquelle ils s'élançèrent dans l'escalier, et onze heures un quart, qui est l'heure où ils sonnèrent les domestiques. Oui, que faisaient-ils tout ce temps-là ? Pourquoi n'ont-ils pas immédiatement donné l'alarme ? C'est la question qui se pose à nous ; quand nous y aurons répondu, nous aurons un peu avancé la solution du problème. — J'ai de mon côté, dis-je, le sentiment très ferme d'une connivence entre ces deux personnes. Il faut que Mrs. Douglas ait bien peu de cœur pour rire comme elle faisait de je ne sais quelle plaisanterie quelques heures après l'assassinat qui la rendait veuve.

— Il est de fait que, même dans sa façon de

raconter les événements, elle ne m'a point paru très reluisante comme épouse. Vous le savez, Watson, je professe une médiocre admiration pour le sexe ; eh bien, croyez-en mon expérience, il y a peu de femmes ayant la moindre estime pour leur mari qui permettraient qu'un homme s'interposât d'un mot entre elles et son cadavre. J'espère que si jamais je me marie, Watson, j'inspirerai assez d'affection à ma femme pour qu'elle ne se laisse pas trop facilement emmener par sa gouvernante quand je serai couché sans vie à quelques pas d'elle. Tout cela, d'ailleurs, est de fort mauvaise comédie, car l'observateur le moins avisé trouverait suspect qu'une femme s'abstînt de jeter les hauts cris en pareille circonstance. N'y eût-il pas autre chose, cet incident suffirait à faire naître chez moi l'idée d'un accord établi.

– Alors, vous pensez que Barker et Mrs. Douglas ont commis le meurtre ?

– Vous avez des questions terriblement directes, Watson, dit Holmes en brandissant vers moi sa pipe ; elles m'arrivent comme des balles !

Demandez-moi si je pense que Mrs. Douglas et Barker savent la vérité au sujet du meurtre et s'entendent pour la cacher : je peux carrément vous répondre. Qu'ils connaissent et qu'ils cachent la vérité, j'en suis sûr. Mais votre redoutable proposition n'est pas aussi évidente. Voyons à quelles difficultés elle se heurte.

« Nous supposons que Mrs. Douglas et Barker, unis par un amour coupable, ont voulu se débarrasser de l'homme qui les gênait. Supposition gratuite, car une enquête discrète auprès des serviteurs et de diverses personnes ne l'a nullement corroborée. Il semblerait même qu'il existât un attachement très vif entre les époux Douglas.

– Je croirais plutôt le contraire, dis-je, me rappelant le beau visage de femme qui riait dans le jardin.

– Du moins, ils donnaient l'impression d'une harmonie parfaite. Mais imaginons que Barker et Mrs. Douglas, avec un art de dissimulation extraordinaire, aient trompé tout le monde et concerté entre eux l'assassinat du mari : il se

trouve qu'un homme sur qui pèse la menace d'un danger...

– Nous n'avons à cet égard que leur témoignage. »

Holmes sembla réfléchir.

« Je vous entends, Watson. Vous êtes en train d'ébaucher un système d'après lequel tout ce qu'ils disent, depuis le principe, est faux. Vous n'accordez rien de ce qu'ils avancent ; il n'y a eu, pour vous, ni une menace cachée, ni une Vallée de la Peur, ni un maître Je-ne-sais-qui, ni rien de ce genre. C'est la généralisation absolue, qui fait table rase. À quoi nous mène-t-elle ? À ceci. Pour expliquer le crime, ils fabriquent une fable. En abandonnant la bicyclette dans le parc, ils cherchent à prouver une intervention étrangère. La tache de sang imprimée sur la fenêtre, la carte laissée près du cadavre, et qu'ils auront préparée eux-mêmes, tendent à la même démonstration. Autant de faits rentrant dans votre hypothèse. Mais en voici d'autres qui ne s'y ajustent nullement. D'où vient qu'entre mille espèces d'armes ils soient allés choisir un de ces fusils de

chasse, amputés du bout, dont on se sert en Amérique ? D'où vient qu'ils fussent si certains de n'attirer personne par le bruit, car c'est le plus pur des hasards si Mrs. Allen n'est pas sortie en entendant battre une porte ? Mrs. Douglas et Barker étant présumés coupables, comment expliquez-vous ces deux points, Watson ?

– Ma foi, je ne les explique pas.

– D'autre part, si une femme et son amant conspirent pour tuer le mari, vont-ils s'accuser eux-mêmes en faisant le geste ostentatoire d'enlever au mort son anneau de mariage ? Jugez-vous cela très probable, Watson ?

– Non, sans contredit...

– Par-dessus le marché, si l'idée vous était venue de cacher et d'abandonner au dehors une bicyclette, pensez-vous que vous vous y seriez arrêté longtemps ? Non : vous auriez réfléchi que le plus borné des détectives ne se laisserait pas prendre à la frime, une bicyclette étant la première chose dont le criminel aurait eu besoin pour assurer sa fuite.

– J'avoue que je n'explique pas non plus l'incident de la bicyclette.

– Pourtant, il n'est pas une combinaison d'événements qui ne comporte une explication humaine. À titre d'exercice mental, et sans lui faire crédit, laissez-moi vous indiquer un raisonnement possible. Simple imagination, bien entendu ; mais l'imagination n'engendre-t-elle pas souvent la vérité ?

« Donc, imaginons que la vie de Douglas recélât un secret coupable, un secret dont il eût à rougir. Supposons qu'il eût encouru la vengeance d'un homme, d'un étranger. Cet étranger l'assassine, et, pour une raison qui m'échappe, lui enlève son anneau. Avant qu'il réussisse à s'éloigner, Barker et Mrs. Douglas surviennent. Il leur représente que son arrestation n'aura d'autre résultat qu'un affreux scandale. Barker et Mrs. Douglas en conviennent et préfèrent le laisser partir. Pour cela, ils abaissent probablement le pont, qui se manœuvre sans bruit, et le remontent après avoir livré passage à l'homme. Celui-ci a ses raisons de croire qu'il se sauvera plus

facilement à pied qu'à bicyclette : il laisse donc sa machine dans un endroit où elle ne sera pas découverte avant qu'il ait gagné du terrain. Jusque-là, n'est-ce pas, nous restons dans les limites du possible ?

– Mon Dieu, oui, si vous voulez, dis-je avec quelque réserve.

– Rappelons-nous, Watson, que, quoi qu'il ait pu arriver, il n'a pu rien arriver que d'extraordinaire. Et là-dessus, pour en revenir à notre hypothèse, Mrs. Douglas et Barker, qui ne sont pas nécessairement coupables, s'aperçoivent, le meurtrier parti, qu'ils se sont mis dans une situation où il leur sera malaisé de prouver qu'ils n'ont pas accompli ou favorisé le crime. Ils avisent rapidement, et maladroitement. Pour marquer le chemin que le meurtrier a pris en fuyant, Barker imprime sur l'appui de la fenêtre la semelle ensanglantée de sa pantoufle. Lui et Mrs. Douglas ont seuls entendu le coup de feu, de sorte qu'ils n'ont donné l'alarme que quand il leur a plu, après une bonne demi-heure.

– Tout cela, comment vous proposez-vous de

le démontrer ?

– S’il y a un étranger dans l’affaire, on pourra suivre sa piste et l’arrêter : ce serait la plus effective des preuves. S’il n’y en a pas... eh bien, la science n’a pas encore, il s’en faut, épuisé ses ressources. Je crois qu’il me serait fort utile de passer tout seul une soirée dans le cabinet de travail.

– Une soirée tout seul ?

– Je retourne dans un instant au manoir. J’ai convenu de tout avec l’estimable Ames, qui ne nourrit pas, à l’endroit de Barker, une sympathie sans mélange. Je vais m’installer dans la pièce et voir si mon atmosphère ne m’apporte pas quelque inspiration. J’ai foi dans le *genius loci*. Vous souriez, ami Watson ? Patience. À propos, n’auriez-vous pas votre grand parapluie ?

– Le voilà.

– Si vous permettez, je vous l’emprunte.

– À votre service. Mais quelle arme piteuse ! S’il y avait du danger...

– Rien de sérieux, mon cher Watson ; sans

cela, je vous demanderais votre assistance. Mais je prends votre parapluie. Et je n'attends plus que de voir mes collègues revenir de Tunbridge Wells, où ils essayent de trouver un propriétaire à la bicyclette. »

White Mason et l'inspecteur Mac Donald ne rentrèrent de leur expédition qu'à la nuit close. Ils exultaient : les recherches, disaient-ils, venaient de faire un grand pas.

« Oui, j'en conviens, fit Mac Donald, je doutais que le criminel fût un étranger ; je n'en doute plus. Nous avons identifié la bicyclette, obtenu le signalement de notre homme. C'est une bonne étape franchie.

– Cela pourrait bien être le commencement de la fin, répondit Holmes. Tous mes compliments sincères.

– Je suis parti du fait que Mr. Douglas semblait mal à son aise depuis son retour de Tunbridge Wells, où il avait passé la journée de la veille. C'était donc à Tunbridge Wells qu'il avait eu le sentiment d'un danger, et, par conséquent, c'était de là qu'avait du venir le

bicycliste. Nous emmenâmes la bicyclette, et nous la promenâmes d'hôtel en hôtel. Le directeur de l'*Eagle Commercial* la reconnut comme appartenant à un nommé Hargrave, lequel lui avait, deux jours auparavant, loué une chambre. Hargrave n'avait pour tout bagage que cette machine et une petite valise. Il s'était inscrit comme venant de Londres, sans donner aucune adresse. La valise sortait de chez un fabricant londonien, le contenu en était anglais, mais le voyageur lui-même était indubitablement américain.

– Bien, bien, dit Holmes gaiement. Pendant qu'avec mon ami Watson je dévidais ici des théories, vous faisiez, vous, de solide besogne. Cela m'apprendra qu'il faut être pratique, monsieur Mac.

– Justement, monsieur Holmes, répondit l'inspecteur, d'un ton de satisfaction.

– Mais, objectai-je, ce que rapporte Mr. Mac ne pourrait-il cadrer avec vos théories ?

– C'est à savoir. Allez jusqu'au bout, monsieur Mac. N'y avait-il rien qui permît

d'identifier ce Hargrave ?

– Rien, ou si peu de chose que l'homme avait dû se prémunir contre toute identification. Pas de papiers ni de lettres, pas de marques sur les vêtements ; une simple carte routière du comté posée sur la table. Le voyageur avait quitté l'hôtel à bicyclette, hier, après son déjeuner du matin. On n'avait plus entendu parler de lui jusqu'à notre enquête.

– Et c'est là ce qui m'intrigue, monsieur Holmes, dit White Mason. On imaginerait volontiers que cet homme, s'il tenait à n'être pas désigné par la clameur publique, fût revenu et demeuré à l'hôtel comme un inoffensif touriste, Il doit bien savoir que le directeur de l'hôtel ne va pas manquer de le signaler à la police, et qu'on établira un lien entre le meurtre et sa disparition.

– Sans doute. Mais jusqu'à présent il peut croire qu'il a pris le sage parti, puisqu'il court encore. Vous avez son signalement ? »

Mac Donald consulta son carnet.

« Assez vague. Il ne semble pas qu'on l'ait

spécialement remarqué. Cependant le portier, le garçon de bureau et la femme de chambre s'accordent sur les points suivants : taille approximative, cinq pieds neuf pouces ; âge, cinquante ans environ ; cheveux légèrement grisonnants ; moustache grise ; nez busqué ; mine sombre et peu engageante.

– La mine à part, c'est presque le signalement de Mr. Barker, dit Holmes : cinquante ans tout juste sonnés, même couleur des cheveux et de la moustache, même taille. Mais que savez-vous encore ?

– Le voyageur portait un complet gris foncé avec veston à revers, un court pardessus jaune et un chapeau mou.

– En ce qui concerne le fusil ?...

– L'arme n'ayant pas deux pieds de long, il pouvait la loger dans sa valise et l'aura portée sans difficulté sous son pardessus.

– D'après vous, comment tout cela s'arrange-t-il dans l'affaire ?

– Mon Dieu, monsieur Holmes, quand nous

tiendrons notre homme – et son signalement ne nous était pas connu depuis cinq minutes qu’il courait sur tous les fils télégraphiques – nous en jugerons mieux. Mais, en tout état de cause, nous avons déjà fait du chemin. Nous savons qu’un Américain se donnant le nom de Hargrave est venu, il y a deux jours, à Tunbridge Wells, avec une bicyclette et une valise. Dans cette valise se trouvait un fusil de chasse à canon réduit, preuve de ses intentions criminelles. Il part hier matin pour Birlstone, cachant son fusil sous son pardessus. Personne ne le voit arriver, à ce qu’il semble, mais il n’a pas besoin de traverser le village pour arriver à la grille du parc, et il y a beaucoup de cyclistes sur la route. Probablement, il cache sa machine parmi les lauriers, à l’endroit où l’on l’a trouvée, et peut-être il s’y blottit lui-même, guettant la sortie de Mr. Douglas. Le fusil de chasse serait une arme drôlement choisie pour un coup à faire dans la maison ; mais c’est dehors qu’il compte s’en servir, car les avantages en sont alors manifestes. D’abord, avec un fusil pareil, impossible de rater son homme. Puis, dans un pays de chasse comme celui-ci, où l’on entend

continuellement des coups de feu, la détonation passera inaperçue.

– Jusque-là, rien que de parfaitement logique, dit Holmes.

– Cependant, Mr. Douglas ne se montre pas. Que fait l'Américain ? Il laisse sa bicyclette, et s'approche de la maison à la faveur du crépuscule. Il trouve le pont baissé. Ne voyant personne, il entre, quitte à fournir, le cas échéant, une excuse. Mais la chance le sert : il se glisse dans la première chambre qui se présente, il se tapit derrière le rideau. De là, il s'aperçoit qu'on lève le pont et qu'il ne peut fuir qu'en traversant le fossé. Il attend jusqu'à onze heures un quart. C'est le moment où Mr. Douglas, faisant sa ronde, entre dans la pièce. Il tue Mr. Douglas et se sauve comme il l'avait prémédité. Il sait que sa bicyclette le dénoncera, car les gens de l'hôtel ne manqueront pas d'en donner le signalement. Alors il abandonne la machine : il gagne, par d'autres moyens, soit Londres, soit un lieu quelconque où il peut se croire en sûreté. Que vous en semble, monsieur Holmes ?

– Votre histoire se tient très bien, monsieur Mac, elle est très claire. Mais elle conclut là. Ma conclusion, à moi, c'est que le crime fut commis une demi-heure plus tôt qu'on ne prétend ; que Mrs. Douglas et Mr. Barker s'entendent pour cacher quelque chose ; qu'ils aidèrent le meurtrier à fuir, ou, du moins, qu'ils entrèrent dans la chambre avant qu'il eût pris la fuite ; qu'ils fabriquèrent la preuve de son évvasion par la fenêtre, alors que, selon toute vraisemblance, ils l'ont fait partir eux-mêmes en abaissant le pont. Et voilà comment se reconstitue, à mon avis, la première moitié de l'affaire. »

Les deux détectives hochèrent la tête.

« Il est vrai, monsieur Holmes, dit l'inspecteur, que nous allons nous heurtant d'un mystère à un autre...

– Et à un troisième encore pire, ajouta White Mason. Mrs. Douglas n'a été de sa vie en Amérique : que peut-elle avoir de commun avec un assassin américain, pour protéger sa fuite ?

– Je reconnais les difficultés à résoudre, dit Holmes. Aussi me proposé-je pour cette nuit,

dans l'intérêt commun, une enquête de ma manière.

– Pourrons-nous vous aider, monsieur Holmes ?

– Non. Mes désirs sont modestes. Je ne demande qu'une obscurité profonde et le parapluie du docteur Watson. J'allais oublier Ames, le fidèle Ames. Je compte sur lui pour établir un point essentiel, auquel tout me ramène : pourquoi un homme qui fait de la culture physique aurait-il l'extravagance de ne s'exercer qu'avec un haltère ? »

L'absence d'Holmes se prolongea fort avant dans la soirée. Nous occupions une chambre à deux lits, la meilleure que possédât cette hôtellerie villageoise. Je commençais de dormir et m'éveillai à moitié quand il rentra.

« Eh bien, Holmes, avez-vous fait quelque découverte ? » murmurai-je.

Il s'était arrêté près de mon lit, silencieux, son bougeoir à la main. Je vis alors s'incliner vers moi sa longue silhouette mince.

« Dites-moi, Watson, fit-il tout bas, auriez-vous peur de coucher dans la chambre d'un fou, d'un gâteux, d'un homme privé de ses facultés mentales ?

– Pas le moins du monde, répondis-je, ébahi.

– C'est heureux », dit-il.

Et de toute la nuit je n'en obtins plus une parole.

## VI

### *La solution*

Le lendemain matin, après notre premier déjeuner, nous trouvâmes Mac Donald et White Mason tenant conseil dans le petit bureau du sergent de la police locale. Sur la table en face d'eux, s'empilaient des lettres et des télégrammes, qu'ils triaient et annotaient avec soin. Ils en avaient mis trois de côté.

« Toujours à la poursuite de votre cycliste fantôme ? demanda Holmes gaiement. Quelles sont les dernières nouvelles ? »

Mac Donald, avec mélancolie, montra du doigt la volumineuse correspondance.

« On le signale en ce moment à Leicester, à Nottingham, à Southampton, à Derby, à East Ham, à Richmond et dans quinze autres localités.

Partout l'on a opéré son arrestation. La campagne semble regorger de fugitifs en pardessus jaune.

– Vraiment ? dit Holmes, d'un ton de sympathie. Eh bien, monsieur Mac, et vous monsieur White Mason, je voudrais vous donner un avis des plus sérieux. Quand je me suis engagé avec vous dans cette affaire, nous avons, rappelez-vous-le, convenu que je ne vous apporterais pas de théories fondées sur des moitiés de preuves, mais que je garderais pour moi mes idées jusqu'après en avoir vérifié l'exactitude. C'est pourquoi je ne vous dis pas encore tout ce que je pense. D'autre part, je vous ai promis de jouer franc jeu avec vous, et ce ne serait pas, je crois, jouer franc jeu que de vous laisser une minute, sans nécessité, gaspiller vos énergies dans une tâche vaine. Je viens donc ici, ce matin, vous dire simplement : abandonnez l'affaire. »

Mac Donald et White Mason regardèrent avec des yeux ronds leur illustre collègue.

« Alors, s'écria l'inspecteur, vous estimez qu'elle est sans issue ?

– Ce qui me paraît sans issue, c’est la voie que vous avez prise. Mais je continue de croire qu’il est possible d’arriver à la vérité.

– Et le cycliste ? On ne l’a pas inventé ! Nous avons son signalement, sa valise, sa machine. Il doit être quelque part. Pourquoi ne le pincerions-nous pas ?

– Oui, certainement, il est quelque part, et sans doute nous le pincerons. Mais je ne veux pas que vous vous fatigiez à le chercher ni à East Ham ni à Liverpool. Nous trouverons bien, j’en suis sûr, un moyen d’aboutir plus vite.

– Monsieur Holmes, fit l’inspecteur, ennuyé, votre franchise n’est pas absolue, vous nous cachez quelque chose.

– Vous connaissez ma méthode de travail, monsieur Mac. Mais je ne me tairai que le moins longtemps possible. Sitôt vérifié certains renseignements, ce qui ne peut tarder, je vous tire ma révérence et je rentre à Londres, laissant à votre disposition les résultats que j’aurai obtenus. Je vous dois trop pour agir autrement, car je ne me souviens pas d’avoir rencontré dans toute ma

carrière un sujet de recherches plus captivant et plus singulier.

– Voilà qui me dépasse, monsieur Holmes. Quand nous vous avons vu, hier soir, à notre retour de Tunbridge Wells, vous étiez d'accord avec nous sur les points acquis. Qu'est-il survenu, depuis lors, qui ait modifié vos idées sur l'affaire ?

– Eh bien, puisque vous voulez le savoir, j'ai fait comme je vous avais dit : j'ai passé quelques heures au manoir, la nuit dernière.

– Et alors ?

– Oh ! pour le moment, je ne puis vous donner qu'une réponse très générale. Soit dit en passant, j'ai profité de l'occasion pour lire une brève notice, claire et intéressante, relative à la vieille maison, et qu'on se procure pour la modeste somme d'un penny chez le marchand de tabac. »

Ce disant, Holmes exhibait une petite brochure, ornée d'une gravure naïve qui représentait l'antique manoir.

« Mon cher monsieur Mac, cela corse

infiniment la saveur d'une recherche que de se sentir imprégné par l'atmosphère du lieu où l'on opère. Ne prenez donc pas cet air d'impatience ! Si dépouillé que soit le petit travail d'histoire que voici, il suffit à évoquer un peu le passé. Souffrez que je vous en donne un aperçu. « Bâti dans la cinquième année du règne de Jacques I<sup>er</sup>, sur l'emplacement d'une demeure déjà très ancienne, le manoir de Birlstone présente l'un des plus beaux échantillons qui restent de la résidence jacobéenne à ceinture de douves... »

– Vous vous moquez de nous, monsieur Holmes !

– Fi, monsieur Mac ! c'est la première fois que je vous vois montrer de l'humeur. Arrêtons là cette lecture qui vous irrite. Mais quand je vous aurai dit que, d'après la brochure en question, un colonel des troupes parlementaires prit le manoir en 1644, que Charles I<sup>er</sup> y reçut asile plusieurs jours durant la guerre civile, et que, plus tard, Georges II le visita, vous admettez que bien des souvenirs curieux se rattachent à la vieille demeure.

– Je n'en doute pas, monsieur Holmes, mais ce n'est pas notre affaire.

– Qu'en savez-vous ? Notre métier, mon cher monsieur Mac, exige une certaine largeur de vues. Les réactions mutuelles des idées, les procédés obliques de l'entendement sont souvent d'un intérêt extraordinaire. Pardonnez ces observations à un homme qui, pour n'être qu'un simple amateur de questions criminelles, n'en a pas moins plus d'âge et, peut-être, plus d'expérience que vous.

– J'en conviens tout le premier, fit d'une voix cordiale le détective. Vous avez votre manière de voir, et vous vous y tenez, c'est bien ; mais vos tours et détours sont si bizarres !

– Soit ! Je laisse là l'histoire, je reviens aux faits actuels. Donc, je le répète, je suis allé, dans la soirée d'hier, au manoir. Je n'y ai vu ni Mr. Barker ni Mrs. Douglas. Je n'avais nul besoin de les déranger, mais il me plaisait de savoir que la maîtresse de maison ne dépérissait pas à vue d'œil et qu'elle avait fort bien dîné. Ma visite s'adressait spécialement à ce brave Ames, et

j'échangeai avec lui quelques amabilités, dont la conséquence fut qu'il prit sous son bonnet de me laisser seul un certain temps dans le cabinet de travail.

– Quoi ? tête-à-tête avec le cadavre ?

– Non, non, tout est en ordre à présent ; j'ai su, monsieur Mac, que vous aviez donné l'autorisation de remettre la pièce en état, et j'y ai passé un instructif quart d'heure.

– Comment cela ?

– Mon Dieu, je ne ferai pas mystère d'une chose aussi simple : j'ai recherché l'haltère manquant. Il ne cessait pas de grandir en importance dans mes préoccupations. J'ai fini par le dénicher.

– Où donc ?

– Ah ! là, nous entrons en terrain inexploré. Permettez qu'avant de parler, j'aie un peu à la découverte ; tout ce que je saurai, je vous le ferai savoir.

– Il faut bien que nous en passions par où vous voulez, dit l'inspecteur ; mais quand vous allez

jusqu'à nous demander d'abandonner l'affaire...  
Au nom du ciel, pourquoi l'abandonnerions-nous ?

– Parce que vous n'avez aucune idée de ce que vous soumettez à une enquête.

– Ce que nous soumettons à une enquête, c'est le meurtre de Mr. John Douglas, du manoir de Birlstone.

– Oui, oui, entendu. Mais ne vous mettez donc pas martel en tête à propos de votre mystérieux cycliste : vous n'avez rien à y gagner.

– Alors, que faire ?

– Si je vous le dis, le ferez-vous ?

– Je le ferai, l'expérience m'ayant démontré que derrière vos bizarreries on trouve toujours la sagesse.

– Et vous, monsieur White Mason ? »

White Mason nous regardait tour à tour, d'un air de détresse. Holmes et ses méthodes étaient encore pour lui un article nouveau.

« Ma foi, prononça-t-il enfin, ce que

l'inspecteur juge bon, je le juge bon.

– Parfait ! dit Holmes. En conséquence, et si vous daignez m'en croire, vous allez tous les deux vous offrir une petite promenade champêtre. La vue qu'on a des hauteurs de Birlstone sur le pays de Weald est, paraît-il, des plus belles. Certainement, vous trouverez une hôtellerie convenable où déjeuner, bien que mon ignorance des lieux m'empêche de vous en recommander une. Dans la soirée, fatigués, mais heureux... »

Mac Donald bondit sur sa chaise.

« En vérité, la plaisanterie devient excessive.

– Bien, bien, passez la journée comme vous l'entendrez, dit Holmes, en le calmant d'une tape amicale sur l'épaule. Faites à votre guise, allez où il vous plaira. Mais, quoi que vous fassiez, où que vous alliez, rendez-vous ici avant le crépuscule, sans faute... Sans faute, monsieur Mac.

– Voilà qui est plus raisonnable.

– Le reste n'avait pourtant rien que d'honnête. Je n'insiste pas ; mais soyez ici quand j'aurai besoin de vous. Tout ce que je désire encore,

c'est qu'avant que nous nous séparions vous écriviez un mot à Mr. Barker.

– Un mot ?

– Que je vais vous dicter, avec votre permission. Vous y êtes ? « Cher monsieur, il m'a paru qu'il était de notre devoir de faire vider le fossé, car peut-être y découvrirons-nous... »

– Impossible, objecta l'inspecteur, j'ai fait des recherches.

– Bah ! mon cher monsieur, accordez-moi ce que je vous demande.

– Soit, continuez.

– « ... Peut-être y découvrirons-nous quelque chose qui intéresse notre enquête. J'ai pris mes mesures : les ouvriers se mettront à l'œuvre demain matin de bonne heure pour détourner le cours du ruisseau... »

– Impossible !

– « ... Détourner le cours du ruisseau. Je tiens à vous en prévenir. » Signez, maintenant, et faites porter vers quatre heures : c'est le moment où nous devons avoir rallié cette chambre. Jusque-

là, chacun de nous reste maître de ses actes. L'enquête, je vous l'affirme, marque un temps d'arrêt. » La journée s'avavançait quand nous nous retrouvâmes. Holmes avait un air grave, je grillais de curiosité, la mine de nos deux détectives annonçait des dispositions sévères.

« Messieurs, dit mon ami, je réclame à présent votre concours. Il s'agit de vérifier et de décider par vous-mêmes si les observations que j'ai pu faire autorisent les conclusions que j'en tire. Le temps est froid, je ne sais combien durera notre expédition : je vous prie de bien vouloir vous couvrir très chaudement. Il est de première importance que nous soyons en place avant la nuit noire ; ainsi donc, si vous le permettez, nous allons partir tout de suite. »

Nous nous mîmes en route pour le manoir, nous longeâmes les abords du parc jusqu'à un endroit où la clôture présentait une brèche, nous nous glissâmes par cette ouverture, et, dans l'ombre croissante, marchant derrière Holmes, nous arrivâmes à un massif d'arbustes situé en face de la porte principale et du pont-levis. Le

pont était encore baissé. Holmes se blottit derrière le rideau de lauriers, et tous nous suivîmes son exemple.

« Eh bien, maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Mac Donald avec une pointe d'acrimonie.

– Prendre patience et nous tenir le plus tranquilles possible, répondit Holmes.

– Pourquoi sommes-nous ici ? Vous pourriez nous témoigner plus de confiance. »

Holmes se mit à rire. « Watson, dit-il, prétend que j'apporte dans la vie des procédés de dramaturge. J'ai, en effet, un certain besoin d'art et de mise en scène. Notre profession, monsieur Mac, serait bien grise, bien médiocre, si parfois nous n'en relevions les gestes par un certain éclat théâtral. L'accusation pure et simple, la brutale mainmise de la loi sur le coupable, qu'est-ce que cela comme dénouement ? Mais la déduction rapide, le piège subtilement tendu, la prévision des événements à venir, le triomphe des théories hasardeuses, n'est-ce pas l'orgueil, la justification même de l'œuvre à laquelle nous vouons notre

vie ? Vous voilà le cœur battant, émus comme des chasseurs à l'affût. Où serait l'émotion si l'affaire eût été réglée d'avance comme un horaire de chemin de fer ? Un peu de patience, monsieur Mac, vous ne tarderez pas à comprendre.

– Du moins, fit avec résignation le détective londonien, j'espère que vos belles promesses d'orgueil, de justification et de tout le reste n'attendront pas, pour se réaliser, que nous soyons morts de froid. »

Nous avons tous de bonnes raisons pour nous associer à ce vœu, car notre station semblait ne devoir pas finir de sitôt, et en s'éternisant elle devenait des plus pénibles. Sur la longue façade sombre du manoir s'épaississaient lentement les ténèbres. Il se dégageait du fossé une vapeur glaciale qui nous pénétrait jusqu'aux os. Nous claquions des dents. Une seule lampe brillait à la grande porte ; un globe de lumière immobile éclairait le fatal cabinet de travail.

« Combien cela va-t-il durer ? demanda soudain l'inspecteur. Et qu'est-ce que nous

guettons ? »

Holmes trahit quelque humeur dans la façon dont il répondit :

« Je ne sais pas plus que vous combien cela va durer : si les mouvements des criminels étaient fixes comme ceux des trains, nous y trouverions évidemment notre avantage. Quant à ce que nous... Tenez voilà ce que nous guettons ! »

Au moment qu'il parlait ainsi, nous pûmes voir, à la fenêtre du cabinet de travail, une ombre humaine passant et repassant devant la lumière. Le bosquet de lauriers qui nous cachait était à cent pieds tout au plus, et juste en face de cette fenêtre. Brusquement, elle s'ouvrit en criant sur ses gonds : la tête et les épaules d'un homme s'y profilèrent. Il regardait au dehors, interrogeant la nuit. Il resta là, comme en observation, plusieurs minutes. Son attitude était furtive, inquiète : apparemment, il cherchait à s'assurer que personne ne l'épiait. Puis il pencha le corps en avant, et nous entendîmes le bruit d'une eau qu'on agite. Le fait est que, muni de je ne sais quel instrument, il semblait fouiller le fosse. Tout

d'un coup, il fit le geste du pêcheur tirant à lui le poisson, il éleva dans l'air quelque chose : un gros objet rond, qui masqua la lumière en traversant le carré de la fenêtre.

« Allons-y ! cria Holmes, allons-y ! »

Nous nous dressâmes, titubant sur nos jambes engourdies, cependant qu'Holmes, dans un de ces élans d'énergie nerveuse qui faisaient de lui, à l'occasion, l'homme d'action le plus résolu, franchissait le pont en courant et faisait retentir la sonnette. Les verrous de la porte grincèrent : Ames apparut tout effaré sur le seuil ; Holmes, sans dire un mot, passa devant lui, et nous nous précipitâmes à sa suite dans la chambre occupée par l'homme que nous venions de guetter.

Cecil Barker tenait une lampe, la même dont nous avions, du dehors, aperçu le rayonnement quand elle se trouvait sur la table. Il la dirigea vers nous au moment où nous entrâmes. Sous la pleine lumière, son visage sans barbe accusait une détermination puissante, ses yeux brillaient de menace.

« Que diable signifie une pareille intrusion ?

Que cherchez-vous ? » s'écria-t-il.

Holmes jeta sur la pièce un coup d'œil rapide ; et tout d'un coup, bondissant, il saisit, sur le bureau, un paquet ruisselant d'eau et noué d'une corde.

« Ce que nous cherchons, monsieur Barker, c'est ce paquet, que vous venez de repêcher dans le fossé, et qui contient un haltère.

– Tonnerre ! Comment pouvez-vous savoir ?...

– Je l'y avais moi-même jeté.

– Vous !

– « Rejeté » serait plus exact sans doute. Vous vous souviendrez, inspecteur Mac Donald, que j'avais été frappé par l'absence d'un haltère. J'appelai votre attention sur ce fait ; mais d'autres préoccupations vous dominaient, et il n'obtint pas de vous le crédit qui vous eût permis d'en tirer certaines conséquences. Un haltère manque, il y a de l'eau dans le voisinage : on ne court pas grand risque à supposer que l'haltère a été jeté dans l'eau. L'idée méritait d'être mise à l'épreuve. C'est pourquoi, hier soir, avec le consentement

d'Ames, qui avait bien voulu m'admettre dans la maison, et en utilisant comme engin de pêche le parapluie à manche courbe du docteur Watson, je ramenai du fond de l'eau ce paquet, que j'examinai à loisir. Mais il importait de savoir qui l'avait jeté à cette place. J'y réussis en annonçant que le fossé serait vidé demain. Quelle que fût la personne qui eût songé à se débarrasser du paquet, elle ne manquerait pas de le reprendre à la faveur des ténèbres. Cette personne, c'était vous, monsieur Barker ; nous sommes là quatre témoins pour en faire foi. À vous le mot de l'énigme. »

Ce disant, Holmes posa le paquet sur la table à côté de la lampe, défit la corde qui le nouait, en sortit un haltère et le jeta près de son jumeau dans le coin de la chambre. Puis il mit au jour une paire de bottines – « américaines, comme vous voyez », dit-il, en montrant les pointes ; puis encore un grand couteau dans sa gaine ; et enfin un assortiment complet de vêtements et de sous-vêtements, des chaussettes, un costume de grosse cheviotte grise, un court pardessus jaune.

« Ces vêtements n'ont rien que d'ordinaire, dit Holmes, sauf le pardessus, qui, lui, présente toutes sortes de particularités significatives. Vous remarquerez que la poche intérieure se prolonge dans la doublure, de façon à recevoir mieux le fusil tronqué. Voici, derrière le col, la patte portant le nom du marchand : « Neale, vêtements confectionnés, Vermissa, États-Unis d'Amérique. » J'ai passé la journée à m'instruire dans la bibliothèque du recteur ; et j'ai accru la somme de mes connaissances en apprenant que Vermissa est une florissante petite ville, à l'entrée d'une vallée américaine réputée pour ses gisements de charbon et de fer. Si j'ai bonne mémoire, c'est vous-même que j'ai entendu, monsieur Barker, associer aux régions du charbon la première vie de Mr. Douglas. On peut donc, sans témérité, considérer le V. V. de la carte laissée près du mort comme désignant la Vallée de Vermissa, et supposer que cette Vallée, qui expédie si loin ses émissaires de meurtre, se confond avec une certaine Vallée de la Peur dont il nous a été parlé. Voilà tout un ordre de faits dûment établi. À votre tour de vous expliquer,

monsieur Barker. Nous vous avons mis sur la voie, il me semble. »

L'expressive figure de M. Barker, durant cet exposé du grand policier, offrait un curieux spectacle. On y voyait la colère alterner avec l'ébahissement, la consternation, l'indécision. Il finit par se réfugier dans l'ironie ; et d'une voix mordante :

« Puisque vous en savez tant, monsieur Holmes, ricana-t-il, à quoi bon en rester là ?

– Certes, j'en aurais long à conter, répliqua Holmes ; mais, venant de vous, cela aura plus de grâce.

– Ah ! oui, vous croyez ? Eh bien, je n'ai qu'une chose à dire : c'est que, s'il y a un secret dans cette affaire, ce secret ne m'appartient pas, et je ne vous le livrerai pas.

– Du moment que vous le prenez ainsi, fit observer l'inspecteur, très calme, il ne nous reste qu'à vous garder à vue, en attendant de pouvoir, sur mandat régulier, nous assurer de votre personne.

– Comme il vous plaira ! »

Le seul aspect de Barker, son attitude qui respirait le défi, son visage de granit, nous prévenaient suffisamment que nulle « peine dure ou forte » ne fléchirait la volonté de cet homme. Ainsi le débat était au point mort, quand une voix de femme rompit le silence : Mrs. Douglas, qui depuis un instant écoutait du seuil de la porte entrouverte, s’avança :

« Vous avez assez fait pour nous, Cecil, déclara-t-elle. Désormais, quoi qu’il arrive, vous avez assez fait pour nous.

– Ce n’est pas même assez dire, ajouta Holmes, gravement. J’ai beaucoup de sympathie pour vous, madame ; je ne saurais trop vous prier d’avoir confiance dans le bon sens de nos magistrats et de ne rien cacher à la police. Il se peut que j’ai eu tort de ne pas suivre les indications que vous m’aviez données à mots couverts par l’entremise du D<sup>r</sup> Watson : j’avais lieu, à ce moment, de vous impliquer dans le crime ; je sais aujourd’hui que je me trompais. Mais il reste, en tout ceci, bien des choses

inexpliquées. Croyez-en mon avis pressant : demandez à Mr. Douglas de nous dire lui-même son histoire. »

À ces mots, Mrs. Douglas poussa un cri de surprise ; et je suppose qu'il trouva un écho chez moi, comme chez les détectives, quand un homme qui semblait sortir de la muraille quitta le coin sombre où il venait d'apparaître. Mrs. Douglas n'avait eu que le temps de se retourner : déjà elle était dans les bras de cet homme, dont Barker saisissait la main tendue.

« Il n'y avait que ce parti à prendre, Jack, disait et redisait Mrs. Douglas, il n'y avait que celui-là, j'en suis sûre.

– Oui certes, monsieur Douglas, fit à son tour Sherlock Holmes ; vous vous en apercevrez par vous-même. »

L'homme s'était arrêté devant nous ; ses prunelles clignotaient, encore aveuglées par le brusque passage de l'ombre à la lumière. Il avait une de ces figures que l'on remarque, des yeux gris pleins d'audace, une forte moustache poivre et sel taillée ras, un menton carré, proéminent,

une bouche moqueuse. Il nous regarda un bon moment, puis j'eus l'étonnement de le voir s'approcher de moi et me présenter un rouleau de papier.

« J'ai entendu parler de vous, me dit-il, avec un accent qui n'était tout à fait ni d'Angleterre ni d'Amérique, mais qui avait de la mollesse et du charme. Vous êtes l'historien de la compagnie, docteur Watson. Eh bien, je gagerais mon dernier dollar que jamais vous n'avez eu entre les mains une histoire comme la mienne. Voici les faits. Racontez-les à votre manière, ils n'ennuieront pas le public. Je viens de vivre deux jours dans une espèce de souricière, profitant des heures où il s'y glissait un peu de clarté pour tracer rapidement ces pages. C'est à vous, c'est à vos lecteurs que je les destinais. Elles vous conteront l'histoire de la Vallée de la Peur.

– Cela, monsieur Douglas, dit tranquillement Sherlock Holmes, c'est de l'histoire ancienne. Ce que nous voudrions connaître à l'heure actuelle, c'est le présent.

– Vous allez être satisfait, monsieur, répondit

Douglas. Voulez-vous me permettre de fumer tout en parlant ? Merci, monsieur Holmes. Vous êtes fumeur, vous aussi, je me le rappelle, vous imaginerez sans peine ce que c'est que de rester deux jours avec du tabac dans la poche sans oser y toucher, de crainte que l'odeur ne vous trahisse. »

Alors, s'accotant à la cheminée et mordant le cigare qu'Holmes venait de lui offrir :

« Votre nom m'était familier, monsieur Holmes, continua Douglas, mais je ne pensais pas que je ferais jamais votre rencontre. Il vous suffira de parcourir ces papiers pour reconnaître que je vous apporte quelque chose d'assez nouveau. »

Mac Donald, les yeux fixes, ne revenait pas de la stupeur où l'avait plongé cette scène.

« En voilà d'une autre ! s'écria-t-il enfin. Si vous êtes Mr. John Douglas, qui donc est la victime du meurtre sujet duquel nous enquêtons depuis deux jours ? Et d'où arrivez-vous, que vous sembliez sortir du plancher comme un diable de sa boîte ?

– Ah ! monsieur Mac, dit Holmes, en agitant un doigt réprobateur, vous avez refusé de lire, quand je vous y invitais, l'excellent opuscule où est racontée la manière dont se cacha ici le roi Charles. Pour se cacher, à cette époque, il fallait qu'on disposât d'une cachette sûre. Une cachette qui a déjà servi peut servir encore. J'avais acquis la certitude de retrouver Mr. Douglas sous ce toit.

– Alors, combien de temps vous êtes-vous joué de nous, monsieur Holmes ? demanda l'inspecteur, furieux. Combien de temps nous avez-vous laissés nous égarer dans des recherches que vous saviez absurdes ?

– Pas un instant, mon cher monsieur Mac. C'est seulement la nuit dernière que j'ai eu mes idées nettes sur l'affaire. Obligé d'attendre jusqu'au soir pour les vérifier, je vous invitai à vous donner congé pendant le jour. Voyons, que pouvais-je de plus ? Quand j'eus retiré du fossé le paquet de vêtements, je compris que l'individu trouvé mort la veille devait être non pas Mr. Douglas, mais le cycliste venu de Tunbridge Wells ; et je résolus, en conséquence, de

déterminer où pouvait être Mr. Douglas lui-même. Selon toute vraisemblance, il se cachait dans cette maison, qui lui offrait des facilités particulières, et où il n'avait qu'à attendre, pour fuir, des jours meilleurs.

– Vous raisonnez juste, monsieur Holmes, approuva Douglas. Je me défiais de votre loi anglaise, j'ignorais dans quelle situation exactement je me trouvais vis-à-vis d'elle, et, d'ailleurs, l'occasion me paraissait venue de dépister les chiens lancés à mes trousses. Songez qu'il n'y a pas dans ma vie un acte déshonnête, une chose que j'aie faite et ne sois prêt à refaire. Au surplus, vous en jugerez par mon histoire. Inutile de m'adresser l'avertissement d'usage, inspecteur ; quelques déclarations que je fasse, on ne les évoquera jamais à ma charge, car je ne dirai que la vérité.

« Ne comptez pas que je commence par le commencement. Le commencement serait trop long : vous l'avez tout entier dans ces feuilles. En définitive, il se résume à ceci, que certains hommes ont de bonnes raisons de me haïr, et

qu'ils donneraient, pour me rattraper, tout ce qu'ils possèdent. Tant que je serai et tant qu'ils seront de ce monde, j'y chercherai vainement un asile. De Chicago, ils m'ont pourchassé en Californie ; ils m'ont forcé de fuir l'Amérique. Pourtant, après mon mariage, quand je me fus établi dans cette retraite, je crus que j'y coulerais en paix mes derniers jours. Jamais je ne m'ouvris de rien à ma femme. À quoi bon ? Elle en eût perdu le repos. J'imagine qu'elle soupçonnait quelque chose ; peut-être un mot m'échappait-il de temps à autre ; mais hier encore, au moment où vous l'avez vue, elle ne savait rien de précis. Tout ce qu'elle savait, tout ce que Mr. Barker savait de son côté, vous l'avez appris de leur bouche ; car je n'eus pas de temps à perdre en explications le soir du drame. À présent, ma femme est au courant de tout, et j'aurais sagement fait de le lui dire plus tôt. Mais il m'en coûtait, ma chère, et je croyais agir pour le mieux. »

Ainsi parlant, Douglas avait pris dans sa main la main de sa femme.

« La veille du jour où se produisit l'événement, j'étais à Tunbridge Wells quand, dans la rue, je vis brusquement un homme. Ou, plutôt, je l'entrevis, car il ne fit que passer ; mais j'ai l'œil prompt, et je le reconnus à la seconde. De tous mes ennemis, celui-là était le pire : il me traquait depuis des années, comme un loup affamé le caribou. Je rentrai chez moi, prêt à toute éventualité, ne doutant pas qu'au surplus elle ne tournât à mon avantage. Il y eut un temps où ma chance était proverbiale aux États-Unis : je continuai d'avoir foi en elle.

« Je restai toute la journée sur mes gardes, je ne m'aventurai pas une fois dans le parc ; je risquais trop d'y recevoir à l'improviste une volée de chevrotines. Quand on eut remonté le pont, je cessai de m'inquiéter. C'était ainsi chaque soir : je me sentais à ce moment-là plus rassuré. Je n'aurais jamais imaginé qu'on s'introduisît dans la maison et qu'on m'y attendît. Mais lorsque, ayant passé ma robe de chambre, je fis ma ronde habituelle, je ne fus pas plus tôt entré dans le cabinet de travail que je flairai le danger. Chez un homme qui a, du danger, une

expérience aussi longue que la mienne, il y a, je présume, une sorte de sixième sens avertisseur. Je ne saurais dire à quoi je reconnus l'avertissement ; mais, l'instant d'après, je vis la pointe d'un soulier passer sous le rideau de la fenêtre : il ne m'en fallait pas davantage.

« Je n'avais que ma bougie pour m'éclairer, mais par la porte ouverte la lampe du hall répandait une vive lueur dans la pièce. Je posai la bougie, et, d'un bond, je saisis un marteau que j'avais laissé sur la cheminée. Instantanément, l'homme s'élança. Je vis briller une lame, j'abaissai le bras ; certainement j'atteignis mon agresseur, car la lame tinta sur le parquet. Vif comme une anguille, il fit le tour de la table, prit son fusil dans son pardessus, l'arma. Je ne lui laissai pas le temps de s'en servir : j'empoignai le fusil par le canon, et nous voilà, une minute au moins, luttant à qui s'en rendrait maître. C'était la mort pour celui de nous deux qui le lâcherait ! Il ne le lâcha point, mais, pendant quelques instants de trop, il le tint la crosse en bas. Peut-être est-ce moi qui poussai la détente. Ou bien une trop forte secousse la fit-elle jouer ? En tout cas, il reçut la

double décharge en pleine figure, et je demeurai confondu, regardant à mes pieds ce qui restait de Ted Baldwin.

« Je l'avais reconnu en ville, puis quand il avait sauté sur moi ; mais tel que je le voyais dans ce moment, sa mère elle-même eût refusé de le reconnaître. Bien que la vie m'ait souvent offert de rudes spectacles, l'aspect de ce mort me bouleversait.

« Barker, aussitôt accouru, me trouva immobile, penché contre le coin de la table. J'entendis venir ma femme ; je me précipitai vers elle et je l'arrêtai : un pareil tableau n'était pas fait pour elle. Je lui promis que j'irais vite la rejoindre. Barker avait saisi d'un coup d'œil toute la situation. Je lui dis à peine quelques mots, et nous attendîmes l'arrivée des domestiques. Aucun d'eux ne se montrant, nous comprîmes qu'ils devaient n'avoir rien entendu et que ce qui venait de se passer n'était connu que de nous.

« Alors, il me vint une idée, si lumineuse qu'elle m'éblouit. Une manche du vêtement avait glissé sur l'avant-bras de mon ennemi,

découvrant un signe imprimé au fer rouge.  
Voyez... »

Ce disant, Douglas retroussa lui-même sa manche, et nous vîmes, sur sa peau, le même signe qui marquait le mort : un triangle inscrit dans un cercle.

« Ce fut pour moi, reprit-il, une inspiration. Baldwin avait à peu près ma taille, ma couleur de cheveux, ma silhouette. Quant au visage, bien malin qui l'eût identifié, le pauvre diable ! Avec l'aide de Barker, je le déshabillai, je lui passai ma robe de chambre. Cela nous prit un quart d'heure. Puis nous empaquetâmes ses hardes : pour donner du poids au paquet, je pris le premier objet lourd qui me tomba sous la main, et je lançai le tout par la fenêtre. Je plaçai près du corps de Baldwin la carte qu'il devait placer près du mien. Je lui mis mes bagues, mais quand j'arrivai à l'anneau de mariage... »

Douglas tendit vers nous sa main musculeuse :

« Regardez, et vous comprendrez que je dus en rester là. L'anneau n'avait jamais bougé de mon doigt ; pour l'ôter, j'aurais eu besoin d'une

lime ; j'y renonçai à tout risque. Je portais sur la figure un petit morceau de taffetas ; je l'appliquai à la même place sur la figure du mort. Vous vous y êtes laissé prendre, si fin que vous soyez, monsieur Holmes ; vous auriez soulevé le taffetas que vous n'auriez pas vu trace d'écorchure.

« Telle était la situation : si je pouvais disparaître un certain temps et gagner ensuite un refuge où je rejoindrais ma femme, j'avais quelque chance de finir en paix ma vie. Ces démons, bien décidés à ne me laisser aucun répit tant que je serais sur terre, se tiendraient tranquilles après avoir lu dans les journaux que Baldwin avait accompli sa mission. Je n'avais pas le loisir de m'en expliquer avec Barker et ma femme ; d'ailleurs, ils en comprenaient assez pour m'aider. Je savais que le manoir possédait une cachette : je m'y enfermai, m'en rapportant à Barker pour tout le reste.

« Ce qu'il fit, vous le devinez. Il ouvrit la fenêtre, il imprima sur l'appui la trace sanglante d'une semelle. Il n'avait pas le choix des moyens : le pont étant levé, la fenêtre seule

permettait de fuir. Quand il eut tout réglé, il sonna. La suite vous est connue. Faites ce qu'il vous plaira, messieurs. Je vous ai dit la vérité, toute la vérité. À la grâce de Dieu ! Maintenant, une simple question : que me réserve la loi anglaise ? »

Il se fit un silence, que rompit Holmes :

« La loi anglaise est essentiellement juste ; elle ne se montrera pas plus sévère que vous ne le méritez. Mais, à mon tour, je vous le demande, comment Baldwin avait-il appris que vous habitiez ici ? Comment a-t-il pénétré dans la maison et trouvé si bien l'endroit où se poster ?

– Je l'ignore. »

Holmes se rembrunit.

« Je crains, dit-il, que nous ne soyons pas au bout de l'histoire. Vous pouvez rencontrer de pires dangers que la loi anglaise ou que vos ennemis d'Amérique. Je ne vous vois pas sorti de peine, monsieur Douglas. Et si vous m'en croyez, vous resterez sur vos gardes. »

Ici, patient lecteur, je vous prie de bien vouloir me suivre pour quelque temps loin du Sussex et du manoir de Birlstone, loin aussi de l'an de grâce où nous fîmes l'expédition mouvementée qui se termina par l'étrange récit du prétendu John Douglas. Je vous ramènerai de quelque vingt ans en arrière ; nous irons à quelques milliers de milles dans l'Ouest ; j'y déroulerai devant vous des événements terribles et singuliers, si terribles et si singuliers qu'ils vous paraîtront difficilement croyables. Et quand je vous aurai conté ces faits anciens, quand nous aurons ensemble résolu ce mystère du passé, alors nous nous retrouverons dans Baker Street, chez mon ami Holmes, où l'histoire se dénouera, comme s'y sont dénouées tant d'autres histoires extraordinaires.

## **Deuxième partie**

*Les écumeurs*

# I

## *L'homme*

On était au 4 février de l'année 1875. L'hiver avait fait sentir durement ses rigueurs. La neige s'entassait dans les gorges des monts Gilmerton. Cependant le chasse-neige avait maintenu la voie libre, et le train du soir chargé de desservir la longue ligne des houillères et des établissements métallurgiques montait en geignant les gradins escarpés qui mènent de Stagville, dans la plaine, à la ville de Vermissa, bâtie à l'entrée de la vallée qui porte le même nom. À partir de ce point, la ligne s'abaisse vers Barton's Crossing, Helmdale et le comté purement agricole de Merton. Elle était alors à voie unique, mais partout complétée par des voies de garage ; les longues files de wagons bas où s'empilaient le charbon et le minerai de fer disaient la richesse profonde qui

avait fait surgir toute une rude population et fourmiller la vie dans ce recoin désolé des États-Unis d'Amérique. Car, vraiment, c'était un recoin désolé. Jamais le pionnier qui pour la première fois le traversa n'eût imaginé que les plus riantes prairies, les pacages les mieux arrosés étaient de nulle valeur comparés à ce sombre pays de forêts et de roches. Par-dessus le noir fouillis des arbres, si serré qu'à peine on en pouvait franchir les bords, les hautes cimes nues des montagnes, neige blanche et granit dentelé, s'élevaient aux deux flancs, laissant à leur centre la large vallée tortueuse que remontait lentement le petit train.

Les globes à pétrole venaient de s'allumer dans la voiture de tête, occupée par une trentaine de voyageurs, ouvriers pour la plupart, qui s'en revenaient, la journée finie, dans le bas de la vallée. Une douzaine au moins étaient des mineurs, reconnaissables à leurs visages barbouillés et à leurs lampes. Assis tous ensemble, ils fumaient et causaient à voix basse, en regardant, par intervalles, deux hommes assis sur la banquette opposée, qui portaient l'uniforme et les insignes de la police. Plusieurs femmes du

peuple, un ou deux individus qui pouvaient être de petits commerçants locaux, enfin un jeune homme installé tout seul dans un coin, complétaient l'ensemble. Ce jeune homme nous intéresse : il mérite attention. De bonne mine et de taille moyenne, il va sur ses trente ans. Il a de grands yeux gris, intelligents et moqueurs, dont il cligne de temps à autre en observant, derrière son binocle, les gens qui l'entourent. On s'aviserait aisément de ses dispositions simples et sociables, de son désir d'entrer en amitié avec tout le monde ; le premier venu devinerait en lui un être communicatif par nature et par habitude, un caractère souriant, un esprit vif. Toutefois, en l'étudiant de près, on ne manquerait pas de discerner une fermeté de la mâchoire, une contraction de la lèvre, révélatrices d'un fond secret ; et l'on concevrait que ce jeune Irlandais brun, d'apparence si aimable, pourrait bien laisser sa marque, bonne ou mauvaise, sur n'importe quel milieu.

Après avoir, à deux reprises, tenté de lier conversation avec le mineur le plus proche, notre jeune homme, mal reçu, s'était résigné à un

silence qui lui pesait ; et, tourné vers la portière, il regardait d'un air songeur filer le paysage. L'aspect en était peu fait pour le réjouir. Au versant des collines, dans l'obscurité croissante, palpitaient les rougeurs des hauts fourneaux. On apercevait confusément, de chaque côté, des monceaux de scories et de cendres, dominés par les puits des mines. Le long de la voie ferrée, les maisonnettes de bois, réunies par groupes, allumaient leurs vitres, et leurs habitants basanés encombraient les quais des stations. Les vallées de charbon et de fer du district de Vermissan n'étaient point le séjour du repos et de la culture intellectuelle : partout s'y manifestaient l'âpre bataille de la vie, le dur labeur, la dure énergie de l'homme. Le jeune voyageur considérait avec une répulsion mêlée de curiosité ce paysage qu'on sentait nouveau pour lui. On le voyait, par instants, tirer de sa poche une grande lettre qu'il consultait, et en marge de laquelle il griffonnait des notes. Une fois, sa main alla chercher derrière sa ceinture un objet qu'on ne se fût guère attendu à trouver chez un homme de manières si douces : c'était un pistolet de marine, et du plus grand

modèle. Comme il le présentait de biais à la lumière, un rayon accroché par le cuivre des cartouches montra que pas une balle ne manquait au barillet. Il se hâta de le faire disparaître, mais il ne s'y prit point si lestement qu'il n'eût été remarqué d'un ouvrier assis sur la banquette adjacente.

« Hé ! hé ! camarade ! on est armé jusqu'aux ergots, à ce qu'il me semble ? »

Le jeune homme sourit d'un air confus.

« Oui, dit-il, ça sert quelquefois au pays d'où j'arrive.

– Et vous arrivez ?

– De Chicago, en dernier lieu.

– Étranger, alors ?

– Je viens ici pour la première fois.

– Eh bien, vous vous apercevrez qu'ici comme ailleurs ça n'est pas inutile.

– Ah ! vraiment ? fit avec intérêt le jeune homme.

– On ne vous a donc rien dit de ce qui s'y

passe ?

– Rien qui m’ait frappé.

– J’aurais cru pourtant qu’on ne parlait que de ça dans nos parages. Mais vous ne tarderez pas à savoir. Qu’est-ce qui vous amène chez nous ?

– J’ai compris qu’un homme de bonne volonté y trouvait toujours de l’ouvrage.

– Êtes-vous de l’Union des Travailleurs ?

– Bien sûr.

– En ce cas, probable que vous vous débrouillerez. Vous avez des amis ?

– Pas encore ; mais j’ai les moyens d’en avoir.

– Comment ça ?

– J’appartiens à l’Ancien Ordre des Hommes Libres. Il n’y a pas de ville sans une loge ; et partout où il y a une loge, j’ai des amis. »

Cette réflexion fit sur l’ouvrier un effet bizarre. Il promena autour de lui un regard de méfiance. Les mineurs chuchotaient entre eux. Les deux policiers somnolaient. Quittant sa place, il vint s’asseoir près du jeune voyageur, et, la

main tendue :

« Touchez là », dit-il.

Les deux mains se joignirent.

« Je vois que vous dites la vérité. Mais il est toujours bon de se rendre compte. »

Il porta sa main droite à son sourcil droit : immédiatement, le voyageur imita ce geste.

« Les nuits trop noires sont désagréables, reprit l'ouvrier.

– Oui, pour les étrangers qui voyagent, répondit l'autre.

– Suffit. Je suis Frère Scanlan, loge 341, vallée de Vermissa. Heureux de vous voir dans ce pays.

– Merci. Je suis Frère John Mac Murdo, loge 29, Chicago (Maître : J.-H. Scott). Vrai, j'ai de la chance de tomber si tôt sur un frère.

– Nous sommes une tapée par ici ; nulle part, dans tous les États, vous ne verriez l'Ordre plus prospère. Des gars comme vous, on s'en arrange toujours. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme actif, et qui fait partie de l'Union des

Travailleurs, ne trouve pas de l'occupation à Chicago.

– Je ne peux pas dire que le travail me manquait...

– Alors, pourquoi êtes-vous parti ? »

D'un signe de tête, Mac Murdo, souriant, désigna les deux policiers.

« J'ai idée que ces cocos-là ne demanderaient pas mieux que de l'apprendre. »

Scanlan poussa un grognement sympathique.

« Des ennuis ? demanda-t-il dans un souffle.

– Graves.

– Affaire de prison ?

– Davantage.

– Un meurtre ?

– Il est bien tôt pour parler de ces choses, fit Mac Murdo, de l'air d'un homme qui se surprend à dire plus qu'il ne voulait dire. J'ai eu mes raisons de quitter Chicago : que cela vous suffise. Qui êtes-vous pour vous permettre de me poser tant de questions ? »

Ses yeux gris, à travers le binocle, eurent un éclair de soudaine et dangereuse colère.

« Bon ! bon ! camarade ! Il n'y a pas d'offense. Quoi que vous ayez fait, nos garçons ne vous en jugeront pas plus mal. Où allez-vous ?

– À Vermissa.

– Troisième halte en descendant la ligne. Où est-ce que vous pensez vous loger ? »

Sous la lueur fumeuse de la lampe, Mac Murdo exhiba une enveloppe.

« Quelqu'un que je connaissais à Chicago m'a donné cette adresse d'une pension de famille : Jacob Shafter, Sheridan Street.

« Connais pas. Vermissa est en dehors de mon chemin. J'habite à Hobson's Patch, où nous arrivons. À propos, un conseil avant qu'on se quitte. Pour peu que vous ayez des embêtements à Vermissa, allez au siège de l'Union, voyez le patron Mac Ginty. C'est le Maître de la loge. Il n'arrive rien ici sans qu'il y consente. Jusqu'au revoir, camarade. Peut-être se retrouvera-t-on à la loge un de ces soirs. Mais rappelez-vous mes

paroles : au premier ennui, allez voir le patron Mac Ginty. »

Scanlan descendu, Mac Murdo se retrouva seul avec ses pensées. La nuit était venue ; les flammes des hauts fourneaux sautaient et ronflaient dans les ténèbres ; sur ce fond blême, de noires silhouettes se voûtaient, s'étiraient, se tordaient, pivotaient dans le mouvement des treuils et des grues, au rythme d'un perpétuel grondement métallique.

« J'ai l'idée que l'enfer doit avoir un peu cet aspect », fit une voix.

Mac Murdo, se retournant, vit l'un des policemen, soulevé sur son siège, contempler l'horizon en feu.

« Je l'accorde, dit l'autre, Et je serais surpris s'il contenait de pires diables que certains dont je sais les noms. »

Alors, s'adressant à Mac Murdo :

« Nouveau venu dans le pays, sans doute ?

– Si cela était ?... répondit Mac Murdo, bourru.

– Je prendrais la liberté de vous faire une recommandation. Ne choisissez pas au hasard vos amis. À votre place, je me méfierais de Mac Ginty et de sa bande.

– Tonnerre ! que vous importent mes amis ? cria Mac Murdo, d'une telle voix que tout le monde, autour de lui, se retourna, dans l'attente d'une dispute. Est-ce que je vous demande votre avis ? Suis-je un bébé, incapable de me garder moi-même ? Attendez, pour parler, qu'on vous parle ! Vous aurez longtemps à attendre, s'il ne dépend que de moi ! »

Et il allongeait vers les policemen un mufler de dogue prêt à mordre.

C'étaient deux bonnes gens un peu apathiques : ils demeurèrent abasourdis de la façon dont on accueillait leurs avances.

« Faites excuse, étranger, dit l'un d'eux. Vous ne savez rien d'ici ; on pensait vous rendre service.

– Je ne sais rien, possible ; mais je vous connais, vous et votre engeance ! vociféra Mac

Murdo avec une froide colère. Vous êtes partout les mêmes : vous avez la rage de donner des conseils qu'on ne vous demande pas !

– Je crois que nous nous reverrons avant peu, fit l'un des policiers, en se renfrognant. Vous êtes un gaillard à tenir de l'œil, si je suis bon juge.

– C'est aussi ce que je pense, ajouta l'autre. Je crois que nous nous reverrons. »

Mac Murdo s'emporta de plus belle.

« Ne croyez pas que j'aie peur de vous ! hurla-t-il. Je m'appelle John Mac Murdo. Vous me trouverez quand vous voudrez chez Jacob Shafter, Sheridan Street, à Vermissa. Car je ne fais pas celui qui se cache. De jour et de nuit, j'ose vous regarder en face, vous et les vôtres. Ne vous y trompez pas ! »

Cette insolente bravade souleva chez les mineurs un murmure de sympathie admirative. Les deux policemen, haussant les épaules, se remirent à causer entre eux, dans leur coin. Bientôt après, le train se rangeait le long d'un quai mal éclairé, et il se produisait un mouvement

général de descente, car Vermissa était, de beaucoup, la station la plus importante de la ligne. Mac Murdo, ayant pris sa valise de cuir, allait s'éloigner dans l'ombre, quand un des mineurs l'accosta.

« Pardieu, camarade, vous savez la manière de traiter les flics ! prononça-t-il sur un ton d'estime respectueuse. Il y avait plaisir à vous entendre. Laissez-moi porter votre sac et vous montrer la route. Je vous mène chez Shafter en allant dîner.

– Bonne nuit ! » firent les autres en chœur, au moment où ils passèrent.

Avant même d'avoir mis les pieds à Vermissa, Mac Murdo y devenait un personnage.

Si la campagne qu'il venait de traverser lui avait paru un séjour de terreur, la ville était plus effrayante encore. Au moins, cette longue vallée, avec ses embrasements et ses fumées en fuite, avait une certaine grandeur sinistre ; l'énergie et l'industrie de l'homme trouvaient des monuments dignes d'elles dans les hauteurs qu'elles parsemaient de monstrueuses excavations. Mais la ville n'était que laideur et malpropreté. Dans la

grand-rue, la neige et la boue, incessamment piétinées, faisaient comme une pâte gluante. Les trottoirs étaient inégaux, étroits. Les becs de gaz, nombreux, éclairaient d'interminables files de maisons de bois, toutes ayant leur véranda sur la rue, mais négligées et sordides. Comme Mac Murdo approchait du centre de la ville, elle s'illumina tout d'un coup ; des magasins aux brillantes devantures confondaient leur rayonnement avec celui des cafés et des tripots où les mineurs venaient gaspiller un salaire gagné avec tant de peine.

« Voici la Maison de l'Union, dit le guide, désignant un café qui se haussait presque à la dignité d'hôtel. Celui qui mène tout, là-dedans, c'est Mac Ginty.

– Un homme de quelle espèce ?... demanda Mac Murdo.

– Quoi ! vous n'avez jamais entendu parler du patron ?

– Vous savez que je suis étranger.

– Ma foi, je pensais que l'on connaissait son

nom dans tous les États. Il a suffisamment occupé la presse.

– Pour quelle raisons ?

– Mais... »

Le mineur baissa la voix :

« Pour des affaires.

– Quelles affaires ?

– Bon Dieu, l’ami, vous êtes un drôle de numéro, soit dit sans offense. Vous saurez qu’ici les seules affaires dont on s’occupe sont les affaires des Écumeurs.

– Je crois avoir lu quelque chose sur les Écumeurs, à Chicago. Une bande d’assassins, n’est-ce pas ?

– Taisez-vous, sur votre vie ! cria le mineur épouvanté, en considérant avec stupeur le jeune homme. Vous ne ferez pas de vieux os chez nous si vous lâchez de ces mots dans la rue. Bien d’autres que vous ont payé cher une moindre imprudence.

– Je vous le répète, je ne sais que ce que j’ai

lu.

– Et je ne dis pas que ce que vous avez lu ne soit pas vrai... »

Le mineur, tout en parlant, regardait nerveusement autour de lui, comme s'il eût craint qu'un danger ne l'épiât dans l'ombre.

« Si tuer c'est assassiner, Dieu sait qu'ici l'on ne s'en fait pas scrupule. Mais gardez-vous bien de mêler à aucune histoire le nom de Mac Ginty : il n'y a pas de chuchotement qui ne lui parvienne, et il ne laisse rien passer. Voici la maison que vous cherchez : devant vous, en retrait de la rue. Je vous donne votre hôte, le vieux Jacob Shafter, comme le plus honnête homme de la ville.

– Merci », dit Mac Murdo.

Il reprit sa valise, serra la main du mineur, s'engagea dans le petit chemin conduisant à la maison, et frappa un grand coup à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, livrant passage à une apparition inattendue.

C'était une jeune fille étrangement belle. De type scandinave, elle avait des cheveux d'un

blond clair, qui faisaient le plus piquant contraste avec ses yeux d'un noir magnifique. Elle regarda l'étranger d'un air de surprise, et une aimable confusion colora la pâleur de ses joues. Dans l'encadrement lumineux de l'entrée, elle s'opposait si vivement à la sordide tristesse du décor extérieur que Mac Murdo pensa n'avoir contemplé de sa vie un plus noble portrait. Il n'eût pas été si déconcerté en voyant éclore une violette sur un tas de scories. Et, dans son émoi, il restait muet, comme en extase. Elle rompit le silence.

« Je croyais que c'était le père, dit-elle, avec une pointe d'accent suédois qui donnait du charme à sa parole. Vous veniez le voir ? Il est sorti, je l'attends d'une minute à l'autre. »

Mac Murdo continuait de la dévisager avec une si impérieuse admiration qu'elle dut baisser les yeux.

« Non, miss, répondit-il enfin, je ne suis pas pressé de le voir. Mais je cherche une pension, et on m'a recommandé la vôtre ; je supposais qu'elle me conviendrait ; à présent, j'en suis sûr.

– Voilà une opinion vite faite, dit-elle en souriant.

– Il faudrait être aveugle pour n'être pas fixé tout de suite », répliqua-t-il.

Le sourire de la jeune fille devint un rire.

« Entrez, monsieur, reprit-elle. Je suis miss Ettie Shafter, fille de Mr. Shafter. Ma mère est morte, je gouverne la maison. Vous pouvez vous asseoir près du poêle, dans la chambre de devant, jusqu'à ce que mon père revienne. Ah ! le voici : vous allez vous entendre avec lui. »

Un gros homme d'un certain âge s'avavançait pesamment dans le petit chemin. En quelques mots, Mac Murdo s'expliqua : un nommé Murphy, à Chicago, lui avait donné l'adresse de Shafter, qu'il tenait lui-même d'une tierce personne. Le vieux Shafter se déclara prêt à le recevoir. Mac Murdo ne chicana pas sur les conditions ; il semblait avoir de l'argent, il les accepta toutes. Pour douze dollars par semaine, payables d'avance, on lui assurait le logement et le vivre. Ce fut ainsi que, fuyant de son propre aveu la justice, il se réfugia sous le toit des

Shafter. De ce jour allait dater une noire série d'événements, qui ne devait prendre fin que bien des années plus tard, sur une terre lointaine.

## II

### *Le maître*

Mac Murdo était un de ces hommes qui s'imposent. Où qu'il fût, on le connaissait vite. Il lui suffit d'une semaine pour prendre chez Schafter une importance incontestée. Schafter hébergeait à ce moment dix ou douze pensionnaires, braves contremaîtres d'usines ou vagues commis ; et notre jeune Irlandais avait une autre envergure. Quand ils se réunissaient le soir, c'était lui qui plaisantait avec le plus de verve, causait avec le plus d'agrément, chantait avec le plus de goût. Il respirait la camaraderie, il dégageait un magnétisme de bonne humeur. Néanmoins, de temps en temps, il se montrait, comme il l'avait fait dans le wagon, sujet à des colères brusques et violentes, qui commandaient non seulement le respect, mais la crainte. Bien

plus, il affectait, vis-à-vis de la loi et de tout ce qui touchait à la loi, un mépris qui ravissait d'aise certains de ses co-pensionnaires, mais ne laissait pas d'inquiéter les autres.

On sentait, de prime abord, à son admiration déclarée, que la fille de la maison avait gagné son cœur à l'instant où elle s'était révélée à lui dans sa beauté et dans sa grâce. Il n'était pas un soupirant timide. Il lui dit, dès le second jour, qu'il l'aimait, et il ne cessa plus de le lui redire, sans tenir compte de ce qu'elle pouvait répondre pour le décourager.

« Alors, c'est vrai, j'arrive deuxième ? s'écriait-il. Ma foi, je me moque bien du premier ! Qu'il prenne garde ! Moi, sacrifier à un rival le bonheur de ma vie, le désir de mon cœur ? Vous avez beau repousser mes offres, Ettie, le jour viendra où vous changerez de langage. Je suis assez jeune pour attendre. »

Et c'était un soupirant dangereux, avec ses façons gentilles, enveloppantes, avec cette facilité d'élocution qui lui venait de son origine irlandaise. Il avait, en outre, ce charme que

l'aventure et le mystère donnent à un homme, et qui éveillent d'emblée la curiosité d'une femme. Il pouvait évoquer les douces vallées du comté de Monagham où il était né, l'île charmante qu'il avait laissée si loin, ses collines basses, ses vertes prairies, plus belles quand il les revoyait en imagination dans ce séjour de neige et de boue. Puis il connaissait à fond les cités du Nord, Détroit et les campements forestiers du Michigan, Buffalo, enfin Chicago, où il avait travaillé dans une scierie. Et cela devenait romanesque. On devinait qu'il lui était arrivé, dans cette grande ville, des choses étranges, si secrètes qu'on n'avait pas le droit d'y toucher. Il parlait, rêveusement, d'un départ subit, de vieux liens tout à coup rompus, d'une fuite vers l'inconnu qui l'avait mené jusque dans cette vallée maussade. Cependant Ettie l'écoutait, et ses yeux noirs brillaient de pitié et de sympathie : deux sentiments qui, chez une femme, prennent si vite un tour plus tendre !

Ayant de l'instruction, il s'était procuré un emploi provisoire de comptable. Son travail l'occupait une grande partie de la journée, et il

n'avait pas encore trouvé l'occasion de se présenter au chef de la loge de l'Ancien Ordre des Hommes Libres. Mike Scanlan, le « frère » dont il avait fait la connaissance dans le train, vint un soir lui remontrer sa négligence. Petit, nerveux, figure en lame de couteau, des yeux sombres, Scanlan parut heureux de le revoir. Après un ou deux verres de whisky :

« Je me suis rappelé votre adresse, dit-il, et j'ai pris la liberté de venir. Je suis surpris que vous n'ayez pas encore rendu vos devoirs au Maître. Comment ne passez-vous point chez Mac Ginty ?

– J'ai dû chercher du travail, j'ai eu fort à faire.

– Il faut que vous ayez un moment pour lui, si vous en avez pour personne. Pardieu ! vous êtes fou de n'être pas allé, dès votre arrivée, vous inscrire au siège de l'Union. Si vous aviez le malheur de vous mettre le patron à dos... Mais cela ne doit pas être. »

Mac Murdo se montra surpris.

« J'ai appartenu deux ans à une loge, Scanlan ;

jamais je ne me suis cru astreint à des obligations si urgentes.

– À Chicago, possible !

– C’est pourtant ici la même société.

– Oh ! la même... »

Scanlan attachait sur lui un long regard, d’une expression sinistre.

« Que voulez-vous dire ?

– Nous en recauserons dans un mois. Il paraît que vous avez échangé des mots avec les deux cognes après ma descente du train ?

– Comment le savez-vous ?

– Par la rumeur publique. Qu’il s’agisse de bien ou de mal, la rumeur publique, dans ce pays, ne laisse rien perdre.

– On ne vous a pas trompé. J’ai dit à ces chiens-là ce que j’en pense.

– Eh bien ! vous vous entendrez avec Mac Ginty. Vous êtes son homme.

– Lui aussi déteste la police ? »

Scanlan éclata de rire.

« Allez le voir, dit-il en se retirant. Si vous tardez davantage, ce n'est pas la police qu'il détestera, c'est vous. Écoutez le conseil d'un ami, et dépêchez-vous de le suivre. »

Le hasard fit que, le même soir, le même conseil fut donné d'autre part à Mac Murdo, et de façon encore plus pressante. Peut-être avait-il eu pour Ettie des soins spécialement marqués ; peut-être ses attentions avaient-elles fini par impressionner l'esprit de son hôte ; quoi qu'il en soit, le Suédois le manda dans sa chambre ; et sans aucun préambule :

« Il me semble, jeune homme, fit-il, que vous tournez autour de mon Ettie. Est-ce que je me trompe ?

– Pas du tout, répondit Mac Murdo.

– Alors, je vous avertis que vous perdez vos peines. Un autre est venu avant vous.

– Elle me l'a dit.

– Elle ne vous mentait pas. Vous a-t-elle nommé cet autre ?

– Je le lui ai demandé, mais en vain.

– Parbleu ! Elle ne voulait pas vous faire peur, la brave petite !

– Peur ? »

Déjà Mac Murdo jetait feu et flamme.

« Oui, mon ami. Et il n’y a pas de honte à ça quand il s’agit de Teddy Baldwin.

– Qu’est-ce que c’est que ce Teddy ?

– Un des principaux Écumeurs.

– Les Écumeurs ! Vous n’êtes pas le premier qui m’en parliez. Les Écumeurs par-ci, les Écumeurs par-là... On ne s’entretient ici que des Écumeurs, et toujours du bout des lèvres. Ah çà ! de quoi tremblez-vous tous ? Et qui sont-ils, donc, vos Écumeurs ? »

Instinctivement, le Suédois baissa la voix, comme tout le monde quand il était question de la terrible bande.

« Les Écumeurs, dit-il, c’est l’Ancien Ordre des Hommes Libres. »

Le jeune homme fit un sursaut.

« Mais cet Ordre-là, j'en suis membre !

– Vous ? Je me serais douté de ça que jamais je ne vous aurais reçu dans ma maison, fût-ce au prix de cent dollars par semaine.

– Que reprochez-vous à l'ordre ? ce n'est, d'après sa règle, qu'une association de bonne camaraderie et de bienfaisance.

– En certains endroits, peut-être. Ici, non.

– Qu'est-il donc ici ?

– Une société de meurtre, voilà tout. »

Mac Murdo eut un rire incrédule.

« La preuve ? demanda-t-il.

– La preuve ? Mais cinquante meurtres ne sont-ils pas une preuve suffisante ? Cela ne vous dit rien, les assassinats de Milman et Van Short, de la famille Nicholson, du vieux Mr. Hyam, du petit Billy James, de tant d'autres ? La preuve ? Mais dans toute cette vallée il n'y a pas un homme ni une femme qui ne sache à quoi s'en tenir là-dessus !

– Voyons, dit Mac Murdo d'un ton animé,

j'entends que vous retiriez ou que vous justifiiez vos allégations. Ce sera l'un ou l'autre avant que je sorte. Mettez-vous à ma place. J'arrive à peine dans cette ville. J'appartiens à une société que je sais irréprochable. Parcourez les États, vous la verrez partout poursuivant un but avoué. Et quand je m'apprête à la rejoindre ici, vous prétendez la confondre avec cette société criminelle des Écumeurs ! Je présume, monsieur Shafter, que vous me devez des éclaircissements ou des excuses.

– Je ne puis que vous dire ce que personne n'ignore, jeune homme. Les chefs de l'une sont les chefs de l'autre, et qui offense celle-ci est frappé par celle-là. On n'en a eu que trop d'exemples.

– Bavardages ! Il me faut une preuve.

– Vous n'aurez pas longtemps à l'attendre si vous continuez à vivre ici. Mais j'oublie que vous êtes l'un d'entre eux. Bientôt vous ne vaudrez pas mieux que le reste. Cherchez ailleurs un logement. Je ne peux vous garder. Qu'un de ces individus courtise mon Ettie sans que j'ose

l'inviter à tourner les talons, c'est déjà une malchance suffisante pour que je refuse d'en subir un deuxième comme pensionnaire. Je vous le déclare tout net : vous ne dormirez pas chez moi demain ! »

Ainsi, Mac Murdo se voyait ensemble exilé d'un bon logis et d'une chère présence. Un peu plus tard dans la soirée, se trouvant seul au salon avec Ettie, il lui confia ses peines.

« Votre père me renvoie, dit-il. Peu m'importerait s'il ne s'agissait que de ma chambre ; mais il y a vous, Ettie. Je ne vous connais que depuis une semaine, et je ne respire plus que par vous, je ne saurais vivre sans vous.

– Ah ! de grâce, ne parlez pas ainsi, monsieur Mac Murdo ! répondit la jeune fille. Ne vous ai-je pas dit que vous veniez trop tard ? Un autre vous a devancé. Sans doute je ne lui ai pas promis de l'épouser tout de suite, mais enfin je ne puis plus le promettre à personne.

– Supposé que je fusse venu le premier, aurais-je eu quelque chance, Ettie ? »

Elle enfouit son visage dans ses mains.

« Plût au ciel que vous fussiez venu le premier ! s'écria-t-elle dans un sanglot.

Alors, Mac Murdo, s'agenouillant :

« Pour l'amour de Dieu, Ettie, tenons-nous-en là ! Ruinez-vous deux existences, la vôtre et la mienne, à cause d'une promesse imprudente ? Écoutez votre cœur ! C'est un guide plus sûr qu'une parole donnée par vous à la légère, avant de savoir à quoi vous vous engagez. » Il avait saisi la blanche main d'Ettie entre ses deux mains brunes.

« Dites-moi que vous n'appartiendrez qu'à moi. Nous serons deux pour en affronter les conséquences .

– Dans ce pays même ?

– Dans ce pays même. »

Il l'entourait de ses bras.

« Non, non, John ! Pas dans ce pays. C'est impossible. Pourquoi ne m'emmèneriez-vous pas très loin ? »

La figure de Mac Murdo trahit un instant l'émotion du combat qui se livrait en lui. Puis ses traits se durcirent.

« Je ne m'en irai pas de ce pays, dit-il. C'est ici que j'entends vous avoir, dussé-je vous disputer au monde entier !

– Nous partirions ensemble.

– Ettie, je ne puis partir.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne saurais plus lever la tête le jour ou j'aurais le sentiment de m'être laissé chasser. D'ailleurs, que craignez-vous ? Ne sommes-nous pas deux êtres libres dans un pays libre ? Qui osera se mettre entre nous si nous nous aimons ?

– Vous ne savez pas, Jack. Vous n'avez pas assez vécu. Vous ne connaissez pas ce Baldwin. Ni Mac Ginty et ses Écumeurs.

– Non, je ne les connais pas, et je ne les crains pas, et je n'y crois pas ! J'ai vécu parmi des hommes rudes, ma chérie, et non seulement je ne les ai pas craints, mais j'ai toujours fini par m'en

faire craindre. Toujours. Quelle folie que cette histoire, quand j'y pense ! Si ces hommes, comme le dit votre père, désolent cette vallée, s'ils ont commis forfait sur forfait, si chacun les désigne par leurs noms, comment se peut-il que, tous, ils échappent à la justice ? Répondez à cela, Ettie !

– C'est que personne n'ose les accuser ; qui l'oserait n'attendrait pas un mois son châtement. C'est aussi qu'ils ont des témoins toujours prêts à jurer que celui qu'on accuse était loin de la scène du crime. Voyons, Jack, vous avez dû lire tout cela ; il en a été question dans tous les journaux d'Amérique.

– Il est vrai que j'en ai lu quelque chose. Mais je croyais à des fables. Peut-être ces gens ont-ils leurs raisons pour agir de la sorte... Peut-être a-t-on eu des torts envers eux et n'ont-ils que ce moyen de se défendre.

– Oh ! Jack, ne dites pas cela ! C'est ce qu'il dit, lui... l'autre !

– Ah ! c'est ce que dit Baldwin ?

– Oui... et c'est pourquoi il me fait horreur. Et non seulement horreur, mais peur. Peur pour moi, et plus encore pour mon père. Un malheur nous frapperait si je manifestais ce que j'éprouve. Je me défais de Baldwin avec des demi-promesses. Nous n'avons contre lui aucun recours. Ah ! si vous vouliez fuir avec moi, Jack, nous emmènerions le père. Nous vivrions hors d'atteinte, loin de ces méchants. »

Il sembla qu'une nouvelle lutte s'engageait au fond de Mac Murdo, puis il reprit un visage de pierre.

« Rassurez-vous, il ne vous arrivera point malheur, Ettie, ni à vous, ni à votre père. Et quant à ces méchants, vous vous apercevrez, peut-être assez vite, que j'égale en méchanceté les pires d'entre eux.

– Non, non, partons ! je me fierai à vous. »

Mac Murdo eut un rire plein d'amertume.

« Dieu ! que c'est mal me connaître ! Votre âme innocente, ma chérie, ne pourrait même pas soupçonner les passions qui agitent la mienne. »

Il s'interrompt tout d'un coup pour demander :

« Quel est ce visiteur ? »

La porte venait de s'ouvrir. Un jeune homme entra, de l'air important de quelqu'un qui se sent chez lui. C'était un beau garçon à la mise recherchée, bâti comme Mac Murdo et pouvant avoir à peu près le même âge. Sous son feutre noir à grands bords, qu'il n'avait pas daigné soulever, ses yeux brillaient d'un éclat autoritaire, son nez dessinait un bec de faucon. Il regardait avec férocité Ettie et Mac Murdo assis près du poêle.

Ettie s'était dressée, confuse et tremblante.

« Je suis heureuse de vous voir, monsieur Baldwin, dit-elle. Vous venez plus tôt que je ne pensais. Asseyez-vous. »

Mais Baldwin, campé de toute sa hauteur, les mains sur les hanches, continuait de regarder Mac Murdo.

« Qui est-ce ? interrogea-t-il d'une voix brève.

– Un de nos amis, monsieur Baldwin, un de

nos nouveaux pensionnaires. Monsieur Mac Murdo, puis-je vous présenter à Mr. Baldwin ? »

Les deux jeunes gens échangèrent un salut contraint.

« Miss Ettie vous aura peut-être mis au courant de nos relations ? demanda Baldwin à Mac Murdo.

– Je ne savais pas, répondit Mac Murdo, qu’il y eût des relations entre vous.

– Eh bien ! je vous en avertis, cette jeune fille m’appartient. Et j’ajoute qu’il fait ce soir un très beau temps pour la promenade.

– Merci, je ne suis pas en goût de me promener.

– Vraiment ? »

Les yeux de Baldwin flambaient de colère.

« Peut-être seriez-vous en goût de vous battre, monsieur le pensionnaire ?

– Précisément, cria Mac Murdo, qui, d’un bond, fut sur pied. Vous n’avez jamais rien dit plus à propos.

– Au nom du ciel, Jack ! au nom du ciel ! s'écria la pauvre Ettie, déchirée. Oh ! Jack ! Jack ! il vous fera du mal !

– Ah ! c'est Jack qu'il s'appelle ? s'écria Baldwin dans un blasphème. Vous en êtes déjà au petit nom ?

– Ted, je vous en prie, soyez raisonnable. Pour l'amour de moi, si jamais vous m'avez aimée, soyez généreux, pardonnez !

– Je crois, Ettie, dit tranquillement Mac Murdo, que vous devriez nous laisser vider tout seuls cette affaire. À moins, monsieur Baldwin, que vous ne préfériez faire un tour dans la rue avec moi. Vous avez raison : il fait une très belle soirée, et derrière le prochain pâté de maisons il y a un terrain libre.

– Je réglerai ce compte avec vous sans me salir les mains, répondit Baldwin. Il vous en cuira d'être entré dans cette maison. Et vous le regretterez avant peu.

– Nous ne trouverons pas d'occasion plus favorable.

– Je choisirai la mienne. Vous pouvez compter sur moi. Voyez plutôt. »

Retroussant tout d'un coup sa manche, Baldwin montra sur son avant-bras un signe qui semblait y avoir été marqué au fer rouge.

C'était un cercle enfermant un triangle.

« Savez-vous ce que cela signifie ?

– Je l'ignore, et je m'en moque.

– Vous le saurez tout de même, et bientôt, je vous le promets. Car vous ne ferez pas de vieux os. Miss Ettie pourrait, là-dessus, avoir des choses à vous dire. Quant à vous, Ettie, vous me reviendrez sur les genoux. Et vous connaîtrez ma sentence. Vous avez semé... eh bien, par le Seigneur ! vous récolterez ! »

Ivre de fureur, les prunelles étincelantes, il tourna sur ses talons ; et bientôt après la porte du dehors claquait derrière lui.

Pendant une minute, Ettie et Mac Murdo se regardèrent en silence. Puis elle l'enveloppa de ses bras.

« Oh ! Jack, comme vous avez été brave ! dit-

elle. Mais à quoi bon ? Il faut que vous disparaissiez. Cette nuit, Jack, cette nuit même ! C'est votre seule chance. Il en veut à votre vie. Je l'ai lu dans ses yeux féroces. Que vous servirait de lutter contre une douzaine de ces hommes qui ont derrière eux le patron Mac Ginty et la toute-puissance de la loge ?

Mac Murdo dégagea ses mains, embrassa Ettie, et, doucement, la força de s'asseoir.

« Voyons, ma chérie, voyons... ne craignez pas pour moi. Moi aussi, je suis un Homme Libre : je le disais tout à l'heure à votre père. Et ne me prenez pas pour un saint, je ne vaudrais pas mieux que les autres. Peut-être maintenant, allez-vous me haïr, sachant cela ?

– Vous haïr, Jack ? De ma vie je ne pourrais vous haïr. Partout ailleurs il n'y a aucun mal à être un Homme Libre ; alors, pourquoi vous en ferais-je un grief ? Mais si vous êtes un Homme Libre, vous devriez tout de suite aller voir le patron Mac Ginty et tâcher de vous mettre dans ses bonnes grâces. – J'y pensais, dit Mac Murdo. J'y vais de ce pas. Vous pouvez prévenir votre

père que je dormirai ici ce soir, et que, demain matin, j'aurai trouvé un autre gîte. »

Le bar de l'établissement tenu par Mac Ginty regorgeait de monde, comme de coutume ; car c'était le rendez-vous favori de tout ce qu'il y avait de plus grossier dans la ville. Mac Ginty jouissait d'une grande popularité, due à une sorte de bonhomie rude et enjouée dont il se couvrait comme d'un masque. En plus de cette popularité, la crainte qu'il inspirait non seulement dans la ville, mais à trente milles dans la vallée et jusque sur les deux versants de la montagne, était plus que suffisante pour remplir le bar, car nul ne se dispensait impunément de sa bienveillance.

Aux occultes pouvoirs qu'on lui attribuait universellement, et qu'il exerçait de façon impitoyable, il ajoutait, les fonctions de conseiller municipal et de commissaire des routes. Une clientèle de chenapans avides de ses faveurs l'avait porté à cette charge électorale. Les taxes et contributions étaient énormes, les travaux publics notoirement négligés, les comptes sommairement examinés par des vérificateurs à gages. Les

honnêtes citoyens, terrorisés par un régime de chantage, étaient réduits à se taire, crainte des pires extrémités. Ainsi Mac Ginty arborait des épingles de diamant qui, d'année en année, devenaient plus indiscretes, des chaînes d'or toujours plus massives en travers de gilets toujours plus fastueux ; et son établissement ne cessait de croître au point qu'il menaçait d'absorber tout un côté de la place du Marché.

Mac Murdo, poussant la porte, se fraya un chemin au milieu de la cohue, dans une atmosphère de tabac et d'alcool. Les panneaux de glace, lourdement encadrés d'or, multipliaient à l'infini les lumières. Des garçons de bar aux manches retroussées composaient de laborieuses mixtures pour les consommateurs rangés devant le comptoir de zinc. À l'autre extrémité se tenait un homme de haute taille, carré, vigoureux, une sorte de géant à crinière noire, barbu jusqu'aux pommettes, chevelu jusque dans le dos. Ce ne pouvait être que le fameux Mac Ginty. Il s'appuyait de tout son corps sur le bar ; un cigare était planté en angle aigu au coin de sa bouche. Basané de peau comme un Italien, il avait des

yeux d'une étrange noirceur mate, qui se combinait avec un léger strabisme pour faire quelque chose de sinistre. À cela près, tout, chez lui, – la noblesse des proportions, la finesse des traits, la franchise des allures, – s'accordait avec cette simplicité joviale qu'il affectait. À le voir, on eût dit un bon gros garçon, un brave cœur, en dépit de son rude langage. Mais quand il arrêtait sur un homme le regard profond, implacable, de ses noires prunelles sans éclat, l'homme rentrait en lui-même ; car il se sentait face à face avec une puissance de mal secrète et illimitée, rendue mille fois plus redoutable par tout ce qu'elle cachait de force, de courage et de ruse.

Ayant bien examiné le personnage, Mac Murdo, avec son insouciance audace, écarta, en jouant des coudes, le petit groupe des courtisans qui entouraient le patron et s'esclaffaient à ses moindres saillies. Et les terribles yeux noirs s'étant brusquement tournés vers lui, ses intrépides yeux gris en soutinrent fermement le choc derrière leurs verres.

« Jeune homme, je ne vous remets pas.

– Je suis nouveau venu dans ce pays, monsieur Mac Ginty.

– Pas si nouveau venu que vous ne puissiez appeler un gentleman par son titre.

– On dit : « Le conseiller Mac Ginty », jeune homme, fit une voix dans le groupe.

– Excusez-moi, conseiller, j’ignore les coutumes locales. Mais on m’a recommandé de venir vous voir.

– Eh bien, regardez. Me voilà de pied en cap. Que pensez-vous de moi ?

– Pour le moment, j’en pense que si le cœur, chez vous, est à la taille du corps, et l’âme aussi belle que la figure, je n’en demande pas davantage.

– Langue bien pendue, langue d’Irlandais, parbleu ! s’écria Mac Ginty, ne sachant s’il devait sourire à tant de hardiesse ou se retrancher dans sa dignité. Alors, vous voulez bien faire grâce à ma mine ?

– Assurément, répliqua Mac Murdo.

– Et quelqu’un vous a, dites-vous, engagé à

venir me voir ?

– Oui.

– Le nom de ce quelqu'un ?

– Frère Scanlan, de la loge 341, à Vermissa. Je bois à votre santé, conseiller, et à notre plus ample connaissance. »

Portant à ses lèvres le verre qu'on venait de lui servir, Mac Murdo élevait en même temps le petit doigt.

Mac Ginty, qui l'observait, fronça les sourcils.

« Ah ! c'est donc ça ? fit-il. J'ai besoin de vous regarder de plus près, monsieur... monsieur ?... »

– Mac Murdo.

– Monsieur Mac Murdo... Car on ne peut, dans ce pays, se lier aveuglément aux gens et les croire sur parole. Venez donc un instant de ce côté, derrière le bar. »

Il y avait la une petite pièce où des tonneaux s'alignaient contre la muraille. Mac Ginty referma soigneusement la porte et s'assit sur l'un

des tonneaux, en mâchonnant son cigare. Ses yeux inquiétants parcouraient Mac Murdo. Il fut deux minutes sans prononcer une parole.

Mac Murdo supporta gaiement l'inspection, une main dans la poche de sa veste et tortillant de l'autre sa moustache. Soudain, Mac Ginty, se baissant, exhiba un revolver du plus dangereux aspect.

« Monsieur le plaisantin, dit-il, si je pouvais croire que vous vous jouez de nous, je vous aurais vite réglé votre compte.

– Pour un Maître de loge, répliqua Mac Murdo avec une certaine hauteur, c'est là une façon bizarre de souhaiter la bienvenue à un frère étranger de l'ordre des Hommes Libres.

– D'abord, il s'agit de prouver que vous êtes un frère, et Dieu vous assiste si vous y manquez !  
Le lieu de votre affiliation ?

– Loge 29, Chicago.

– La date ?

– 24 juin 1872.

– Le Maître de loge ?

- James Scott.
  - Le chef de district ?
  - Barthélémy Wilson.
  - Tout cela paraît assez plausible. Que faites-vous à Vermissa ?
  - Je travaille, tout comme vous, mais sur une plus humble échelle.
  - Vous avez la répartie prompte.
  - Oui, j’ai toujours été prompt à la parole.
  - Et à l’action ?
  - Ceux qui me connaissent le prétendent.
  - Nous pourrons vous mettre à l’épreuve plus tôt que vous ne pensez. Avez-vous, depuis votre arrivée, entendu parler de la loge ?
  - J’ai entendu dire que pour être un frère il fallait être un homme.
  - Cela se vérifie pour vous, monsieur Mac Murdo. Pourquoi avez-vous quitté Chicago ?
  - Que je sois pendu si je vous le raconte ! »
- Mac Ginty ouvrit de grands yeux. On ne lui

tenait pas souvent un pareil langage. Cette nouveauté l'amusait.

« Pourquoi ne me le raconteriez-vous pas ?

– Parce qu'on ne doit pas mentir à un frère.

– La vérité vous semble mauvaise à dire ?

– Prenez-le comme il vous plaira.

– Vous n'attendez pourtant pas, cher monsieur, qu'en ma qualité de Maître je reçoive dans la loge un homme qui ne peut répondre quand on l'interroge sur son passé ? »

Mac Murdo parut hésiter. Puis, tirant de la poche intérieure de son veston une coupure de journal très défraîchie :

« Vous n'allez pas, dit-il, gueuler contre un camarade ?

– Je vous plaque ma main sur la figure si vous me parlez de la sorte ! s'écria Mac Ginty avec violence.

– Vous avez raison, conseiller, dit humblement le jeune homme. Excusez-moi, je parlais à la légère. Je sais qu'entre vos mains je

ne cours pas de risque. Lisez ce papier. »

Mac Ginty lut : c'était le récit du meurtre d'un certain Jonas Pinto, tué d'un coup de feu en plein Café du Lac, rue du Marché, à Chicago, dans la première semaine de 1874.

« Vous avez tué cet homme ? » demanda-t-il en rendant le morceau de journal.

Mac Murdo inclina la tête.

« Quelles raisons aviez-vous pour cela ?

– J'aidais l'Oncle Sam à fabriquer des dollars. Sans doute les miens n'étaient pas d'aussi bon aloi, mais ils avaient aussi bonne apparence et revenaient moins cher. Je me servais de ce Pinto pour les mettre en circulation. Il me menaça un jour de vendre la mèche. J'ignore s'il exécuta sa menace. Je me débarrassai de lui et je gagnai en toute hâte le pays du charbon.

– Pourquoi le pays du charbon ?

– J'avais vu dans la presse qu'on n'y regardait pas trop à la qualité des gens. »

Mac Ginty se mit à rire :

« Faux monnayeur, puis assassin, vous venez chez nous dans l'espoir d'un accueil favorable ?

– C'est cela... ou tout comme.

– Vous irez loin. Mais dites-moi, vous pouvez toujours en fabriquer, de ces dollars ? »

Mac Murdo prit dans sa poche une demi-douzaine de pièces.

« En voilà, dit-il, qui n'ont jamais passé par la Monnaie de Washington.

– Est-il possible ? »

Et tenant les dollars bien étalés dans sa main énorme, velue comme celle d'un gorille :

« Je ne vois aucune différence ! fit Mac Ginty. Pardieu ! vous nous serez un frère des plus utiles, je suppose. Nous pouvons bien avoir parmi nous un ou deux sujets de votre espèce, ami Mac Murdo. Il faut parfois se défendre. Où en serions-nous si, quand on veut nous acculer au mur, nous ne répondions pas à une bourrade par une autre ?

– Je bourrerai avec les camarades.

– Vous semblez avoir du nerf. Vous n'avez

pas flanché quand j'ai braqué sur vous ce revolver.

– Le danger n'était pas pour moi.

– Et pour qui donc ?

– Pour vous, conseiller. »

Ce disant, Mac Murdo retirait d'une poche de sa vareuse un pistolet tout armé. Il ajouta :

« Je vous surveillais tout le temps. Ma balle eût été aussi rapide que la vôtre. »

Mac Ginty s'empourpra de colère. Puis, tout à coup, partant d'un grand rire :

« Pardieu ! voilà des années, s'écria-t-il, que nous n'avons eu un gaillard si résolu. Je compte que la loge sera fière de vous. »

À ce moment, un garçon de bar ouvrait la porte :

« Eh bien, quoi ! que me voulez-vous ? demanda le patron d'une voix brutale. Ne puis-je causer cinq minutes avec un gentleman sans qu'on nous embête ? »

Le garçon demeura un instant abasourdi.

« Pardon, conseiller, dit-il enfin, c'est Mr. Baldwin. Il voudrait vous voir tout de suite. » Cette annonce était d'autant moins nécessaire que déjà, par-dessus l'épaule du garçon, le visage cruel de Baldwin venait d'apparaître. Baldwin écarta l'homme, le jeta dehors et referma la porte.

« Ainsi, dit-il en assenant à Mac Murdo un coup d'œil furieux, vous m'avez devancé ? Conseiller, j'ai deux mots à vous dire à propos de cet individu.

– Eh bien, s'écria Mac Murdo, dites-les devant moi, ici même.

– Je parlerai à mon lieu et à mon heure. »

Mac Ginty se leva :

« Ceci n'est pas de règle. Nous avons un nouveau frère, Baldwin, nous devons lui faire bon visage. Tendez votre main.

– Jamais ! hurla Baldwin.

– Je lui ai offert de se battre avec moi s'il pense que je l'ai offensé, expliqua Mac Murdo. Nous avons chacun deux poings. Préfère-t-il d'autres armes ? Conseiller, vous êtes dans votre

rôle de Maître : jugez entre nous.

– De quoi s’agit-il ?

– D’une jeune personne, libre de son choix.

– Je conteste qu’elle soit libre.

– Elle l’est, dit Mac Ginty, du moment que tous les deux vous appartenez à la loge.

– Alors, c’est ça, votre règle ? C’est ça ?

– C’est ça, Ted Baldwin, répliqua Mac Ginty, avec un regard de travers. Y trouveriez-vous à redire ?

– Voilà cinq ans que je suis à vos côtés, et vous me donnez tort en faveur d’un homme que vous n’avez vu de votre vie ! Vous n’êtes pas Maître à perpétuité, Jack Mac Ginty, et le jour du prochain vote... »

Le conseiller bondit comme un tigre ; empoignant Baldwin à la gorge, il le renversa sur l’un des tonneaux, et, dans sa rage, il l’eût étranglé si Mac Murdo ne fût intervenu.

« Doucement, conseiller, doucement, pour l’amour du Ciel ! » cria-t-il en tirant à lui Mac

Ginty, qui finit par lâcher prise.

Maté, brisé, soufflant avec force, tremblant de tous ses membres, comme un homme qui a vu la mort de près, Baldwin se redressa sur le tonneau.

« Vous me cherchiez depuis longtemps, Ted Baldwin, vous m'avez trouvé, s'écria Mac Ginty, dont la respiration soulevait à coups pressés la vaste poitrine. Vous pensez peut-être que, si l'on me blackboule, c'est vous qui chausserez mes souliers ? La loge en décidera. Mais aussi longtemps que je serai le Maître, je ne souffrirai pas qu'on me nargue, ni qu'on discute les règlements que j'ai établis.

– Je n'ai rien contre vous », bredouilla Baldwin, en se tâtant la gorge. »

Mac Ginty reprit son gros air bonhomme.

« En ce cas, l'affaire est vidée : nous revoilà une paire d'amis. »

Il alla chercher sur l'étagère une bouteille de champagne.

« Et maintenant, continua-t-il, nous allons porter le toast de la réconciliation, suivant le rite

de la loge. Vous savez qu'après cela il ne peut plus y avoir entre nous de rancune. Donc, la main gauche sur la poitrine d'Adam, je vous dis ceci, Baldwin : de quoi, monsieur, avez-vous à vous plaindre ?

– Les nuages sont noirs, répondit Baldwin.

– Mais ils vont s'éclaircir à jamais.

– Je le jure. »

Les deux hommes vidèrent leurs verres ; puis le même cérémonial s'accomplit entre Baldwin et Mac Murdo.

« Là ! cria Mac Ginty en se frottant les mains ; finie, cette histoire ! Elle ne pourrait aller plus loin sans vous exposer aux rigueurs de notre code. Il a, dans ce pays, la main lourde. Frère Baldwin le sait, et, le cas échéant, vous vous en apercevriez vite, frère Mac Murdo.

– Sur ma parole, dit Mac Murdo, je ne m'y exposerai pas. »

Il tendit la main à Baldwin.

« Je suis prompt à m'emballer, prompt à pardonner. C'est, paraît-il, la faute de mon sang

irlandais, trop bouillant. Mais je n'ai point de ressentiment, et, pour moi, il ne reste rien de cette querelle. »

Baldwin ne pouvait refuser la main offerte, car les yeux du Maître étaient sur lui ; mais on voyait, à son air lugubre, combien peu l'avaient touché les paroles de son rival.

Mac Ginty leur tapa sur les épaules.

« Ah ! les fillettes ! s'exclama-t-il, les fillettes ! Penser qu'un tendron peut se mettre entre deux de nos frères ! C'est pour le coup que le diable reprend ses droits ! Laissons-les donc trancher elles-mêmes ces différends, car, Dieu merci, ils échappent à la juridiction d'un Maître. Nous avons assez de travail sans avoir à nous occuper des femmes ! Il faut que vous vous fassiez affilier à la loge 341, frère Mac Murdo. Nos usages et nos méthodes ne sont pas ceux de Chicago. Venez samedi soir à notre séance ; nous vous investirons de la franchise perpétuelle pour la Vallée de Vermissa. »

### III

#### *Loge 341, Vermissa.*

Le lendemain de cette soirée mouvementée, Mac Murdo quitta la maison du vieux Shafter pour s'installer chez une veuve du nom de Mac Namara, dans les faubourgs avancés de la ville. Quelques jours plus tard, Scanlan, s'étant trouvé dans l'obligation d'habiter Vermissa, vint le rejoindre, et ils logèrent ensemble. Leur hôtesse, une bonne vieille Irlandaise, n'ayant pas d'autres locataires, les laissait fort tranquilles, de sorte qu'ils pouvaient agir et parler à leur guise, chose agréable pour des hommes qui avaient des secrets communs. Shafter s'était radouci jusqu'à permettre à Mac Murdo de prendre chez lui ses repas ; ainsi, ses rapports avec Ettie n'étaient pas rompus ; au contraire, à mesure que les semaines passaient, ils devenaient plus étroits, plus intimes.

Bientôt, Mac Murdo se sentit assez en sûreté dans son nouveau domicile pour y transporter les moules avec lesquels il fabriquait sa fausse monnaie ; plusieurs frères de la loge furent même, sous la foi des serments les plus solennels, admis à les voir, et chacun d'eux emporta quelques pièces, si habilement frappées qu'il n'y avait ni danger ni difficulté à les écouler. C'était un perpétuel mystère pour ses camarades qu'ayant un art si merveilleux entre les mains il condescendît à travailler ; quand on l'interrogeait là-dessus, il ne manquait point de répondre que, s'il vivait sans moyens avoués, il ne tarderait pas à éveiller les soupçons de la police.

Le fait est que déjà un policeman s'occupait de lui ; mais sa bonne chance le servit, et l'incident tourna, somme toute, à son avantage. Il passait à peu près toutes ses soirées dans l'établissement de Mac Ginty, où il apprenait à mieux connaître les « garçons », — comme se désignaient entre eux les sacripants qui infestaient la ville. Ses manières brillantes, la hardiesse de ses propos, lui avaient gagné leur faveur, tandis que la façon rapide et scientifique

dont il savait se débarrasser d'un adversaire dans la salle commune d'un bar lui valait le respect de cette tourbe grossière. Une circonstance inattendue vint encore le hausser dans l'estime de tous.

Un soir, à l'heure où la clientèle était le plus nombreuse, un homme entra, portant l'élégant uniforme bleu et le casque à pointe de la « Police des Fers et Charbons », laquelle était un corps spécial institué par la Compagnie des chemins de fer et des mines pour renforcer la police ordinaire, impuissante en face d'une véritable organisation de banditisme. Il se fit un silence, bien des regards interrogèrent l'homme ; mais les relations entre policiers et criminels ont un caractère très spécial aux États-Unis, et Mac Ginty lui-même ne manifesta pas de surprise en voyant le nouvel arrivant s'installer parmi les consommateurs.

« Un whisky, et sec ! dit l'inspecteur, car il fait un froid qui pince. Je ne crois pas que nous nous soyons encore vus, conseiller ?

– Vous êtes le nouveau capitaine, peut-être ?

demanda Mac Ginty.

– En personne : le capitaine Marwin, des Fers et Charbons. Nous comptons sur vous, conseiller, et sur les principaux citoyens, pour nous aider à maintenir l'ordre et à faire respecter la loi dans la vallée.

– Nous nous passerions fort bien de vous, capitaine Marwin, répondit Mac Ginty, froidement. Car nous possédons notre police, nous ne cherchons pas l'article d'importation.

Qu'êtes-vous, sinon les suppôts du capitalisme, ses instruments pour taper ou pour tirer sur les moins favorisés d'entre nous ?

– Bon, bon ! n'allons pas entamer une discussion ! dit l'officier avec rondeur. Nous ferons, vous et moi, notre devoir comme nous l'entendrons : peu importe que nous ne l'entendions pas de même. »

Il venait de vider son verre et se disposait à partir. Soudain, ses yeux tombèrent sur Mac Murdo, qui, tout près de lui, le dévisageait d'un air hostile.

« Ah ! mais, s'écria-t-il, voici une de mes vieilles connaissances ! »

Mac Murdo fit un pas en arrière.

« Je n'ai jamais été votre ami, dit-il, ni l'ami d'aucun cogne.

– Une connaissance n'est pas toujours un ami, ricana le capitaine. Vous êtes Jack Mac Murdo de Chicago, ne le niez pas.

– Je ne le nie pas, répondit Mac Murdo, en haussant les épaules. Croyez-vous que je rougisse de mon nom ?

– Il y aurait de quoi.

– C'est-à-dire ? »

Et les poings du jeune homme se fermèrent.

« Non, jack, non, pas de fanfaronnade, ça ne prend pas avec moi. J'étais officier de police à Chicago avant de venir dans cette maudite soute à charbon, et je reconnais le gibier de là-bas quand je le rencontre. »

La figure de Mac Murdo s'allongea.

« Vous n'allez pas prétendre que vous êtes

Marwin, du Central de Chicago ?

– Teddy Marwin lui-même, à votre service. Nous n'avons pas encore oublié le meurtre de Jonas Pinto.

– Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

– Oui-là ! voilà un témoignage impartial, j'imagine ? En tout cas, sa mort vint à souhait pour vous, puisqu'on allait vous arrêter pour émission de fausse monnaie. Mais ne remuons pas ces vieilles choses, car, entre nous soit dit, – et j'ai peut-être tort de vous le dire, – on n'a jamais bien établi votre culpabilité, de sorte que Chicago vous reste ouvert.

– Je me trouve fort bien où je suis.

– Il faut que vous ayez un fichu caractère pour ne pas me remercier du tuyau.

– Soit ! Mettons que vous parliez à bonne intention, fit Mac Murdo, bourru.

– Quant à moi, reprit le capitaine, je ne soufflerai mot tant que je vous verrai marcher droit. Mais si vous bronchez, gare ! Sur ce, je vous souhaite une bonne nuit. Et pareillement à

vous, conseiller. »

Il ne se doutait pas, en quittant la salle, qu'il venait d'y faire un héros. Déjà, dans la ville, on s'était chuchoté les hauts faits de Mac Murdo à Chicago : il avait toujours éconduit les questionneurs avec le sourire d'un homme qui ne tient pas à sa gloire ; et voici que le bruit public recevait une consécration officielle ! Les consommateurs, pressés autour de lui, l'accablaient de poignées de main. Désormais, la communauté l'admettait à ses privilèges. Mac Murdo portait bien la boisson ; néanmoins, s'il n'avait eu Scanlan, ce soir-là, pour le ramener à son domicile, le héros trop fêté eût passé la nuit sous le comptoir.

Un samedi soir, il fut présenté à la loge. Étant un initié de Chicago, il avait cru qu'il passerait sans cérémonie ; mais la loge de Vermissa avait ses rites particuliers, dont elle se montrait jalouse : elle exigea que le postulant s'y soumît. Elle tenait ses séances dans une grande salle que lui réservait expressément la Maison de l'Union. Là se réunissaient une soixantaine de membres,

qui, d'ailleurs, étaient loin de représenter la force réelle de l'organisation : car il y avait, dans la vallée, et sur les deux versants de la montagne, d'autres loges qui échangeaient entre elles leurs affiliés quand il se préparait une affaire sérieuse, de sorte qu'un crime pouvait être commis dans une localité par des hommes venus du dehors. En tout, la secte ne comptait pas moins de cinq cents membres répartis dans le district.

La salle des séances était nue. Les assistants s'y rangeaient autour d'une longue table. Une seconde table, chargée de bouteilles et de verres, occupait l'un des côtés, et déjà quelques membres de l'assemblée tournaient leurs yeux vers elle. Mac Ginty présidait ; sur sa noire tignasse était posée une toque plate en velours noir ; il avait passé à son cou une étole violette ; ainsi costumé, il semblait l'officiant de quelque messe satanique. À sa gauche et à sa droite siégeaient les hauts dignitaires de la loge, au milieu desquels se détachait le beau visage cruel de Ted Baldwin. Tous portaient une écharpe ou un médaillon, emblème de leur charge. La plupart étaient des hommes d'âge mûr ; le reste

comprenait des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, exécuteurs alertes et dispos des ordres de leurs aînés. Parmi ces derniers, beaucoup avaient des traits qui annonçaient des âmes de fauves, rebelles à toute contrainte ; mais si l'on regardait la masse, on avait peine à croire que ces figures vives ; et ouvertes fussent celles d'assassins qui poussaient la perversion morale jusqu'à s'enorgueillir de leur degré d'avancement dans le crime, et qui entouraient de leur respect un homme réputé pour sa façon de « faire proprement les choses ». Ces êtres déformés mettaient une sorte de vertu chevaleresque à proposer leurs services contre des gens qui n'avaient pas le moindre tort envers eux, et qui, même, leur étaient le plus souvent inconnus. Le crime accompli, ils se disputaient l'honneur d'avoir porté le coup fatal, ils s'amusaient et ils amusaient leurs camarades à raconter les cris et les contorsions de la victime. Dans le principe, ils s'entouraient encore d'une certaine discrétion. Mais, à la longue, ils en étaient venus à une sorte d'extraordinaire imprudence ; car à force de braver la loi, ils avaient acquis la conviction que

nul n'oserait jamais témoigner contre eux, et d'autre part ils disposaient d'une armée de faux témoins, en même temps que d'un trésor bien garni pour faire appel, en toute circonstance, aux meilleurs avocats des États. Dix années de crimes n'avaient pas vu la justice convaincre une seule fois les criminels. L'unique danger qui menaçait jamais les Écumeurs, c'était leur victime ; même attaquée à l'improviste et accablée par le nombre, elle pouvait, comme il arrivait parfois, laisser des marques sur ses agresseurs.

Mac Murdo avait été prévenu que sa réception donnerait lieu à certaines épreuves, mais personne n'avait voulu lui dire en quoi elles devaient consister. Deux frères le conduisirent solennellement dans une pièce voisine de la grande salle. Le murmure des voix lui parvenait à travers la cloison de planches. Une ou deux fois, il entendit prononcer son nom, et il comprit qu'on discutait sa candidature. Puis un appariteur entra, qui portait en travers de la poitrine un baudrier vert et or.

« Le Maître ordonne qu'on l'attache, qu'on lui

masque les yeux et qu'on l'introduise », dit-il.

Alors, trois hommes lui enlevèrent son veston, retroussèrent la manche droite de sa chemise et lièrent ses bras au-dessus des coudes. Un quatrième lui enfonça sur la tête un lourd capuchon qui lui recouvrait le sommet du visage et l'empêchait de rien voir. Puis on le mena devant l'assemblée.

Son capuchon l'aveuglait et l'étouffait. Il percevait autour de lui un brouhaha de foule. Soudain la voix de Mac Ginty arriva, faible et comme lointaine, à ses oreilles assourdies :

« John Mac Murdo, êtes-vous déjà membre de l'Ancien Ordre des Hommes Libres ? »

Il s'inclina.

« La loge 29, de Chicago, est-elle votre loge ? »

Il s'inclina de nouveau.

« Les nuits obscures sont fâcheuses, dit la voix.

– Oui, pour l'étranger en voyage, répondit-il.

- Les nuages sont noirs.
- C’est qu’une tempête approche.
- Les frères se déclarent-ils satisfaits ? »

Un murmure général d’assentiment courut dans la salle.

« Frère, reprit Mac Ginty, nous connaissons, à votre mot d’ordre et de ralliement, que vous êtes des nôtres. Il faut que vous sachiez cependant que, dans ce comté et dans plusieurs autres de ce pays, nous avons certains rites, et aussi certains devoirs particuliers, qui exigent des hommes braves. Êtes-vous armé pour l’épreuve ?

- Je le suis.
- Êtes-vous ferme de cœur ?
- Je le suis.
- Faites un pas en avant. »

À peine ces mots étaient-ils dits, Mac Murdo sentit, sous le capuchon, la pression de deux pointes, placées à la hauteur de ses yeux, et qui ne pouvaient, semblait-il, manquer de les lui crever s’il allait plus loin. Mais il tendit ses nerfs,

fit encore un pas, puis un autre, et à mesure qu'il avançait la pression devenait moins sensible. Il y eut un bruit voilé d'applaudissements.

« Est-il ferme de cœur ? demanda la voix. Supportez-vous la souffrance ?

– Tout comme un autre », répondit Mac Murdo.

– Qu'on l'éprouve »

Il contint à grand-peine un hurlement, et défaillit presque, tant il venait de ressentir à l'avant-bras une douleur effroyable. Pour n'en laisser rien paraître, il se mordit les lèvres et serra les poings.

« J'en supporterais davantage », dit-il.

Les applaudissements retentirent. Jamais candidat n'avait si magnifiquement subi l'épreuve. Des mains lui tapèrent dans le dos. On lui enleva le capuchon. Souriant, encore aveugle, il reçut les félicitations des frères.

« Un dernier mot, frère Mac Murdo, dit Mac Ginty. Vous avez déjà prêté le serment de secret et de fidélité, vous savez que la violation de ce

serment entraîne la mort certaine et inévitable ?

– Je le sais, dit Mac Murdo.

– Et vous acceptez la règle du Maître en toute circonstance ?

– Je l’accepte.

– Alors, au nom de la loge 341, de Vermissa, je vous admetts à nos débats et privilèges. Apportez les liqueurs, frère Scanlan, nous allons boire à notre digne frère. »

On avait rendu à Mac Murdo son veston ; avant de le remettre, il examina son bras droit, où il continuait de ressentir une douleur cuisante : et, sur la peau de l’avant-bras, il vit se détacher, net, profond, imprimé au fer rouge, un cercle entourant un triangle. Quelques-uns de ses voisins retroussèrent leurs manches pour lui montrer qu’ils portaient, eux aussi, la marque de la loge.

« Nous avons tous la nôtre, dit l’un d’eux, mais nous ne l’avons pas reçue avec la même bravoure.

– Bah ! ce n’est rien », dit-il, bien qu’il

souffrît toujours cruellement de sa brûlure. Quand, le verre en main, on eut achevé de fêter l'initiation, la loge rentra en séance pour l'expédition des affaires courantes. Mac Murdo, habitué aux prosaïques réunions de Chicago, écoutait de ses deux oreilles, avec une surprise qu'il se gardait de trahir. « La première affaire inscrite à l'ordre du jour, dit Mac Ginty, c'est la lecture de la lettre que nous adresse le Maître de Division Windle, du comté de Merton, loge 249. Voici cette lettre :

« Cher Monsieur,

« Nous avons quelque chose en vue concernant André Rae, de la Société minière voisine Rae et Sturmash. Vous vous rappellerez que votre loge nous doit son concours, en réciprocité des services que lui ont rendus deux de nos frères dans la récente affaire du policier. Si vous voulez bien nous envoyer deux hommes qualifiés, ils seront pris à charge par le trésorier Higgins, de notre loge, dont vous savez l'adresse. Nous leur dirons où et quand il convient d'agir.

Librement vôtre.

« J.-W. WINDLE, M. D. A. H. L... »

« Windle ne nous a jamais, à l'occasion, refusé deux hommes ; nous n'avons donc pas, nous non plus, à les lui refuser. »

De ses yeux ternes et méchants, Mac Ginty fit le tour de l'assemblée ; puis il demanda :

« Y a-t-il des volontaires ? »

Plusieurs jeunes gens levèrent la main. Le Maître les remercia d'un sourire.

« C'est bien, Tigre Cormac. On n'aura pas à se plaindre de vous si vous vous conduisez comme la dernière fois. Je vous complimente aussi, Wilson.

– Il me faudrait un pistolet, dit ce dernier, qui était un enfant de vingt ans à peine.

– Votre première arme, n'est-ce pas ? Vous allez devoir vous familiariser avec le sang. Soyez tranquille, on vous fournira là-bas le pistolet. Il suffira que vous vous présentiez mardi. Et à votre

retour on vous fera fête.

– Pas de récompense, cette fois ? demanda Cormac, un garçon maigre, au visage tanné, à l'air brutal, que sa perversité avait fait surnommer « le Tigre ».

– Ne vous occupez pas de récompense. Travaillez pour l'honneur. Peut-être y gagnerez-vous de plus quelques dollars.

– Qu'est-ce qu'on reproche à ce Rae ? demanda Wilson.

– Ce n'est pas à vous de poser des questions pareilles. Ne vous inquiétez pas de ce qu'on lui reproche. Nos frères, là-bas, l'ont jugé : cela les regarde. Quant à nous, il nous appartient seulement de leur prêter notre aide, comme ils nous prêteraient la leur. Et à ce propos, je vous avise que deux frères de la loge de Merton doivent venir la semaine prochaine travailler dans nos parages.

– Qui sont-ils ? demanda l'un des assistants.

– Mieux vaut ne pas chercher à le savoir. Qui ne sait rien ne peut témoigner de rien et s'épargne

des ennuis. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que ce sont deux hommes qui mènent rondement une affaire.

– Il n'est que temps de montrer quelque énergie ! s'écria Baldwin. Les gens d'ici commencent à nous glisser des doigts. Pas plus tard que la semaine dernière, le contremaître Blaker a congédié trois des nôtres. Son compte est déjà trop long : il va falloir qu'il paye une fois pour toutes, et de la bonne manière.

– Comment cela ? » souffla Mac Murdo à l'un de ses voisins.

L'autre partit de rire.

« Avec une balle, parbleu ! répondit-il. Que pensez-vous de nos façons, frère ? »

Sans doute l'esprit de la monstrueuse association à laquelle il venait de s'incorporer commençait de pénétrer l'âme de Mac Murdo, car il répliqua :

« Vos façons me plaisent ; c'est vraiment ici la place d'un garçon de cœur. »

Et quelques-uns, autour de lui, ayant entendu

ces paroles, applaudirent.

« Qu'y a-t-il ? demanda, du bout de la table, le Maître à la noire tignasse.

– Il y a, monsieur, que notre nouveau frère trouve de son goût nos façons, d'agir. »

Instantanément, Mac Murdo se leva :

« Permettez-moi de dire, vénérable Maître, que si la loge avait besoin d'un homme je tiendrais à honneur d'être choisi par elle. »

Les applaudissements redoublèrent : un nouveau soleil montait sur l'horizon. Certains, toutefois, parmi les anciens, semblaient trouver son ascension trop rapide.

« Je serais d'avis, fit le secrétaire Harraway, un vieil homme à tête de vautour assis à côté du président, que frère Mac Murdo attendît le bon plaisir de la loge.

– C'est dans ce sentiment que je parlais : je me remets entre vos mains, riposta Mac Murdo.

– Votre heure viendra, frère, déclara le président. Nous avons reconnu en vous un homme de bon vouloir, nous croyons que vous

saurez accomplir ici d'utile besogne. Il y a, ce soir, une petite affaire dans laquelle vous pourrez jouer votre rôle, si vous y tenez.

– J'attendrai quelque chose qui en vaille la peine.

– Cependant, vous pouvez débiter dès ce soir. Vous vous rendrez compte ainsi tout de suite de nos buts et de notre tâche. Nous en reparlerons. Pour l'instant... »

Et Mac Ginty consultait l'ordre du jour.

« ... J'ai à saisir l'assemblée d'une ou deux questions qui l'intéressent. D'abord, je demanderai au trésorier de nous faire connaître notre situation en banque. Nous devons une pension à la veuve de Jim Carnaway. Il est mort pour nous : à nous de veiller sur elle. »

Mac Murdo apprit alors de son voisin que Jim avait péri d'un coup de feu, le mois d'avant, en essayant de tuer Chester Wilcox, de Marley Creek. » Notre situation est bonne, dit le trésorier, qui avait devant lui son carnet de banque. Les sociétés commerciales se sont

montrées généreuses. Max Linder et C<sup>o</sup> ont versé cinq cents livres pour qu'on les laissât tranquilles. Walker frères en ayant envoyé cent, j'ai pris sur moi de les leur retourner et d'en exiger cinq cents : si d'ici à mercredi je n'avais pas de leurs nouvelles, il pourrait y avoir du sabotage dans leurs machines élévatoires ; nous avons déjà dû incendier leur broyeur avant qu'ils devinssent traitables. La Compagnie charbonnière du Secteur Ouest a réglé sa contribution annuelle. Nous avons en caisse de quoi faire face à toutes nos obligations.

– Parlez-nous d'Archie Swindon, dit un frère.

– Il a mis son exploitation en vente et quitté le district. En partant, il a laissé un bout de lettre pour nous dire qu'il aimerait mieux être balayeur des rues à New-York, et libre, que riche propriétaire de mines sous la coupe de maîtres chanteurs. Pardieu ! il a bien fait de filer avant que nous eussions sa lettre. J'ai lieu de croire qu'on ne reverra plus son museau dans la vallée. »

Un des anciens, assis en face du président, se

leva. Il avait une figure rasée qui respirait l'honnêteté et la bienveillance.

« Monsieur le trésorier, dit-il, puis-je vous demander en quelles mains est passée la propriété de l'homme que nous avons chassé du district ?

– Cette propriété, frère Morris, a été acquise par la Compagnie des Chemins de fer de l'État et du Comté de Merton.

– Et qui s'est rendu acquéreur des mines de Todman et Lee, vendues sur le marché, l'an dernier, dans des conditions identiques ?

– La même Compagnie, frère Morris.

– Et qui a récemment acheté, après abandon par leur propriétaire, les usines Manson, Shuman, Van Deher, Atwood ?

– Toutes ont été achetées par la Compagnie Générale des Mines de West Gilmerton.

– Je ne vois pas, frère Morris, dit le président, que la personnalité des acquéreurs ait pour nous la moindre importance ; ils ne peuvent emporter les mines.

– Avec tout le respect que je vous dois,

vénérable Maître, j'estime qu'elle a, au contraire, la plus grande importance. Voilà dix ans que les mêmes faits se passent. Nous sommes en train d'éliminer peu à peu du marché les entreprises secondaires. Résultat : nous voyons se substituer à elles de grandes Compagnies, telles que la Compagnie des Chemins de fer ou la Compagnie Générale Métallurgique, qui ont leur directeurs à New-York ou à Philadelphie et se moquent de nos menaces. Sans doute nous pouvons exécuter leurs agents locaux ; mais après ? D'autres les remplacent. Et cela devient dangereux pour nous. Les petits industriels, eux, n'étaient pas à craindre. Ils n'avaient ni l'argent ni la puissance. Tant que nous ne les pressurions pas trop fort, ils nous demeuraient soumis. Mais que ces grandes Compagnies nous voient s'interposer entre elles et leurs bénéficiaires, il n'y aura pas de frais qu'elles s'épargnent ni de mal qu'elles ne se donnent pour nous traquer et nous emmener devant les tribunaux. »

Un silence suivit ce discours de mauvais augure. Tous les fronts s'étaient rembrunis : de sombres regards s'échangèrent. Une omnipotence

incontestée avait banni de la pensée de ces hommes toute appréhension d'un juste retour des choses ; maintenant que l'idée s'en présentait à eux, elle glaçait jusqu'aux plus indifférents.

« Mon avis, continua l'orateur, c'est que nous devrions moins peser sur la petite industrie. Le jour où nous l'aurons supprimée, nous nous serons anéantis nous-mêmes. »

Une vérité fâcheuse n'a jamais l'opinion pour elle. Des cris de fureur saluèrent cette protestation. Mac Ginty prit la parole :

« Frère Morris, dit-il, vous avez toujours eu le goût des jérémiades. Tant que les membres de la loge font bloc, il n'y a pas, aux États-Unis, un pouvoir capable de les ébranler. Est-ce que nous n'avons pas déjà affronté les tribunaux ? J'espère que les grandes Compagnies, à l'exemple des petites, trouveront plus avantageux de payer que de combattre. Et, maintenant, frères... »

Tout en parlant, Mac Ginty retirait son bonnet de velours noir et son étole.

« ... La loge a terminé ses travaux du jour, sauf

en ce qui concerne une petite affaire dont il sera question avant que nous nous séparions. L'heure est venue de nous divertir fraternellement et d'entendre un peu de musique. »

Étrange chose que la nature humaine ! Ces êtres féroces pratiquaient couramment l'assassinat ; plus d'une fois, sans aucun grief personnel, ils avaient frappé le père de famille, et jamais ils n'éprouvaient ni regret ni compassion à la pensée de la veuve désespérée et de l'orphelin sans défense ; cependant la musique agissait sur eux, et, tendre ou pathétique, il arrivait qu'elle leur tirât des larmes. Mac Murdo possédait une belle voix de ténor ; s'il n'eût déjà gagné les suffrages de la loge, elle ne les lui eût par marchandés après l'avoir entendu chanter : *Je suis assis sur la barrière, Mary*, ou bien *Au bord de la rivière Allan*. Dès ce premier soir, il avait acquis une vraie popularité auprès de ses frères, il s'était imposé d'emblée pour l'avancement et les hautes fonctions. Mais il fallait d'autres qualités que celles d'une bonne camaraderie pour porter dignement le titre d'Homme Libre ; et Mac Murdo allait offrir le parfait modèle du genre

avant même que la soirée se terminât. La bouteille de whisky avait plusieurs fois circulé à la ronde, les visages étaient enflammés, les cœurs étaient prêts pour le mal, quand le Maître reprit la parole :

« Garçons, il y a dans notre ville un homme qui a besoin d'être mouché. J'ai nommé James Stranger, du *Herald*. Vous avez vu comme il est reparti en campagne contre nous ? »

Une rumeur d'assentiment courut, mêlée de jurons. Mac Ginty prit dans sa poche un journal, qu'il se mit à lire :

– « *La Loi et l'Ordre* » : c'est le titre de son article. « *Le Règne de la Terreur dans le District du Charbon et du Fer*. – Voilà douze ans que les premiers assassinats ont démontré chez nous l'existence d'une organisation criminelle. Depuis, les attentats n'ont pas cessé. Ils atteignent aujourd'hui à une sorte de paroxysme, et font de nous l'opprobre du monde. Est-ce pour de tels résultats que notre grand pays accueille dans son sein les étrangers qui fuient les despotismes de l'Europe ? Faut-il qu'à leur tour ils deviennent les

tyrans de ceux qui leur donnent asile, et qu'à l'ombre sainte des plis du drapeau étoilé, symbole de la liberté, il s'établisse un terrorisme anarchique dont nous aurions horreur si nous lisions qu'il existe sous la plus caduque des monarchies de l'Orient ? Cette organisation est affichée, publique. Combien de temps la subirons-nous encore ? Pouvons-nous toujours vivre... » Mais je vous fais grâce de ce fatras ! » Et le président jeta le journal sur la table.

« Voilà en quels termes Stranger parle de nous. Eh bien, je vous le demande, comment allons-nous lui répondre ? »

Une douzaine de voix poussèrent le même cri sauvage :

« Qu'on le tue !

– Je proteste, dit frère Morris, l'homme à la figure rasée. Frères, je vous en avertis, cette vallée sent trop le poids de notre main. Il viendra une heure où tout le monde se liguera pour se défendre et pour nous abattre. James Stranger est un vieillard universellement respecté dans la ville et dans le district. Son journal représente tout ce

qu'il y a ici de plus solide. En le frappant, nous déterminerions dans cet État une agitation qui ne finirait que par notre ruine.

– Et comment s'y prendrait-on pour causer notre ruine, maître La Prudence ? s'écria Mac Ginty. Est-ce en faisant agir la police ? Mais une moitié de ses gens nous appartient, et l'autre nous redoute. Est-ce en recourant aux tribunaux ? Mais nous avons déjà tâté du juge, et qu'en est-il résulté ?

– Il y a un certain juge Lynch qui pourrait avoir son mot à dire. »

Cette réflexion de frère Morris suscita une clameur de colère.

« Je n'aurais qu'à lever le doigt, s'écria Mac Ginty, pour lâcher dans la vallée deux cents hommes qui la nettoieraient de fond en comble. »

Puis, tout à coup, haussant encore la voix, et le front barré d'un pli formidable :

« Prenez garde, frère Morris ! Voilà déjà quelque temps que j'ai l'œil sur vous. Non seulement vous manquez de courage, mais vous

cherchez à décourager les autres. Frère Morris, ce sera un mauvais jour pour vous que celui où vous serez à l'ordre du jour, et je crois que je devrais déjà vous y mettre. »

Morris avait mortellement pâli ; il retomba sur son siège, comme si ses genoux se dérobaient ; et soulevant son verre d'une main tremblante, il but avant de pouvoir répondre :

« Je vous demande pardon, vénérable Maître, et je m'excuse près de mes frères si je suis allé trop loin dans mes paroles. Vous me connaissez tous comme un fidèle membre de la loge ; c'est par crainte d'un malheur pour elle que je me suis exprimé comme je l'ai fait. Mais j'ai plus de confiance dans votre jugement que dans le mien, vénérable Maître, et je vous promets de ne plus faillir. »

À cet aveu d'humilité, le Maître se rasséréna.

« C'est bien, frère Morris. Je regretterais d'avoir à vous donner une leçon. Mais tant que j'occuperai ce siège, la loge demeurera unie, dans ses propos comme dans ses actes. »

Il promena ses yeux sur l'assistance et continua :

« Et maintenant, je vous dis ceci, les garçons : nous ne punirions pas Stranger comme il le mérite sans risquer de nous attirer des ennuis inutiles. Tous ces directeurs de journaux se tiennent, la dernière feuille des États réclamerait à grands cris la police et la troupe. Mais, à mon avis, nous pourrions lui infliger un avertissement sévère. Vous en chargez-vous, frère Baldwin ?

– Bien sûr, répondit avec empressement ce dernier.

– Combien d'hommes prendrez-vous ?

– Une demi-douzaine, non compris les deux qui garderont la porte. Vous viendrez, Gower, et vous, Mansel, et vous, Scanlan, et les deux Willabys.

– J'ai promis à notre nouveau frère qu'il en serait. »

Ted Baldwin jeta sur Mac Murdo un regard qui montrait qu'il n'oubliait pas.

« Il n'a qu'à se joindre à nous s'il le désire,

répondit-il d'une voix hargneuse. Mais c'est assez de paroles. Plus vite nous agirons, mieux cela vaudra. »

On se sépara dans un concert d'acclamations, de hurlements et de chansons avinées. Le bar regorgeait encore de monde ; un grand nombre des sortants allèrent s'y attarder. Arrivée dans la rue, la petite bande que commandait Baldwin se divisa en groupes de deux et trois hommes, qui défilèrent le long du trottoir pour ne pas attirer l'attention. La nuit était glaciale ; la lune, à son deuxième quartier, brillait dans un ciel limpide, semé d'étoiles. Les hommes s'arrêtèrent et se rassemblèrent dans une cour, vis-à-vis d'un haut bâtiment ; entre deux fenêtres brillamment éclairées, une enseigne portait, en lettres d'or, les mots : *Vermessa Herald*. On entendait à l'intérieur le roulement d'une presse.

« Par ici, vous, dit Baldwin à Mac Murdo ; vous resterez à la porte et veillerez à nous assurer la retraite. Les autres vont me suivre. N'ayez pas peur, les garçons, nous avons une douzaine de témoins pour affirmer qu'en ce moment même

nous sommes tous au bar de l'Union. »

Il était près de minuit ; on ne voyait dans la rue que quelques noctambules regagnant leur domicile. La bande traversa la chaussée, poussa la porte des bureaux du journal ; Baldwin et ses hommes se ruèrent dans l'escalier, tandis qu'en bas Mac Murdo et un autre montaient la garde.

D'une pièce située au premier étage arriva le cri de : « Au secours ! » Puis on entendit des piétinements, un bruit de chaises renversées. L'instant d'après, un homme à cheveux gris s'élançait sur le palier ; mais avant qu'il pût aller plus loin, on le saisit, et ses lunettes vinrent se briser aux pieds de Mac Murdo. Le bruit sourd d'une chute s'accompagna d'une plainte : l'homme était couché, la face contre terre ; une demi-douzaine de cannes s'abattaient et claquaient toutes ensemble sur son dos. Il se tordait, des sursauts violents secouaient son grand corps maigre. À la fin, pourtant, les bourreaux s'arrêtèrent, sauf Baldwin : avec un sourire infernal, il continuait de taper sur la tête de l'homme, qui, tout éclaboussé de sang, cherchait

vainement à se protéger de ses deux bras ; il s'acharnait, frappant de toute sa force dès qu'il voyait un endroit découvert. Soudain, Mac Murdo, ayant monté l'escalier quatre à quatre, bondit et lui arracha sa victime.

« Assez ! Vous allez tuer cet homme. »

Baldwin le regarda d'un air stupéfait.

« Malédiction ! s'écria-t-il. De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît, vous le dernier venu de la loge ? Arrière !

Et il levait sa canne ; mais déjà Mac Murdo avait pris son pistolet à sa ceinture :

« Arrière vous-même ! Je vous brûle si vous me touchez ! Quant à la loge, vous avez entendu l'ordre du Maître : ne pas tuer cet homme. Et vous le tuez !

– Il a raison », fit une voix.

Celui des deux guetteurs qui avait continué sa faction jeta brusquement, d'en bas, un cri d'alarme.

« Trottez-vous ! Les maisons s'éclairent. Dans cinq minutes, nous aurons toute la ville à nos

trousses ! »

En effet, des clameurs emplissaient la rue. Dans le hall, au rez-de-chaussée, un petit groupe d'ouvriers typographes se disposait à intervenir. Laissant sur le palier le malheureux directeur, trop blessé pour faire un mouvement, les bandits dégringolèrent les marches, et, vivement, gagnèrent la porte. Quelques-uns, sitôt arrivés à la Maison de l'Union, se mêlèrent à la foule, qui était nombreuse dans l'établissement de Mac Ginty, et, par-dessus le bar, chuchotèrent au patron que l'expédition s'était heureusement terminée ; les autres, parmi lesquels Mac Murdo, enfilèrent les rues latérales et rentrèrent plus ou moins directement chez eux.

## IV

### *La Vallée de la Peur*

En se réveillant, le lendemain matin, Mac Murdo avait de bonnes raisons de se rappeler son initiation à la loge. Il souffrait d'une violente migraine, conséquence d'un excès de boisson, et son bras, à l'endroit où l'on avait imprimé la marque, était brûlant et gonflé. Grâce aux revenus que lui assurait sa petite industrie, il pouvait se permettre de ne travailler qu'à ses heures. Il passa toute la matinée dans sa chambre, et commença par écrire longuement à un ami. Ensuite, il lut le *Herald*. Une information de la dernière heure portait comme titre : « *Attentat criminel dans nos bureaux. — Notre directeur gravement blessé.* » C'était la relation de faits qu'il connaissait mieux que le rédacteur lui-même. Elle concluait en ces termes :

« L'affaire est entre les mains de la police, mais on ne peut guère attendre de l'enquête un meilleur résultat que dans le passé. Certains des malfaiteurs ont été reconnus, peut-être établira-t-on leur culpabilité. Inutile de dire que l'attentat est dû à l'infâme société qui depuis si longtemps nous tient en servage, et contre qui le *Herald* a pris si fermement position. Les nombreux amis de M. Stranger se réjouiront d'apprendre que, malgré les violences sauvages dont il a été victime, et bien qu'il porte de très sérieuses blessures à la tête, on n'a pas de craintes pour sa vie. »

Le *Herald* ajoutait qu'un détachement de la police des mines, armé de fusils Winchester, avait été réquisitionné pour la défense de ses bureaux.

Mac Murdo avait déposé le journal ; il allumait sa pipe d'une main que faisait trembler la fatigue, quand un coup retentit à sa porte, et sa logeuse lui remit une lettre qu'un gamin venait d'apporter. La lettre n'avait pas de signature. Elle était ainsi conçue :

« Je voudrais vous parler, mais, de préférence, hors de chez vous. Vous me trouverez près du mât de pavillon, à Miller Hill. En y venant, vous apprendrez quelque chose qu'il est important pour vous de savoir, et pour moi de vous dire. »

Mac Murdo lut et relut ces lignes avec surprise, car il n'en pouvait concevoir la signification et il n'en soupçonnait pas l'auteur. Elles eussent été tracées d'une main féminine qu'il y aurait vu le début d'une de ces aventures comme il en avait eu dans sa vie. Mais l'écriture était d'un homme, et, qui plus est, d'un homme bien élevé. Après quelque hésitation, il décida d'y donner suite.

Miller Hill est un jardin public mal tenu, au centre de la ville, très fréquenté en été, mais désolé en hiver. De sa hauteur on découvre la ville, éparpillée, hideuse, et la vallée serpentante, avec ses mines et ses fabriques, noires sur ses flans neigeux, avec les bois encapuchonnés de blanc qui la bordent. Un sentier tortueux entre deux haies d'arbustes verts mena Mac Murdo jusqu'au restaurant, alors désert, qui était, à la

belle saison, le rendez-vous des parties joyeuses. Près du restaurant, il y avait un mât de pavillon, et, contre le mât, un homme, le chapeau rabattu sur les yeux, le col relevé. Quand il se tourna vers Mac Murdo, celui-ci reconnut frère Morris qui, la nuit d'avant, avait encouru la colère du Maître. Les deux hommes en se rapprochant, échangèrent le signe de la loge.

« Je désirais avoir avec vous deux minutes d'entretien, monsieur Mac Murdo, fit le vieillard, parlant avec une hésitation qui montrait combien il se sentait sur un terrain difficile. C'est aimable à vous d'être venu.

– Pourquoi n'avoir pas signé votre lettre ?

– On doit se garder, monsieur. Par le temps qui court, on ne sait jamais comment les choses s'ébruitent, ni à qui l'on peut ou non se fier.

– Pourtant, on peut se fier aux frères de la loge ?

– Non, non, pas toujours ! répondit Morris. On ne dit rien, on ne pense rien, sans que tout en revienne à Mac Ginty.

– Voyons, dit Mac Murdo, sévèrement, vous savez que, pas plus tard que la nuit dernière, j’ai juré fidélité à notre Maître. Voudriez-vous me faire manquer à mon serment ?

– Si vous le prenez ainsi, répliqua Morris avec tristesse, je regrette que vous vous soyez donné la peine de venir. Tout va mal quand deux citoyens libres ne peuvent plus échanger leurs idées. »

Mac Murdo, ayant regardé attentivement son interlocuteur, se départit un peu de son attitude.

« Je parlais pour moi, fit-il. Je suis ici un nouveau venu, étranger à ce qui s’y passe. Ce n’est pas à moi d’ouvrir la bouche, monsieur Morris ; mais si vous croyez avoir quelque chose à me dire, je vous écoute.

– Pour aller le rapporter au patron !

– En vérité, s’écria Mac Murdo, vous me faites injure. J’entends être loyal envers la loge, et vous le déclare tout net ; mais je ne me considérerais pas moins comme un piètre individu si j’allais vous trahir après avoir reçu de vous une confiance. Cela n’ira pas plus loin que

moi, bien que, d'ailleurs, je vous prévienne que vous n'avez à compter ni sur mon aide ni sur ma sympathie.

– Je n'ai eu garde d'y compter, répondit Morris. En parlant comme je le fais, je remets peut-être ma vie entre vos mains ; mais si mauvais que vous soyez, – et il m'a semblé, hier soir, que vous preniez le tour de devenir aussi mauvais que le pire, – vous n'êtes encore ici qu'un novice et ne pouvez pas avoir la conscience endurcie de ces hommes. C'est pourquoi j'ai eu l'idée de causer avec vous.

– Soit ! De quoi s'agit-il ?

– Maudit soyez-vous si vous me livrez !

– Je ne vous livrerai pas.

– Alors, je vous demanderai si, quand vous êtes entré dans la Société des Hommes Libres, à Chicago, et quand vous avez fait vœu de charité et de fidélité, il vous est venu à l'esprit que vous vous engagiez peut-être dans la voie du crime ?

– Voilà un grand mot vite lâché, dit Mac Murdo.

– Vite lâché ! protesta Morris, d’une voix vibrante. Et quel autre emploieriez-vous si vous en saviez davantage ? N’était-ce pas un crime, la nuit dernière, que de battre jusqu’au sang un homme assez âgé pour être votre père ? Si ce n’est pas un crime, comment appelez-vous cela ?

– Certains vous diraient que c’est la guerre, répliqua Mac Murdo, la guerre de deux classes : chacune se sert de toutes ses armes et frappe aussi fort qu’elle peut.

– Eh bien, songiez-vous à une pareille chose quand, à Chicago, vous entriez chez les Hommes Libres ?

– Non, je l’avoue.

– Moi non plus, quand j’entrai chez eux à Philadelphie. Ils formaient un cercle de bienfaisance, où l’on se réunissait en camarades. J’entendis alors parler de Vermissa. Heure funeste où ce nom frappa pour la première fois mes oreilles ! Je vins ici dans l’espoir d’améliorer ma situation. Seigneur ! quand j’y pense ! Ma femme et mes trois enfants m’accompagnèrent. Je montai, sur la place du Marché, un commerce

de nouveautés qui prospéra. On n'avait pas tardé à savoir que j'étais un Homme Libre. Je dus m'affilier à la loge locale, tout comme vous l'autre nuit. Ou m'imprima sur l'avant-bras la marque d'infamie, et, dans l'âme, un stigmaté plus honteux encore. Je m'aperçus que j'étais sous les ordres d'un vil coquin, et pris dans le lacet du crime. Que faire ? Prononçais-je une parole de modération, on y voyait, comme la nuit dernière, une trahison. Pas moyen de fuir : tout ce que je possède, je l'ai mis dans mon commerce. Si je quitte la société, on me tuera ; et que deviendront ma femme, mes enfants ? Ah ! c'est terrible, voyez-vous, terrible ! »

Morris plongea sa tête dans ses mains, et des sanglots convulsifs le secouèrent.

« J'avais, reprit-il, une conscience, une religion ; mais on a fait de moi un criminel. On me désigna pour une expédition. Je savais ce qu'il adviendrait de moi si je reculais. Peut-être suis-je un lâche... Peut-être la pensée de ma pauvre petite femme et de mes enfants me décida-t-elle... Je marchai. C'est un souvenir qui

me hantera toujours. Nous gagnâmes, à vingt-cinq milles d'ici, une maison solitaire, sur les hauteurs. Je fus, comme vous hier, chargé de garder la porte. On n'avait pas confiance en moi pour une mission plus active. Les autres entrèrent. En ressortant, ils avaient les mains rouges jusqu'aux poignets. Au moment où nous repartîmes, un enfant poussait de grands cris dans la maison derrière nous. C'était un enfant de cinq ans qui avait vu assassiner son père. Je faillis m'évanouir d'horreur. Et pourtant, je devais faire le fier, sourire, si je ne voulais point qu'à leur prochaine expédition les meurtriers sortissent de chez moi avec les mains ensanglantées, pendant que mon petit Fred gémirait sur mon cadavre. Mais quoi ! j'étais tout de même un criminel, complice d'autres criminels, perdu dans ce monde et dans l'autre. J'appartiens à la foi catholique ; mais le prêtre refusa de m'entendre quand il sut que je faisais partie de la bande des Écumeurs. Je suis un excommunié. Voilà. Vous êtes en train de descendre la pente que j'ai descendue ; eh bien, je vous le demande, où vous arrêterez-vous ? Êtes-vous prêt à devenir un

assassin ? Y a-t-il rien qui puisse vous retenir encore ?

– Que pensez-vous faire ? dit Mac Murdo, brusquement. Nous dénoncer ?

– À Dieu ne plaise ! Il m'en coûterait la vie !

– C'est bon. J'estime d'ailleurs que vous êtes un homme faible et que vous exagérez.

– J'exagère ? Attendez donc d'avoir vécu ici un peu plus longtemps. Regardez cette vallée. Voyez ces centaines de cheminées dont les fumées l'obscurcissent. Je vous dis que la vapeur du sang y pèse encore plus lourd et plus bas sur les têtes. C'est la Vallée de la Peur, la Vallée de la Mort. L'épouvante y habite les cœurs depuis le crépuscule du soir jusqu'à l'aube. Patience, jeune homme, vous avez beaucoup à apprendre.

– Soit ! quand j'aurai appris, nous recauserons, fit négligemment Mac Murdo. Ce que je vois de plus clair, pour l'instant, c'est que vous n'êtes pas ici à votre place. Plus tôt vous liquiderez votre commerce, dussiez-vous n'en tirer que dix pour cent, mieux cela vaudra pour vous. Je n'abuserai

pas de ce que vous m'avez dit ; mais si je pensais que vous fussiez un mouchard...

– Non, non ! s'écria Morris, d'une voix pitoyable.

– Alors, restons-en là. J'ai enregistré vos paroles : peut-être, un jour, m'en souviendrai-je. Sans doute vous avez cru agir dans mon intérêt en me tenant ce langage. Et maintenant, je rentre chez moi.

– Un dernier mot, dit Morris. On peut nous avoir vus ensemble. On peut savoir que nous avons causé.

– En effet.

– Je vous offre un emploi chez moi.

– Je le refuse. Que nous nous soyons rencontrés, c'est votre affaire et la mienne. Au revoir, frère Morris. Puissiez-vous être plus heureux à l'avenir ! »

L'après-midi du même jour, Mac Murdo était assis devant le poêle de sa chambre, et il fumait, perdu dans ses pensées, quand, la porte s'étant ouverte, il vit s'encadrer dans le chambranle

l'énorme silhouette du patron Mac Ginty. Les deux hommes s'étant salués du signe de reconnaissance, le Maître s'assit en face du jeune homme et darda sur lui un regard que Mac Murdo soutint sans broncher.

« Frère Mac Murdo, dit-il enfin, je ne fais guère de visites : je ne suis que trop occupé à recevoir celles qu'on me fait. Mais il y a un point que je voudrais traiter avec vous, et j'ai eu l'idée de venir vous surprendre.

– J'en suis fier, conseiller, répondit cordialement Mac Murdo, en allant chercher dans son armoire une bouteille de whisky ; c'est un honneur auquel je n'aurais pu m'attendre.

– Comment va votre bras ? »

Mac Murdo fit la grimace.

« Ma foi, il ne se laisse pas oublier, dit-il. Mais c'est, après tout, une bien petite peine.

– Oui, dit l'autre, bien petite pour un homme loyal, endurant, et capable de servir la loge. De quoi causiez-vous donc ce matin, avec frère Morris, à Miller Hill ? »

La question venait à l'improviste ; heureusement, Mac Murdo avait sa réponse toute prête. Il partit de rire :

« Morris ne se doute pas que j'ai les moyens de gagner ma vie à domicile. Et je me garderai de l'en informer, car pour des gens comme moi il a trop de conscience. C'est d'ailleurs un fort brave homme. Il me supposait sans ressources et pensait m'obliger en m'offrant une place dans son magasin.

– Tout simplement ?

– Tout simplement.

– Et vous avez refusé la place ?

– Bien sûr. Est-ce que je ne gagne pas dix fois autant dans ma chambre en quatre heures de travail ?

– Sans doute. Au surplus, si j'étais vous, je ne fréquenterais guère ce Morris.

– Pourquoi ?

– Parce que. Cette raison doit vous suffire. Beaucoup s'en contenteraient,

– Beaucoup, c’est possible, mais pas moi, conseiller, répondit hardiment Mac Murdo ; soit dit pour votre gouverne, si vous vous targuez de juger les hommes ! »

Le géant basané le regarda, et sa patte velue se contracta sur son verre, comme pour le lui lancer à la tête. Puis il eut un accès d’hilarité, aussi bruyant que peu sincère.

« Vous êtes, fit-il, un drôle de type. S’il vous faut des raisons, je vais vous en donner. Morris ne vous a-t-il rien dit contre la loge ?

– Non.

– Ni contre moi ?

– Non.

– Preuve que vous ne lui inspirez pas confiance. Mais c’est un frère peu loyal. Nous le savons, nous le surveillons, nous n’attendons que le moment de le rappeler à l’ordre. Je crois que ce moment approche. Pas besoin de brebis galeuse dans notre troupeau. Et quant à vous, si vous fréquentiez un homme peu loyal, comment votre loyauté ne nous serait-elle pas suspecte ?

– Il n’y a pas à craindre que je fréquente cet homme, car je n’ai pour lui qu’une médiocre sympathie. Mais tout autre que vous ne s’aviserait pas deux fois de mettre ma loyauté en doute.

– Bien, bien ! je ne voulais que vous prévenir à temps : c’est fait. »

Et Mac Ginty vida son verre.

« Je serais curieux de savoir, reprit alors Mac Murdo, comment vous avez eu vent de ma conversation avec Morris ? »

Mac Ginty se mit à rire.

« J’ai, dit-il, à me tenir au courant de tout ce qui se passe dans la ville. Là-dessus comptez sur moi. Mais il faut que je m’en aille, et, pour conclure, je... »

Il n’eut pas le temps d’achever sa phrase : la porte s’ouvrit à grand bruit, et sur le seuil apparurent trois visages sourcilleux, que surmontait le casque à pointe de la police. Mac Murdo, se dressant d’un jet, sortit à moitié le pistolet de sa ceinture, et s’arrêta net à la vue de

trois Winchester braqués au niveau de sa tête. Un homme s'avança, qui tenait un revolver à six coups. C'était le capitaine Marwin, naguère inspecteur à Chicago, passé dans la police des mines. Il hocha la tête en adressant à Mac Murdo un vague sourire.

« Je le pensais bien, dit-il, que vous vous attireriez des désagréments, monsieur Mac Murdo, de Chicago. Cette fois, pas moyen d'échapper, il me semble ? Allons, prenez votre chapeau, et suivez-nous. »

Mac Ginty s'interposa :

« Capitaine Marwin, ceci pourrait vous coûter cher. Où prenez-vous le droit de violer ce domicile et de molester deux honnêtes gens respectueux de la loi ?

– Vous êtes en dehors de cette affaire, conseiller Mac Ginty, répondit le capitaine. Ce n'est pas vous que nous cherchons, mais cet homme. Et vous ne devez pas nous entraver, mais nous aider, dans l'accomplissement de notre devoir.

– Mac Murdo est de mes amis, je réponds de sa conduite.

– Au dire de tout le monde, qui sait si vous n'aurez pas à répondre un jour de la vôtre ? Ce Mac Murdo, avant de venir ici, était un malfaiteur ; il l'est encore. Agents, ne le quittez pas des yeux pendant que je le désarme.

– Voici mon pistolet, dit Mac Murdo, froidement. Vous n'auriez peut-être pas ainsi raison de moi, capitaine Marwin, si nous étions seuls, face à face. »

Mac Ginty renouvela ses protestations :

« Où est votre mandat ? dit-il. Parbleu ! autant vivre en Russie qu'à Vermissa du moment que la police y est faite par des individus de votre acabit ! Vous aurez de mes nouvelles, je vous le promets.

– De quoi m'accuse-t-on ? demanda Mac Murdo.

– D'avoir participé à l'agression dirigée contre le vieux Stranger, dans les bureaux du *Herald*. Il s'en faut de peu que ce ne soit une accusation de

meurtre.

– Eh bien, si vous n’avez contre lui que cette charge, dit Mac Ginty, vous feriez aussi bien d’y renoncer : vous vous épargneriez un mécompte. Cet homme est resté jusqu’à minuit dans mon établissement, à jouer au poker. J’ai une douzaine de témoins pour en fournir la preuve.

– Vous vous arrangerez demain avec la justice. En attendant, suivez-nous, Mac Murdo. Et tenez-vous tranquille, ou gare aux coups de crosse ! Allons, rangez-vous, monsieur Mac Ginty ; je vous avertis que, dans l’exercice de mes fonctions, je n’admets pas de résistance. »

La détermination du capitaine était si évidente que Mac Murdo et le Maître se résignèrent. Ce dernier réussit d’ailleurs à échanger quelques mots tout bas avec le prisonnier avant qu’on l’emmenât.

« Où avez-vous les... ? » murmura-t-il.

Il voulait dire les moules à fausse monnaie ; et son pouce dessinait un geste suffisamment explicite.

« En sûreté, répondit Mac Murdo, qui avait aménagé une cachette sous son plancher.

– Au revoir ! lui dit alors tout haut Mac Ginty, en lui serrant les mains. Je vais de ce pas trouver Reilly, l’avocat. Je me charge de votre défense, et je vous garantis qu’on vous relâchera vite.

– C’est ce qu’il ne faudrait point parler, répliqua Marwin. Gardez bien le prisonnier, vous autres. Et tirez sur lui à la première tentative de fuite. Avant de partir, je vais fouiller la maison. »

Marwin procéda effectivement à une perquisition, mais, sans doute, ne trouva pas trace des moules. Puis il repartit avec ses hommes, emmenant Mac Murdo. La nuit était venue ; une tempête de neige rendait les rues à peu près désertes ; cependant, quelques passants suivirent le petit groupe ; et, l’invisibilité leur donnant du courage, ils vomissaient des imprécations contre le prisonnier.

« Qu’on lynche l’Écumeur ! criaient-ils, qu’on le lynche ! »

Au milieu des brocards et des rires, on poussa

Mac Murdo dans le dépôt. L'inspecteur de service lui fit subir un interrogatoire de forme, puis on le mit dans la cellule commune. Il y retrouva Baldwin et ses compagnons de la veille, tous arrêtés dans la journée, et qui devaient comparaître le lendemain matin.

Mais il n'y avait pas jusqu'à cette forteresse de la loi où ne s'étendît le bras des Hommes Libres. Dans la soirée, un des gardiens, ayant apporté de la paille pour le couchage, en retira deux bouteilles de whisky, des verres et des cartes. Les détenus passèrent une nuit joyeuse, que ne traversa pas la moindre inquiétude du lendemain.

L'événement montra qu'ils avaient raison d'être tranquilles. Les témoignages ne permirent pas au magistrat de porter l'affaire plus haut. D'une part, en effet, les compositeurs et imprimeurs du *Herald* durent reconnaître que, tout en croyant les accusés coupables, ils n'osaient certifier sous serment l'identité des agresseurs, qu'ils n'avaient pu bien voir, la lumière étant mauvaise et l'émotion générale ;

interrogés par l'habile attorney que Mac Ginty avait engagé pour la circonstance, ils furent encore plus nébuleux. Le blessé, lui, avait déjà déclaré que, surpris par la soudaineté de l'attaque, il n'avait rien remarqué, sinon que le premier des individus qui l'avaient frappé portait une moustache ; et que d'ailleurs, il ne doutait pas d'avoir eu affaire aux Écumeurs, car c'étaient les seuls ennemis qu'il se connût, et ses articles lui avaient depuis longtemps valu des menaces. D'autre part, il fut clairement établi, par les témoignages concordants et catégoriques d'une demi-douzaine de citoyens, y compris le conseiller Mac Ginty, que les accusés avaient passé la soirée à la Maison de l'Union, où ils avaient joué aux cartes jusqu'à une heure beaucoup plus tardive que celle de l'attentat. Dans ces conditions, non seulement on proclama leur innocence, mais peu s'en fallut qu'on n'exprimât le regret de les avoir dérangés et qu'on ne blâmât le capitaine Marwin et la police d'un excès de zèle.

Le verdict souleva les applaudissements d'un public au milieu duquel Mac Murdo apercevait

maintes figures familières. Des frères de la loge s'agitaient en lui souriant. Néanmoins, parmi les assistants, il y en eut qui pincèrent les lèvres et firent les gros yeux au moment où les accusés sortirent librement de la salle. En les voyant passer devant lui, un petit homme à barbe noire, qui semblait un gaillard intrépide, formula ainsi sa pensée et celle de ses camarades :

« Tas de bandits ! nous finirons bien, pourtant, par vous avoir ! »

## V

### *L'heure sombre*

Si quelque chose avait pu grandir John Mac Murdo dans l'estime de la loge, c'eût été son arrestation et son acquittement. On ne se souvenait pas, à la société, d'un homme qui, dès le lendemain de son initiation, se fût mis en situation de comparaître devant la justice. Déjà l'on réputait Mac Murdo comme un bon compagnon, un gai viveur et, par-dessus le marché, un homme de caractère, incapable de supporter une insulte, fût-ce du patron lui-même. On considérait, en outre, que personne ne s'imposait davantage, et par son intelligence pour machiner une entreprise criminelle, et par sa décision pour l'exécuter. « Il autorise toutes les espérances », se disaient les anciens l'un à l'autre ; et ils attendaient le moment de l'utiliser.

Mac Ginty n'avait point, jusque-là, manqué d'instruments ; mais il reconnaissait à celui-ci une valeur exceptionnelle. Il se faisait l'effet d'un chasseur qui tient en laisse un limier de choix : le jour viendrait de le lâcher ; il avait sa meute pour le gibier ordinaire. Cependant quelques membres de la loge, et notamment Ted Baldwin, ne voyaient pas sans fureur et sans haine la rapide fortune de l'étranger. Mais ils l'évitaient, le sachant aussi prêt à combattre qu'à rire.

Par malheur, en même temps qu'il se poussait dans la faveur de ses camarades, Mac Murdo perdait du terrain sur un point où maintenant, il était encore plus engagé. Le père d'Ettie Shafter avait définitivement rompu avec lui et lui interdisait sa maison. Ettie elle-même, trop profondément éprise pour se ressaisir, n'envisageait pas sans terreur le mariage avec un homme qu'elle regardait comme un criminel. Un matin, après une nuit sans sommeil, elle résolut de le voir, peut-être pour la dernière fois, et de faire un vigoureux effort pour l'arracher à de trop funestes influences. Elle se rendit chez lui, comme il l'en avait souvent priée, et gagna tout

droit sa chambre, où il se tenait d'habitude. Assis à une table, le dos tourné, il semblait écrire une lettre. Ettie n'avait que dix-neuf ans : une idée malencontreusement puérile lui traversa le cerveau. Mac Murdo ne l'avait pas entendue ouvrir la porte : elle s'avança sur la pointe des pieds et le toucha aux deux épaules.

Si elle pensait le surprendre, elle ne s'était point trompée, car il fit un tel sursaut qu'elle frémit d'épouvante ; et, se retournant dans un bond de tigre, il lui chercha la gorge avec la main droite, pendant que de la gauche il froissait le papier posé devant lui. Puis, un moment, il la regarda avec des yeux enflammés.

Et alors, l'étonnement, la joie dissipèrent l'expression de férocité qui lui convulsait le visage, et qui avait fait reculer la jeune fille comme devant la brusque révélation d'une horreur inconnue.

« Vous ! s'écria-t-il, en épongeant son front moite. Penser que vous venez à moi, cœur de mon cœur, et que je ne trouve rien de mieux à faire que de chercher à vous étrangler ! »

Il ajouta, l'appelant de ses deux bras :

« Ah ! que je vous serre contre moi... que je vous explique... »

Mais elle demeurait bouleversée d'avoir vu, le temps d'un éclair, sur le visage de Mac Murdo, une peur étrange, suspecte. Son instinct de femme le lui disait : ce n'était pas le simple émoi de la surprise, c'était de la peur, de la peur comme en éprouve seul un coupable.

« Que s'est-il passé en vous, Jack, s'écria-t-elle, pour que j'aie pu vous effrayer à ce point ? Vous ne m'auriez pas ainsi regardée si vous aviez eu la conscience tranquille.

– Je pensais à autre chose ; et quand vous êtes venue à la sourdine, en glissant sur vos pieds de fée...

– Non, c'était plus que cela, Jack. »

Tout d'un coup, un soupçon la traversa :

« Montrez-moi la lettre que vous écriviez ?

– Je n'en ai pas le droit, Ettie. »

Le soupçon devint aussitôt une certitude.

« Je comprends, dit-elle. Vous écriviez à une femme. Peut-être à votre femme. Car, après tout, sais-je si vous n'êtes pas marié, vous qui êtes ici un inconnu pour tout le monde ?

– Je ne suis pas marié, Ettie. Je vous le jure. Je vous jure sur le Christ qu'il n'y a pour moi, ici-bas, d'autre femme que vous ! »

Il parlait avec tant de fièvre, et il était si pâle, qu'elle fut forcée de le croire.

« Alors, pourquoi me refuser cette lettre ?

– Ma chérie, j'ai juré de ne la montrer à personne. Et je ne voudrais pas trahir mon serment, de même que je ne voudrais pas manquer à la parole que je vous ai donnée. Ce qu'il y a là-dedans, vous ne devez pas me le demander : c'est le secret de la loge. Ne comprenez-vous pas qu'en sentant une main sur moi j'ai pu craindre que ce ne fût celle d'un détective ? »

Sa parole avait l'accent de la vérité. Il attira Ettie sur son cœur, et par ses baisers il s'efforça de lui rendre le calme et la confiance.

« Asseyez-vous là, près de moi. Oh ! ce n'est pas le trône que mériterait une reine, c'est le moins indigne que puisse vous offrir votre amoureux. Un jour viendra où il aura mieux à vous donner, j'espère. Allons, vous voilà rassurée, n'est-ce pas ?

– Comment serais-je jamais rassurée, Jack, quand je sais que vous êtes un criminel associé à d'autres criminels, quand d'un instant à l'autre je puis apprendre votre arrestation pour meurtre ? Mac Murdo l'Écumeur... voilà dans quels termes vous désignait aujourd'hui l'un de nos pensionnaires. J'ai reçu le mot en pleine poitrine, comme un coup de poignard.

– Les mots n'ont pas d'importance.

– Celui-là était vrai.

– Vous vous l'exagérez, ma chérie. Nous ne sommes que de pauvres gens qui essayent, comme ils le peuvent, de maintenir leurs droits. »

Ettie noua ses bras au cou de son amoureux :

« Reprenez-vous, Jack ! Pour l'amour de moi, pour l'amour de Dieu, soyez votre maître ! Je

viens vous le demander. Tenez, je me mets à vos pieds. C'est à genoux que je vous supplie, que je vous implore ! »

Il la releva, et, pour l'apaiser, il pressa contre lui la blonde tête.

« Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous me demandez, ma chérie. Comment me reprendrais-je, sans faillir à la parole jurée, sans désertier mes camarades ? Vous ne me le demanderiez pas si vous connaissiez mieux ma situation. Quand même je le voudrais, le pourrais-je ? Vous ne supposez pas que la loge permette à un homme de s'en aller ainsi, emportant ses secrets ?

– Oh ! j'y ai réfléchi, Jack. J'ai tout arrangé. Mon père a mis de côté quelque argent. L'existence lui devient de plus en plus intolérable dans cette ville en proie à la terreur. Il partirait volontiers. Nous fuirions ensemble pour Philadelphie ou New-York. Vous échapperiez à ces hommes... »

Mac Murdo se mit à rire :

« La loge a le bras long. Pensez-vous qu'elle ne l'étendrait pas jusqu'à New-York ou Philadelphie ?

– Alors, nous irions dans l'Ouest, ou en Angleterre, ou en Suède, d'où est venu mon père : n'importe où, pourvu que ce fût loin de la Vallée de la Peur. »

Ce mot réveilla soudain chez Mac Murdo le souvenir de son entretien avec le vieux Morris.

« Voilà, dit-il, la deuxième fois que j'entends nommer ainsi cette vallée. Il semble qu'elle projette sur quelques-uns d'entre vous une ombre bien lourde.

– Une ombre toujours plus épaisse ! Vous figurez-vous que Ted Baldwin nous ait pardonné ? Il vous craint ; sans cela, quelles armes pensez-vous que nous aurions contre lui ? Si vous aviez vu, l'autre jour, de quels yeux dévorants il me regardait !

– Pardieu ! qu'il s'en avise devant moi, je lui apprendrai les bonnes manières ! Écoutez-moi, petite amie. Je ne puis m'en aller d'ici. Je vous le

répète une fois pour toutes. Mais laissez-moi faire, et je tâcherai de trouver un moyen honorable de me dégager.

– Il n’y a pas d’honneur en pareille matière.

– Oui, c’est votre point de vue. Mais donnez-moi un délai de six mois, et je m’arrangerai de manière que je puisse partir sans honte. »

Elle eut une explosion de joie.

« Six mois... est-ce une promesse ?

– Mettons, si vous le voulez, six ou huit. D’ici à un an, pas plus, nous aurons laissé derrière nous cette vallée. »

Ce fut tout ce que put obtenir Ettie ; mais c’était déjà quelque chose ; un rayon lointain éclairait pour elle les ténèbres de l’avenir. Elle éprouvait, en s’en retournant, une sorte d’allégresse qu’elle avait cessé de connaître depuis qu’elle avait rencontré Mac Murdo.

On pourrait croire que celui-ci n’ignorait rien des faits et gestes de la société dont il était membre ; cependant il ne tarda pas à savoir que la loge faisait partie d’une organisation plus vaste et

plus complexe. Certaines choses échappaient à Mac Ginty lui-même, car il avait un supérieur qu'on appelait le délégué du comté, et qui habitait Hobson's Patch, localité située plus bas sur la voie ferrée. Cet homme commandait plusieurs loges différentes, qu'il menait avec une brusquerie arbitraire. Mac Murdo l'aperçut une fois, petit, menu, sournois, les cheveux gris, l'allure furtive, le regard malveillant et oblique. Il s'appelait Evans Pott, et il inspirait au grand « patron » de Vermissa un peu de cette répulsion que devait ressentir l'énorme Danton devant le chétif et dangereux Robespierre.

Un jour, Scanlan, qui logeait toujours dans la même maison que Mac Murdo, reçut un billet de Mac Ginty lui transmettant une lettre par laquelle Evans Pott annonçait l'envoi de deux hommes chargés d'opérer dans le voisinage ; l'intérêt de la cause exigeait qu'il s'abstint de tout détail sur l'objet de leur mission ; il pria le Maître d'assurer leur logement et leurs aises jusqu'au moment de l'action. Comme la Maison de l'Union ne pouvait loger secrètement des hôtes, Mac Ginty, à son tour, pria Mac Murdo et

Scanlan de donner asile aux deux étrangers.

Ils arrivèrent le soir même, chacun portant sa valise. L'un d'eux, Lawler, était un homme d'un certain âge, cauteleux, circonspect, taciturne, vêtu d'une vieille redingote noire qui, avec son feutre mou et sa barbe grise ébouriffée, lui donnait l'aspect d'un prédicateur nomade. L'autre, Andrews, sortait à peine de l'enfance ; il avait une bonne figure ouverte, joyeuse, et les façons évaporées d'un gamin en vacances qui ne demande qu'à profiter des moindres minutes. Irréprochablement sobres l'un et l'autre, ils se conduisaient en toutes choses de façon exemplaire, à ceci près qu'ils avaient souvent fait leurs preuves comme assassins, et qu'ils étaient les plus redoutables instruments d'une association de meurtre. Andrews avait déjà rempli trois missions de ce genre, et Lawler cinq.

Très disposés à parler de leurs exploits passés, qu'ils racontaient d'ailleurs avec la demi-modestie de gens habitués à mettre un zèle désintéressé au service de la cause commune, Mac Murdo les trouva au contraire des plus

discrets quant à l'affaire présente.

« On nous a choisis, expliqua Lawler, parce que ni l'enfant ni moi ne buvons. Bonne précaution contre les bavardages. Ne le prenez point en mauvaise part : nous nous conformons aux ordres du délégué du comté. »

Le soir, pendant le dîner qui réunissait les quatre hommes à la même table :

« Nous ne faisons tous qu'un, dit Scanlan.

– Sans doute, répondit Lawler, et nous causerons tant qu'il vous plaira du meurtre de Charles Williams, ou de celui de Simon Bird, ou de telle autre vieille histoire. Mais pour ce qui est d'aujourd'hui, tant que nous n'aurons pas fait notre besogne, nous n'en parlerons pas.

– Il y a ici une douzaine d'individus à qui j'aurais un mot à dire, fit Mac Murdo, avec un juron. Celui que vous visez, ce n'est pas Jack Knox, d'Ivon Hill, je suppose ? Je ferais volontiers du chemin pour le voir traiter comme il le mérite.

– Non, ce n'est pas encore lui.

– Ni Hermann Strauss ?

– Non plus.

– Évidemment, j’insisterais en vain si vous êtes décidés au silence. Mais j’aurais aimé à savoir... »

Lawler sourit en hochant la tête. Il n’y avait rien à tirer de lui.

En dépit d’une réserve si rigoureuse, Scanlan et Mac Murdo étaient, dès maintenant, résolus d’assister à ce que leurs hôtes appelaient la « farce ». Donc, un matin, de très bonne heure, les entendant descendre à pas de loup l’escalier, ils enfilèrent à la hâte leurs vêtements. Mais lorsqu’ils descendirent eux-mêmes, les autres avaient déjà passé au dehors, laissant derrière eux la porte ouverte. L’aube n’avait pas commencé de poindre : à la clarté des réverbères, ils aperçurent Lawler et Andrews à quelque distance dans la rue. Ils les suivirent de loin, avec prudence. La neige étouffait le bruit de leurs pas.

La maison qu’ils habitaient se trouvait presque à l’extrémité de la ville ; bientôt ils arrivèrent à

un carrefour extérieur. Là, trois hommes attendaient, avec qui Lawler et Andrews engagèrent une conversation rapide et animée, puis toute la bande se remit en route. l'affaire devait être d'importance pour exiger un pareil nombre d'hommes. À cet endroit se détachaient plusieurs chemins qui menaient à diverses mines. Les étrangers prirent celui de Crow Hill. C'était une exploitation considérable et placée en de fortes mains : alors que partout régnait la terreur, la farouche énergie d'un directeur américain, Josiah-H. Denn, y maintenait l'ordre et la discipline.

Le jour se levait ; les ouvriers se rendaient à leur travail ; le long du chemin noir, ils avançaient en file, seuls ou par groupes.

Mêlés à eux, Mac Murdo et Scanlan ne perdaient pas de vue le groupe qu'ils suivaient. Au-dessus de leurs têtes flottait un épais brouillard, que déchira soudain le cri aigu d'une sirène : c'était le signal annonçant que dix minutes plus tard les cages allaient descendre et la journée de travail commencer.

Au moment où ils arrivèrent devant le puits, un certain nombre de mineurs attendaient, battant la semelle et soufflant sur leurs doigts, car le froid était des plus âpres. Les étrangers se tenaient discrètement à l'écart, près du bâtiment de la machine. Scanlan et Mac Murdo grimpèrent sur un tas de scories, d'où ils embrassaient du regard toute la scène. Ils virent l'ingénieur, un grand Écossais barbu nommé Manzies, sortir du bâtiment et donner un coup de sifflet pour qu'on abaissât les cages. Au même instant, un jeune homme de haute taille, tout rasé, vif, et qui se dandinait en marchant, s'approcha du puits. Ses yeux rencontrèrent le petit groupe silencieux et immobile. Les cinq hommes avaient rabattu leur chapeau et relevé le col de leur vêtement pour masquer leur figure. Un pressentiment de mort pesa sur le directeur. Il se secoua, et, n'écoutant que son devoir, il aborda les intrus :

« Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il, et que faites-vous là ? »

Pour toute réponse, l'un d'eux, fit un pas en avant et lui tira un coup de feu dans la poitrine.

Stupéfaits, les mineurs ne bougèrent pas : ils semblaient paralysés. Le directeur porta la main à sa blessure et, replié sur lui-même, il s'éloignait en chancelant, quand un second coup de feu partit du groupe ; alors, il s'affaissa de côté, et on le vit se tordre de souffrance, battant des pieds, griffant le mâchefer. À ce spectacle, Manzies l'Écossais poussa un rugissement, saisit une clef d'acier, bondit vers les assassins : deux balles reçues en plein visage l'étendirent à leurs pieds. Quelques-uns des mineurs semblèrent vouloir s'élancer ; un cri rauque monta, où se mêlaient l'horreur et la colère ; mais deux des étrangers s'étant mis à décharger leurs armes sur la foule, elle se dispersa dans une fuite panique, et certains coururent d'un trait jusqu'à Vermissa pour s'enfermer chez eux. Cependant les plus braves se rallièrent ; on revint à la mine ; mais la bande s'était évanouie dans le brouillard du matin. Et il n'y avait pas un seul témoin capable de certifier en bonne foi devant un juge l'identité de ces hommes qui, sous les yeux de cent spectateurs, avaient perpétré leur double crime.

Scanlan et Mac Murdo s'en retournèrent,

Scanlan assez abattu, car c'était le premier meurtre qu'il eût vu commettre : il l'avait trouvé moins drôle qu'il ne croyait, et les hurlements de la veuve du directeur le poursuivaient tandis qu'il se hâtait vers la ville. Mac Murdo, plongé dans ses pensées, gardait le silence, sans laisser voir d'ailleurs aucune sympathie pour la faiblesse de son compagnon.

« C'est la guerre, répétait-il de temps en temps, la guerre entre les Compagnies et nous. Nous frappons comme nous pouvons, de toute notre force. »

Cette nuit-là, on fit bombance à la Maison de l'Union, dans le local de la loge. On n'y fêtait pas seulement le meurtre du directeur et de l'ingénieur de la Crow Hill, qui amènerait la Compagnie à résipiscence et la contraindrait de subir, comme les autres Compagnies du district, la loi de terreur et de chantage. Mais la loge avait à célébrer aussi un exploit personnel, accompli hors des limites de son territoire. On sut que le délégué du comté, en même temps qu'il expédiait cinq de ses hommes pour frapper un coup à

Vermisa, avait demandé que trois hommes de Vermisa fussent secrètement choisis et envoyés pour tuer William Hales, de la Royal Stokes, William Hales était l'un des propriétaires de mine les plus connus et les plus populaires du district de Gilmerton. On n'aurait pas supposé qu'il eût un ennemi au monde, car il était un patron modèle. Il n'exigeait qu'une chose, la conscience dans le travail ; aussi avait-il congédié certains employés paresseux ou ivrognes, qui étaient membres de la toute-puissante société. Des avis comminatoires placardés à sa porte n'avaient pas fléchi sa résolution ; de sorte que, dans un pays libre et civilisé, il s'était trouvé condamné à mort.

L'exécution avait eu lieu, Ted Baldwin y avait présidé. Assis à la place d'honneur, près du Maître, il étalait son importance. Sa face rouge, ses yeux vitreux, injectés de sang, disaient la boisson et l'insomnie. Avec deux de ses camarades, il avait passé la nuit dans la montagne. Tous les trois avaient les cheveux en désordre, les vêtements souillés ; mais ils fussent revenus contre tout espoir d'une expédition héroïque qu'ils n'auraient pas reçu un plus

chaleureux accueil. Ils contèrent mille fois leur prouesse, parmi les cris d'enthousiasme et les éclats de rire. Ils avaient attendu leur homme à l'heure ou celui-ci, chaque soir, regagnait à cheval son domicile. Ils s'étaient portés au sommet d'une côte abrupte, dans un endroit où le cheval devait ralentir le pas. Emmitouflé dans ses fourrures à cause du froid, William Hales n'avait pu mettre la main sur son pistolet. Ils l'avaient fait tomber à terre, et, tous les trois, il avait vidé leurs armes sur lui. Ils ne le connaissaient pas personnellement, du reste.

Tout assassinat comporte un certain imprévu dramatique ; à cet égard, ils avaient montré aux Écumeurs de Gilmerton que ceux de Vermissa méritaient qu'on leur fît confiance. En effet, tandis qu'ils déchargeaient encore leurs revolvers sur le cadavre, un homme et sa femme étaient apparus au sommet de la côte. On avait d'abord pensé à les tuer ; mais c'était des êtres inoffensifs, étrangers à la population des mines ; on les avait sévèrement invités à passer leur chemin et à garder bouche close, faute de quoi ils s'exposaient aux pires malheurs. Après cela, on

avait laissé sur place le corps ensanglanté de la victime, afin qu'il servît d'exemple aux patrons sans cœur. Puis les trois nobles justiciers s'étaient enfuis dans la montagne, où la nature demeurerait encore vierge jusqu'aux frontières du pays des hauts fourneaux.

Pour les Écumeurs, ce jour resterait un grand jour. Jamais l'ombre n'avait été si noire sur la vallée. Mais comme un bon général choisit l'instant de la victoire pour redoubler ses efforts afin que ses ennemis n'aient pas le temps de réparer leur désastre, ainsi Mac Ginty, considérant de ses yeux cruels et songeurs le champ de ses opérations, avait organisé, contre ceux qui lui faisaient opposition, une attaque nouvelle. Cette nuit même, la réunion se terminait, les compagnons se séparaient à moitié ivres, quand le Maître prit Mac Murdo par le bras et le conduisit dans la petite pièce où avait eu lieu leur première entrevue. « Voyons, mon petit, lui dit-il, j'ai enfin une affaire digne de vous. Il s'agit d'opérer vous-même.

– Je m'en félicite, répondit Mac Murdo.

– Vous prendrez avec vous deux hommes, Manders et Reilly. Tous les deux sont prévenus. Nous n’aurons la paix dans le district qu’après en avoir fini avec Chester Wilcox. Débarrassez-nous de lui ; toutes les loges du pays minier vous en seront reconnaissantes.

– Je ferai de mon mieux. Mais qu’est-ce que Chester Wilcox, et où le trouverai-je ? »

Mac Ginty ôta du coin de sa bouche son éternel cigare, moitié chiqué, moitié fumé, et se mit à ébaucher une sorte de plan sur une page arrachée de son calepin.

« Chester Wilcox, dit-il, est le principal contremaître de l’Iron Dyke : un citoyen mal commode, ancien sergent porte-drapeau, aujourd’hui tout poils gris et cicatrices. Nous avons tenté deux fois de nous en défaire ; la chance nous a manqué. Jim Carnaway y a laissé la peau. À vous d’intervenir. Voici la maison, absolument isolée, à la bifurcation de l’Iron Dyke, comme ce plan vous le montre. Il y a danger à opérer de jour : le drôle est armé, il tire vite et bien et ne perd pas son temps à poser des

questions. De nuit, c'est différent. Il habite avec sa femme, trois enfants et une domestique. Vous n'avez pas à choisir entre les uns et les autres : c'est tout ou rien. Si vous pouviez placer contre la porte d'entrée un sac de poudre muni d'une mèche lente...

– Que reprochez-vous à cet homme ?

– Ne vous ai-je pas dit qu'il a tué Jim Carnaway ?

– Pourquoi l'a-t-il tué ?

– Tonnerre ! est-ce que cela vous regarde ? Carnaway rôdait une nuit autour de sa maison, il le tua. Cela me suffit et doit vous suffire. Vous avez à liquider la question.

– Il y a les deux femmes et les trois enfants. Faut-il les faire sauter, eux aussi ?

– Sans doute, si nous n'avons que ce moyen de l'atteindre.

– Cela me paraît excessif pour eux : ils ne nous ont point fait de mal.

– Qu'est-ce à dire ? Ne serions-nous pas d'accord ?

– Du calme, conseiller, du calme. Ai-je rien fait ni rien dit pour vous donner à penser que je me sépare du Maître de ma loge ? À vous de décider ce qui convient et ce qui ne convient pas.

– Donc, vous agirez ?

– J’agirai.

– Quand ?

– Donnez-moi un jour ou deux, que je voie la maison et prenne mes dispositions. Ensuite...

– Très bien, dit le Maître, serrant la main de Mac Murdo. Je m’en remets à vous. Quel beau jour que celui où vous nous arriverez avec la grande nouvelle ! C’est le coup de grâce, celui qui doit mettre à nos pieds toutes les Compagnies. »

Mac Murdo réfléchit longtemps et profondément à la mission dont il se trouvait ainsi chargé. La maison qu’il devait faire sauter était située à quelque cinq milles de là, dans une vallée voisine. Il partit seul, cette nuit même, pour préparer l’attentat, et la lumière était déjà haute quand il revint de sa reconnaissance. Le

lendemain, il eut un entretien avec ses subordonnés, Manders et Reilly, deux gamins impatients, heureux comme à l'idée d'une partie de chasse. Enfin, le surlendemain, ils se rencontrèrent hors de la ville, armés tous les trois, et l'un d'eux portant, dans un grand sac, de la poudre de carrier. Vers deux heures du matin, ils atteignirent la maison solitaire. Le vent soufflait, des nuages déchiquetés couraient sur la face de la lune, qui était presque dans son plein. On les avait prévenus de se méfier des chiens ; aussi n'avançaient-ils qu'avec prudence, le pistolet en main, le doigt sur la gâchette. Mais il n'y avait pas d'autre bruit que la plainte du vent, d'autre mouvement que le frisson des branches. Mac Murdo colla son oreille à la porte : tout semblait reposer à l'intérieur. Alors, il appuya au montant le sac de poudre, il y fit un trou avec son couteau, et il y ajusta la mèche. Le feu mis, ses deux compagnons et lui détalèrent à toutes jambes pour se blottir dans un fossé : une explosion et le fracas d'un écroulement leur apprirent que la besogne était faite. Les annales sanglantes de la société n'avaient jamais eu à enregistrer de

prouesse plus expéditive. Hélas ! ce chef-d'œuvre d'organisation et d'audace avait été conçu et exécuté en pure perte : averti par trop d'exemples et se sachant voué à la mort, Chester Wilcox avait fui, la veille, avec sa famille, pour chercher un asile plus sûr, plus ignoré, où il pût se mettre sous la protection de la police. On n'avait fait sauter qu'une maison ; le vieux porte-drapeau du temps de la guerre continuait d'inculquer la discipline aux mineurs de l'Iron Dyke.

« Qu'on m'abandonne cet homme, dit Mac Murdo, il m'appartient. Dussé-je attendre un an, j'aurai mon heure. »

La loge, par un vote unanime, lui manifesta sa confiance et sa gratitude. Et l'affaire parut en rester là. Mais tout le monde savait Mac Murdo résolu de la pousser jusqu'au bout. Quelques semaines plus tard, Wilcox fut tué d'un coup de feu dans une embuscade.

Tels étaient les procédés des Hommes Libres. C'est ainsi que les Écumeurs gouvernaient par la crainte le vaste et riche district que depuis tant d'années ils infestaient de leur présence.

Pourquoi souiller ces pages du récit d'autres crimes ? N'en ai-je pas dit assez pour faire connaître ces hommes ? Leurs exploits sont écrits dans l'histoire ; il y a des comptes rendus où l'on peut en lire les détails. Qu'on s'y reporte si l'on veut se renseigner, par exemple, sur le meurtre des policiers Hunt et Evans, tués pour avoir osé mettre la main sur deux membres de la loge de Vermissa, laquelle n'hésita pas à exécuter de sang froid deux malheureux sans armes. On y verra aussi la mise à mort de Mrs. Larbey pendant qu'elle soignait son mari, assommé par l'ordre de Mac Ginty. Le vieux Jenkins assassiné avec son frère, James Murdoch que l'on mutila, la famille Staphouse qu'on fit sauter, les Stendals, autant de victimes qui se succédèrent à bref intervalle dans le cours du même terrible hiver. Jamais la Vallée de la Peur n'avait connu d'heures plus sombres. Puis le printemps vint, qui regonfla les ruisseaux et fit reflourir les arbres : la nature, libérée d'une longue étreinte, se réveillait à d'espérance. Mais il n'y avait point d'espérance pour des hommes et des femmes soumis à un si

effroyable joug. Nul été ne s'était ouvert sur de moins riantes perspectives que celui de 1875.

## VI

### *Danger*

Le règne de la terreur était à son apogée. Marc Murdo, promu à la dignité de Diacre, pouvait déjà prévoir qu'il recueillerait un jour la succession de Mac Ginty comme Maître. Il était devenu si nécessaire dans les conseils qu'on ne faisait rien sans son avis et son assistance. Cependant, plus il gagnait en popularité près des Hommes Libres, plus les figures se renfrognèrent sur son passage dans les rues de Vermissa. Les citoyens, dominant leurs craintes, commençaient à se liguier contre leurs oppresseurs. On avait eu vent, à la loge, de réunions secrètes tenues dans les bureaux du *Herald*, et d'une distribution d'armes chez les partisans de la légalité. Mac Ginty et ses gens n'en conçurent pas d'inquiétude. Ils étaient nombreux, résolus, forts ;

leurs adversaires n'avaient ni cohésion, ni moyens ; tout cela finirait, comme dans le passé, par d'inutiles parloles, peut-être par d'importantes arrestations. C'était le sentiment de Mac Ginty, de Mac Murdo et des plus audacieux de la bande.

La loge tenait séance tous les samedis. Un samedi de mai, Mac Murdo s'apprêtait à s'y rendre, quand il reçut la visite de Morris. Le brave homme avait l'air rongé par le souci ; sa figure était tirée, défaite.

« Puis-je causer librement avec vous, monsieur Mac Murdo ?

– Bien sûr.

– Je n'oublie pas que je vous ai déjà ouvert mon cœur, et que vous n'en avez rien dit à personne, même quand vous avez eu à subir un interrogatoire du Maître.

– Vous vous étiez confié à moi ; pouvais-je faire autrement que de me taire ? Non pas que je sois d'accord avec vous...

– Je sais. Mais je n'ai que vous à qui me livrer

en toute assurance. Je porte là... »

Et Morris se frappait la poitrine.

« ... un secret qui me brûle, qui me tue. Ah ! que n'est-ce plutôt le secret d'un autre ! Si je parle, c'est un meurtre ; si je ne parle pas, c'est notre fin à tous. Que Dieu me soit en aide ! Je crois que j'en perdrai la tête ! »

Mac Murdo le regarda ; et le voyant trembler de tous ses membres, il versa du whisky dans un verre, qu'il lui tendit.

« Pour des gens comme vous, fit-il, voilà le remède. Parlez, maintenant. »

Morris but ; un peu de couleur ranima son visage blême.

« Je vous dirai tout en deux mots, reprit-il : un détective est sur nos traces. »

Mac Murdo ouvrit de grands yeux :

« Et c'est là ce qui vous affole ? Ignorez-vous que le pays regorge de policiers et de détectives ? Quel mal nous ont-ils jamais fait ?

– Le détective dont je parle n'est point du

pays. Ceux du pays, on les connaît, en effet, ils ne sont guère à craindre. Avez-vous entendu parler de l'agence Pinkerton ?

– J'ai lu quelque part ce nom-là.

– Eh bien ! sachez qu'on ne fait pas le fier pour peu qu'on l'ait à ses trousses. Ça n'est pas une de ces institutions d'État qui opèrent au petit bonheur. C'est une maison sérieuse, travaillant pour des résultats positifs, et n'ayant de cesse qu'elle ne les obtienne. Si Pinkerton a lâché un de ses hommes, nous sommes perdus.

– Tuons-le.

– Parbleu ! c'est votre première idée ! Ce sera celle de la loge ! Ne vous ai-je pas dit que tout ça finirait par un meurtre ?

– Un de plus ou de moins, qu'importe ? Est-ce que cela compte, ici ?

– Certes non. Mais je ne dormirais plus si je désignais la victime. Et pourtant, il y va de nos têtes. Que faire, au nom du Ciel ? »

Dans sa détresse, Morris arpentait fiévreusement la chambre. Ses paroles n'avaient

pas laissé d'impressionner Mac Murdo. Il concevait le danger et la nécessité d'y faire face. Prenant Morris par l'épaule, et le secouant :

« Que diable ! s'écria-t-il d'une voix vibrante, vous ne gagnerez rien à vous lamenter comme une vieille pleureuse. Au fait, qui est cet homme ? Où est-il ? Qui vous a renseigné sur lui ? Pourquoi venez-vous à moi ?

– Je viens à vous parce que, seul, vous pouvez me donner un conseil. Je vous ai dit qu'avant de m'installer ici je tenais un commerce dans l'Est. Je laissais là-bas, de bons amis. L'un d'eux est un employé des télégraphes. Voici une lettre de lui, reçue hier. Lisez vous-même, – en haut de la page... »

Et Mac Murdo lut :

– « Comment se portent vos Écumeurs ? La presse s'en occupe à tout propos. De vous à moi, je crois qu'avant peu nous en aurons des nouvelles. Cinq grandes corporations et deux Compagnies de chemins de fer ont pris la chose à cœur. Elles sont bien résolues à n'en pas démordre – et n'en démordront pas, soyez

tranquille. Elles sont engagées à fond. Pinkerton se charge de tout mener ; déjà son meilleur agent, Birdy Edwards, est en campagne. Vous ferez bien de prendre vos précautions. »

– Lisez le post-scriptum, à présent.

– « Ce que je vous en dis, je l’ai appris à l’occasion du service, et, bien entendu, cela, ne doit pas aller plus loin. Chaque jour, il nous passe entre les doigts d’interminables télégrammes chiffrés, où il est impossible de rien comprendre. »

Mac Murdo se tut. La lettre tremblait dans ses mains nerveuses. Un brouillard se levait devant lui, et il apercevait l’abîme à ses pieds.

« Avez-vous fait part de ceci à quelqu’un ? demanda-t-il.

– À personne.

– Mais votre ami n’aurait-il pas d’autres correspondants ?

– Un ou deux peut-être.

– Membres de la loge ?

– Sans doute.

– Si je vous le demande, c'est qu'il a pu donner le signalement de ce Birdy Edwards, et qu'avec le signalement nous arriverions à dépister l'homme.

– Je ne crois pas qu'il le connaisse. Il me dit ce qu'il a su lui-même à l'occasion du service ; mais comment connaîtrait-il l'agent de Pinkerton ? »

Soudain, Mac Murdo fit un haut-le-corps.

« Pardieu ! s'écria-t-il, je le tiens ! Quel imbécile j'étais de ne pas m'en aviser plus vite ! Nous avons de la chance, nous ne lui laisserons pas le temps de nous nuire. Voyons, Morris, remettez-vous l'affaire entre mes mains ?

– De grand cœur, si vous m'en débarrassez.

– Entièrement. Vous vous effacez, vous vous en rapportez à moi, je ne prononce même pas votre nom ; je prends tout sous mon bonnet, comme si j'avais reçu la lettre. Cela vous va-t-il ?

– Je ne demande pas autre chose.

– Alors, n'y pensez plus, n'en parlez plus. Je

vais à la loge. Pinkerton aura bientôt fait de déchanter.

– Vous tueriez son agent ?

– Moins vous en saurez, ami Morris, plus votre conscience sera paisible et votre sommeil léger. Ne posez pas de questions, attendez les événements. C'est moi que tout ceci regarde. »

Morris, en se retirant, secoua la tête.

« Il me semble tremper mes doigts dans le sang, gémit-il. – Bah ! répondit Mac Murdo avec un sourire équivoque, ce n'est pas assassiner que de se défendre. Ou lui ou nous. Cet homme nous perdrait s'il restait longtemps dans la vallée, Frère Morris, vous serez un jour notre Maître, car vous aurez sauvé la loge. »

Si Mac Murdo affectait de prendre légèrement l'incident, ses actes ne prouvèrent pas moins combien il en sentait le sérieux. Émoi d'une conscience coupable, sentiment de la puissance que représentait un organisme comme l'agence Pinkerton, ou juste appréciation de l'effort que les grandes Compagnies allaient tenter contre les

Écumeurs, quel que fût le mobile auquel il obéit, il se comporta comme un homme qui prévoit le pire. Avant de sortir, il brûla tous les papiers qui pouvaient le compromettre, et quand il les vit en cendres il poussa un soupir de satisfaction. Non pas, pourtant, qu'il fût complètement rassuré, car en se rendant à la loge il s'arrêta devant la maison du vieux Shafter. La maison lui demeurait interdite ; mais il n'eut qu'à taper à la fenêtre pour qu'Ettie apparût au dehors. L'air grave de son amoureux l'impressionna : Mac Murdo n'avait plus dans les yeux une certaine mauvaise flamme irlandaise qu'elle y voyait danser d'ordinaire.

« Il se passe quelque chose, Jack ! s'écria-t-elle. Jack, vous êtes en danger !

– Le danger n'est pas imminent, mon cher cœur ; mais peut-être ferons-nous bien de partir avant qu'il le devienne.

– Partir, dites-vous ?

– Je vous ai promis que je m'en irais un jour ou l'autre : l'heure est venue. J'ai de mauvaises nouvelles. Je prévois des ennuis.

– La police ?

– Un agent de Pinkerton. Ne cherchez pas à comprendre, chérie. Je suis dans une situation d'où il se peut que j'aie à me tirer le plus tôt possible. Vous m'avez dit que vous viendriez avec moi, si je m'en allais.

– Ah ! Jack, ce départ serait le salut pour vous.

– J'ai de l'honnêteté en certaines choses, Ettie. Je ne voudrais pas, pour tous les trésors du monde, toucher à un cheveu de votre tête, ni vous faire descendre une seconde du trône ou je vous ai assise parmi les nuées. Auriez-vous confiance en moi ? »

Elle lui tendit la main, sans une parole.

« Alors, écoutez-moi et suivez mes instructions, car je ne vois qu'un parti à prendre. Des événements vont se produire dans cette vallée. Un instinct m'avertit. Bien des gens dont je suis auront à s'en préoccuper. Si je m'en vais, de nuit ou de jour, il faut que vous m'accompagniez.

– Je m'en irai après vous, Jack.

– Non, non, pas après moi, mais avec moi.

Comment vous laisserais-je dans cette vallée, qui me serait défendue, et où je courrais le risque de ne jamais revenir ? Force, peut-être, de me cacher pour échapper à la police, je n’aurais aucun moyen de recevoir de vos nouvelles. Il faut que vous veniez avec moi. Je connais, au pays d’où je viens, une brave femme. Vous habiteriez chez elle jusqu’à notre mariage. Viendrez-vous ?

– Oui, Jack, je viendrai.

– Soyez bénie de vous fier à moi : je serais un démon de l’Enfer si j’en abusais. Donc, au premier signe, vous abandonnerez tout sur-le-champ, vous irez à la gare, et vous y attendrez que je vous rejoigne.

– De nuit ou de jour, au premier signe, Jack. »

Ses préparatifs de fuite ainsi arrêtés, Mac Murdo, un peu soulagé, se rendit à la loge. Les « frères » tenaient déjà séance, et il eut à remplir mille formalités compliquées de passe et de contre-passe avant de franchir le double cordon de gardes qui protégeaient l’accès de l’assemblée.

Un murmure de satisfaction et de bienvenue l'accueillit à son entrée. La vaste salle était pleine. À travers un brouillard de fumée, il aperçut la noire crinière broussailleuse du Maître, les traits féroces et hostiles de Baldwin, la tête de vautour du secrétaire Harraway, et la douzaine d'assesseurs qui constituaient le bureau de la loge. Il se réjouit qu'ils fussent tous présents pour délibérer sur la nouvelle qu'il apportait.

« Vraiment, nous sommes heureux de vous voir, frère ! s'écria le président. Car nous avons à trancher un litige qui ne demande pas moins que le jugement d'un Salomon.

– Il s'agit de Lander et d'Egan, lui expliqua son voisin, tandis qu'il prenait un siège. Tous les deux réclament la prime allouée par la loge pour le meurtre du vieux Crabbe, à Stylestown ; lequel des deux a tiré la balle ? »

Mac Murdo se dressa, la main levée. Telle était l'expression de son visage que l'assemblée parut instantanément se figer. Un silence de mort s'établit.

« Vénérable Maître, dit-il, je réclame

l'urgence.

– Frère Mac Murdo réclame l'urgence, dit Mac Ginty. Au terme des règlements, la priorité est de droit. Frère, vous avez la parole. »

Mac Murdo prit la lettre dans sa poche.

« Vénérable Maître, et vous, frères, dit-il, je vous apporte aujourd'hui de mauvaises nouvelles. Mais il vaut mieux les connaître et les discuter tout de suite que de recevoir inopinément un coup dont nous ne nous relèverions pas. Je suis informé que les plus riches, les plus puissantes organisations de cet État se sont coalisées pour nous abattre. À cette heure même, un détective de Pinkerton opère dans la vallée, recueillant des témoignages qui, pour beaucoup d'entre nous, signifient la corde, et, pour le reste, la prison. Telle est la question pour laquelle j'ai demandé l'urgence. »

De nouveau, un grand silence plana sur la salle.

« Frère Mac Murdo, dit le président, où avez-vous la preuve de ce que vous avancez ?

– Dans cette lettre », dit Mac Murdo.

Il lut tout haut le passage dénonçant les intentions des Compagnies, puis il ajouta :

« Je suis tenu d'honneur à ne vous donner aucun détail sur cette lettre et à ne pas m'en dessaisir entre vos mains ; mais je vous affirme qu'à part ce que je viens de lire elle ne présente rien d'intéressant pour la loge. Tel j'ai eu le renseignement, tel je vous le livre.

– Monsieur le président, dit l'un des anciens, j'ai entendu parler de ce Birdy Edwards : c'est le meilleur agent que Pinkerton ait à son service.

– Quelqu'un le connaît-il de vue ? demanda Mac Ginty.

– Moi », répondit Mac Murdo.

Un murmure d'étonnement courut dans l'assemblée.

« J'ai idée que nous le tenons dans le creux de la main, continua-t-il avec un sourire de triomphe. Agir bien et vite, c'est le moyen de prévenir tous les désagréments. Fiez-vous à moi, aidez-moi, et vous n'aurez pas grand-chose à

craindre.

– De toute façon, que pourrions-nous avoir à craindre ? Qu'est-ce que cet individu peut savoir de nos affaires ?

– Vous auriez le droit de tenir ce langage si, tout le monde était aussi sûr que vous, conseiller. Mais cet individu a derrière lui les millions des capitalistes. Croyez-vous que dans toutes nos loges il ne se rencontre pas un frère capable d'une défaillance et susceptible de se laisser acheter ? Birdy Edwards se procurera certainement nos secrets, s'il ne les possède déjà. À cela il n'y a qu'un remède.

– C'est qu'il ne sorte jamais de la vallée », dit Baldwin.

Mac Murdo fit un signe d'assentiment.

« À la bonne heure ! frère Baldwin, dit-il. Vous et moi pouvons n'être pas toujours du même avis ; mais, ce soir, vous avez trouvé le mot de circonstance.

– Où donc est cet homme ? Comment le reconnaître ?

– Vénérable Maître, continua Mac Murdo, laissez-moi vous représenter que cette affaire est d'importance trop capitale pour que nous la discutions en réunion plénière. Dieu me garde de jeter la suspicion sur aucun de nos frères ici présents ! Mais il suffirait de la moindre indiscretion pour anéantir nos chances de réussite : je demande à la loge de constituer une commission, dont vous serez, par exemple, monsieur le président, avec frère Baldwin et cinq autres membres. Alors, je dirai librement ce que je sais et ce que je conseille. »

La proposition fut adoptée séance tenante, et la commission nommée. Outre le président et Baldwin, on désigna, pour en faire partie, Harraway, le secrétaire à face de vautour, Tigre Cormac, la jeune brute sanguinaire, Carter, le trésorier, et les frères Willaby, deux criminels endurcis, également fermés à la crainte et aux scrupules.

La petite fête qui terminait habituellement les réunions de la loge fut brève et manqua d'entrain. Tous les cœurs étaient assombris. Pour la

première fois, ces hommes voyaient se lever, sur un ciel longtemps serein, le nuage menaçant de la loi. Ils vivaient dans un état d'abomination d'où la pensée du châtement était à ce point exclue qu'elle les prenait à l'improviste. Ils se retirèrent tôt pour laisser délibérer leurs commissaires.

« Parlez, maintenant, Mac Murdo », dit Mac Ginty.

Les sept hommes sur leurs sièges semblaient des statues de pierre.

« Je vous ai dit que je connaissais Birdy Edwards, expliqua Mac Murdo. Inutile d'ajouter qu'il n'est pas ici sous son vrai nom. C'est, assurément, un gaillard plein de courage, mais non pas un sot. Il se fait appeler Steve Wilson, et il loge à Hobson's Patch.

– Comment le savez-vous ?

– Un hasard m'a fait causer avec lui. Je ne me méfiai de rien tout d'abord, et je n'y aurais plus pensé sans cette lettre. Mais, à présent, je n'ai aucun doute. Par le plus singulier hasard, je le rencontrai mercredi à l'occasion d'un petit

déplacement. Il me dit qu'il était journaliste, et je commençai par le croire. Il désirait se renseigner, pour la *New York Press*, sur les Écumeurs et ce qu'il appelait « leurs excès ». Il me posa toutes sortes de questions, comme pour documenter son journal. Vous pensez si je soufflai mot. « Je payerais largement, dit-il, de quoi satisfaire mon directeur. » Je lui contai tout ce que je pus inventer pour lui être agréable, et il me remit un billet de vingt dollars, en me promettant vingt fois cette somme si je lui procurais tout ce qu'il cherchait.

– Et alors ?

– Alors, je lui débitai mille fables.

– Comment avez-vous su que ce n'était pas un journaliste ?

– Voilà. Il descendit à Hobson's Patch ; moi aussi. J'entrai d'aventure au bureau du télégraphe comme il en sortait. « En vérité, me dit l'employé, une dépêche pareille devrait payer double taxe. » Le fait est que le texte remplissait toute la formule, et, pour ce que nous en tirâmes, il aurait pu aussi bien être rédigé en chinois.

« C'est chaque jour comme ça », ajouta l'employé. — Oui, répondis-je, il envoie des informations spéciales à son journal, et il craint qu'on ne les lui vole. » C'était l'idée de l'employé, comme la mienne. Je pense différemment aujourd'hui.

« Pardieu ! vous devez avoir raison, dit Mac Ginty, mais que faire ?

— Nous en débarrasser, proposa quelqu'un. — Et le plus tôt ne sera que le mieux.

— Je ne balancerai pas un instant si je savais où le trouver, dit Mac Murdo. Il vit à Hobson's Patch, mais j'ignore son domicile. J'ai d'ailleurs mon plan tout tracé, si vous me donnez carte blanche.

— Expliquez-vous.

— Je vais demain matin à Hobson's Patch. Grâce à l'employé du télégraphe, qui connaît, j'imagine, l'adresse de mon individu, je le découvre. Je lui dis que je suis un Homme Libre. Je lui offre, contre bon argent, les secrets de la loge. Il saute sur ma proposition. J'ajoute que j'ai

chez moi tous les papiers, mais que ce serait risquer ma vie que de le laisser venir à une heure où des gens rôdent encore dans les rues. Il me comprend sans peine. Je le prie donc de venir le soir à dix heures, et je lui promets qu'il verra tout. Il viendra, soyez tranquille.

– Bien. Mais la suite ?...

– La suite se devine. J'habite une maison écartée. Ma propriétaire, la veuve Mac Namara, est une personne sans méfiance, et d'ailleurs sourde comme un pot. Il n'y a au logis que Scanlan et moi. Si Birdy Edwards accepte de venir, je vous le fais savoir, et vous arrivez tous les sept à neuf heures. Nous le tenons. Ou il ne sortira pas vivant de nos mains, ou il pourra longtemps parler de sa chance.

– Je me trompe bien, dit Mac Ginty, s'il n'y a, d'ici peu, un emploi vacant chez Pinkerton.

Entendu, Mac Murdo : demain soir, à neuf heures, nous sommes des vôtres. Sitôt l'homme introduit, vous refermez la porte. Et nous nous chargeons du reste. »

## VII

### *Le piège*

Comme l'avait dit Mac Murdo, son logis, situé très à l'écart, dans un faubourg extérieur, loin du chemin, se prêtait admirablement au crime. En toute autre circonstance, les bandits se fussent contentés d'attirer au dehors leur victime et de décharger sur elle leurs pistolets ; dans le cas actuel, il leur importait surtout de savoir quelles informations Birdy Edwards avait pu recueillir et transmettre. Si déjà ils intervenaient trop tard, si le mal était fait, du moins ils auraient le plaisir de la vengeance. Mais ils espéraient que rien de grave n'était venu à la connaissance du détective : bien renseigné, il n'eût pas pris la peine de noter et de télégraphier les balivernes que lui avait contées Mac Murdo. Au surplus, ils le sauraient de lui-même. Quand ils le tiendraient

en leur pouvoir, ils le forceraient bien à parler. Ce ne serait pas la première fois qu'ayant affaire à un témoin récalcitrant, ils lui auraient délié la langue.

Ainsi qu'il était convenu, Mac Murdo se rendit à Hobson's Patch. La police semblait lui porter un intérêt particulier ce matin-là. Le capitaine Marwin voulut l'aborder dans la salle d'attente de la gare, mais il lui tourna le dos. Au retour de sa mission, dans la journée, il vit Mac Ginty à la Maison de l'Union.

« Notre homme viendra, dit-il.

– Bon ! » répondit Mac Ginty.

Le géant était en manches de chemise ; sur l'ampleur de son gilet reluisaient des chaînes et des pendeloques ; un diamant jetait des feux à travers le fouillis de sa barbe. La politique et le commerce des boissons lui avaient donné à la fois la richesse et la puissance, et il trouvait d'autant plus importune l'idée de la prison ou de la potence, brusquement évoquée à ses yeux la veille au soir.

« Pensez vous qu'il sache beaucoup de choses ? » demanda-t-il avec angoisse.

Mac Murdo hocha tristement la tête.

« Il est ici depuis quelque temps, au moins depuis six semaines. Avec l'argent des Compagnies, il a dû obtenir des résultats et ne les aura pas gardés pour lui seul.

– Nous n'avons pas, à la loge, un homme capable d'une faiblesse. Sauf, peut-être, ce capon de Morris... Si quelqu'un de nous mangeait le morceau, ce serait lui. J'ai bonne envie de lui dépêcher avant ce soir deux de nos garçons, qui le secoueront de façon à faire tomber son masque.

– Je n'y vois point d'inconvénient, répondit Mac Murdo. Je vous avoue que j'ai quelque sympathie pour Morris et regretterais qu'il lui arrivât rien de fâcheux. Une ou deux fois j'ai causé avec lui des affaires de la loge ; et bien qu'il ne partage pas toutes nos idées, il ne m'a pas fait l'effet d'un traître. Mais je n'ai pas à m'interposer entre vous et lui.

– Je veux en finir avec ce vieux drôle ! cria Mac Ginty, dans un blasphème. Voilà un an que je le guette.

– Vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire, repartit Mac Murdo. Cependant, quoi que vous fassiez, il faut que vous preniez patience jusqu'à demain. Puisque la question Pinkerton n'est pas réglée, gardons-nous de lever la tête. Nous ne pouvons pas nous permettre aujourd'hui d'ameuter la police.

– Vous avez raison. Dussions-nous lui couper le cœur en morceaux, c'est de Birdy Edwards lui-même que nous apprendrons le nom de son informateur. Il n'a pas eu l'air de flairer le piège ? »

Mac Murdo se mit à rire.

« Je l'ai pris par son point faible. Qu'on le mette sur la piste des Écumeurs, il ira aussi loin qu'on voudra. J'ai accepté son argent... »

Mac Murdo exhibait en ricanant une liasse de banknotes.

« Et je recevrai une somme égale... quand

j'aurai montré les papiers.

– Quels papiers ?

– Des papiers imaginaires, parbleu ! statuts, règlements, liste de membres. Il se flatte de ne repartir qu'ayant su la fin de l'histoire.

– Il ne se trompe pas, dit Mac Ginty, d'un ton sinistre. Vous a-t-il demandé pourquoi vous ne lui portiez pas vos papiers ?

– Comme s'il me jugeait capable d'une pareille imprudence, moi, un homme suspect, que le capitaine Marwin interpellait encore aujourd'hui à la gare !

– En effet, j'ai su cela, dit Mac Ginty ; et je crains pour vous les suites de l'incident. Nous pouvons bien, après en avoir fini avec notre homme, le jeter dans quelque vieux puits de mine ; mais quoi que nous fassions, nous n'empêcherons pas qu'il habite Hobson's Patch et que vous y soyez allé aujourd'hui. »

Mac Murdo haussa les épaules.

« Si nous savons manœuvrer, jamais, dit-il, on ne prouvera que nous l'ayons tué. Personne ne

peut le voir entrer dans la maison à la nuit close, et je m'arrangerai pour que personne ne l'en voie sortir. Écoutez-moi, conseiller. Je vais vous expliquer mon plan, vous l'expliquerez ensuite aux autres. Vous venez tous à l'heure convenue. Bien. Il arrive à dix heures. Il frappe trois coups. je vais lui ouvrir, je l'introduis, et je referme la porte. Le voilà dans nos mains.

– C'est simple et net.

– Mais le reste demande réflexion. Il est armé. Si embobeliné que je le suppose, il doit se tenir sur ses gardes. Imaginez que je le fasse entrer tout de go dans une chambre où il se rencontre avec sept hommes quand il s'attendait à me trouver seul : il peut se servir de son arme et blesser quelqu'un.

– En effet.

– Le bruit peut attirer tous les cogens de la ville.

– Très juste.

– Voici donc comment je procéderai. Vous vous tenez dans la grande chambre, celle où je

vous ai reçu un jour. Je le mène dans le parloir à côté de la porte, et je l’y laisse sous le prétexte d’aller chercher mes papiers. Cela me permet d’aller vous indiquer le tour que prennent les choses. Puis je reviens à lui avec des papiers truqués. Quand je le vois plongé dans sa lecture, je bondis et lui empoigne la main dont il tient le pistolet. Vous vous précipitez à mon appel. Plus prompts vous serez, mieux cela vaudra, car il est aussi fort que moi, et je puis avoir du mal à le maintenir jusqu’à votre arrivée ; mais j’y réussirai, j’espère.

– Votre plan me paraît excellent, dit Mac Ginty. La loge aura contracté envers vous une grande dette. Je présume que, le jour où je quitterai mon siège, je saurai qui désigner pour mon successeur.

– Évidemment, je ne suis pas un conscrit », fit Mac Murdo d’une voix modeste, mais non sans laisser voir le cas qu’il faisait des éloges du grand homme.

Rentré chez lui, il prit ses dispositions en vue de la tragique soirée qui l’attendait. D’abord, il

nettoya, graissa et chargea son revolver Smith et Wesson. Puis il inspecta la chambre qui devait servir au guet-apens. C'était une vaste pièce, dont une longue table de bois blanc occupait le centre, et le grand poêle une extrémité. Elle prenait jour sur deux côtés par deux fenêtres sans persiennes, munies simplement de légers rideaux. Mac Murdo en fit la remarque : assurément, elle semblait bien exposée à la vue pour une affaire si secrète ; mais à la distance où elle se trouvait de la route, l'inconvénient avait moins de gravité. Enfin, Mac Murdo eut une conversation avec son co-pensionnaire. Scanlan, bien qu'appartenant à la bande des Écumeurs, était un inoffensif petit bonhomme, trop mou pour se mettre en opposition avec ses camarades, mais qui, dans le fond, avait horreur des scènes sanglantes. Mac Murdo lui fit part brièvement de ce qui se tramait.

« Avant demain, il y aura ici mort d'homme. À votre place, je me défilerais, Mike Scanlan, je passerais la nuit dehors.

– Ma foi, Mac, ce n'est pas le bon vouloir, mais l'énergie qui me manque. Quand j'ai vu,

l'autre jour, tuer Dunn, le directeur, j'ai mal supporté la secousse. Je ne suis pas fait pour ça, comme vous ou Mac Ginty. Si la loge ne doit pas me le reprocher, je suivrai votre conseil : je vous laisserai seuls. »

Les sept hommes furent exacts au rendez-vous. Ils avaient l'extérieur, la tenue décente de citoyens respectables ; mais leurs bouches étaient dures, leurs yeux impitoyables ; un physionomiste aurait lu sur leurs visages la condamnation de Birdy Edwards. Pas un d'entre eux qui n'eût rougi ses mains une douzaine de fois ; ils apportaient dans le meurtre la même insensibilité que le boucher dans sa profession. Le plus redoutable, d'apparence et de fait, c'était, naturellement, le Maître. Harraway, le secrétaire, était un homme chétif, chagrin, qui avait un long cou décharné et des jambes toujours agitées d'un mouvement nerveux ; poussant la probité jusqu'au scrupule dans la gestion des finances de l'Ordre, il ne connaissait, en dehors de cela, ni foi ni loi. Le trésorier, Carter, figure impassible, plutôt maussade, et qui marquait un certain âge, avait de grands talents d'organisateur : il n'était

pas un crime commis par la loge dont il n'eût prémédité tous les détails. Les deux Willaby, grands, jeunes, minces, avaient la mine résolue des gens d'action. Quant à Tigre Cormac, jeune aussi, et de forte carrure, sa férocité naturelle le faisait craindre de ses propres camarades.

Mac Murdo avait placé le whisky sur la table, et tous ils s'étaient hâtés d'y puiser de l'entrain. Déjà Baldwin et Cormac, à moitié ivres, laissaient éclater leurs instincts sauvages. Cormac, les mains tendues à la chaleur du poêle qui ronflait, car les nuits étaient encore froides, jeta dans un juron :

« Voilà qui fait du bien à un homme !

– Oui, dit Baldwin, comprenant l'atroce sous-entendu : qu'on y attache Birdy Edwards, et je gage bien qu'il parlera.

– Il parlera, soyez tranquilles, dit Mac Murdo, dont il fallait que les nerfs fussent singulièrement trempés, car, portant tout le poids de l'affaire, il affichait néanmoins un tel sang-froid, un détachement si absolu, que les autres applaudirent.

– Vous en userez avec lui comme il vous plaira, nous vous l’abandonnons, fit le Maître. Il ne se doutera de rien jusqu’à ce qu’il ait votre main sur la gorge. Dommage qu’il n’y ait pas de contrevents à vos fenêtres. »

Mac Murdo alla de l’une à l’autre tirer les rideaux.

« Personne ne peut nous voir à pareille heure.

– Et s’il ne venait pas ? S’il avait flairé le danger ? dit le secrétaire.

– Je vous garantis qu’il viendra, répondit Mac Murdo. Il n’est pas moins impatient de venir que vous de le voir. Attention ! »

Trois coups avaient retenti à la porte. Les sept hommes, brusquement immobilisés, le verre en main, semblaient des figures de cire.

« Chut ! »

Mac Murdo leur faisait signe de se taire. Ils échangèrent un regard exultant et cherchèrent secrètement leurs armes.

« Sur votre vie, pas un mot ! » chuchota Mac Murdo, en sortant de la chambre, dont il referma

soigneusement la porte.

L'oreille tendue, ils s'efforcèrent à la patience. Ils comptèrent les pas de leur camarade s'éloignant dans le corridor. Ils l'entendirent ouvrir la porte d'entrée et faire accueil au visiteur. Un pas étranger résonna sur le seuil, une voix inconnue prononça quelques paroles. Puis la porte retomba bruyamment, la clé tourna dans la serrure : leur proie ne leur échapperait pas. Et Tigre Cormac partit d'un rire si affreux que Mac Ginty lui mit sa grande main en travers de la bouche.

« Du calme, jeune fou ! murmura-il. Vous pourriez encore tout gâter. »

La rumeur d'une conversation arrivait d'une chambre voisine. Il semblait qu'elle ne dût pas s'arrêter. Soudain, la porte s'ouvrit, Mac Murdo apparut, un doigt sur les lèvres.

Il s'approcha du bout de la table et regarda tour à tour ses complices. Un changement subit se manifestait en lui. Il avait l'air d'un homme qui s'apprête à accomplir une grande œuvre. Son visage avait pris la dureté du granit. Ses yeux

brûlaient derrière son binocle. Tous le considéraient fixement, avidement, sans rien dire. Et il continuait de promener de l'un à l'autre un regard étrange.

« Eh bien, finit par s'écrier Mac Ginty, est-il là ? Birdy Edwards est-il là ? »

– Oui, répondit Mac Murdo, lentement. Birdy Edwards est là : je suis Birdy Edwards ! »

Ces mots prononcés, dix secondes s'écoulèrent, durant lesquelles la chambre parut vide, tant le silence y fut profond. Une bouilloire siffla sur le poêle. Sept visages blêmes s'étaient levés, sept hommes considéraient dans l'épouvante l'homme qui les dominait de tout son haut. Il se fit alors un grand fracas de vitres cassés, des canons de fusil brillèrent dans le cadre des fenêtres, les rideaux sautèrent de leurs tringles. Poussant un grognement d'ours blessé, Mac Ginty se précipita vers la porte à demi ouverte : la menace d'un revolver et les yeux bleus du capitaine Marwin, sévèrement braqués sur lui, le firent reculer jusqu'à son siège.

« Vous êtes mieux là, conseiller, dit celui qui

jusqu'alors s'était appelé Mac Murdo. Et quant à vous, Baldwin, laissez donc votre revolver en paix si vous ne voulez tâter de la corde. Allons, obéissez ou, de par Dieu !... Là, c'est bien. Il y a dans la maison quarante gaillards bien armés : calculez vos chances. Qu'on s'assure d'eux, Marwin ! »

Devant tous ces fusils baissés, aucune résistance n'était possible. On désarma les assassins. Mornes, confondus, stupides, ils demeurèrent assis autour de la table.

« Je tiens à m'expliquer d'un mot avant que nous nous séparions, dit l'homme qui les avait pris au piège. Nous ne nous reverrons sans doute que devant le juge, et je voudrais, en attendant, vous fournir quelques sujets de réflexion. Vous savez désormais qui je suis. Je puis enfin abattre mes cartes. Je suis Birdy Edwards, de l'agence Pinkerton. Choisi pour anéantir votre clique, j'avais à jouer un jeu difficile et dangereux. Ni mon plus proche parent ni mon ami le plus cher, personne n'en soupçonna rien, personne, à l'exception du capitaine Marwin et de mes chefs.

Ce soir, Dieu merci, la partie est finie – et c'est moi qui gagne ! »

Sept pâles figures rigides demeuraient clouées sur la sienne ; elles exprimaient la haine implacable et la menace.

« Vous croyez peut-être que le jeu continue ? Soit ! j'aviserai. En tout cas, je sais plusieurs d'entre vous qui ne prendront plus jamais la main, et je ne parle pas d'une soixantaine de vos acolytes qui, ce soir, coucheront en prison. Je vous l'avoue, quand on me chargea de cette affaire, je refusai de croire qu'il existât une société comme la vôtre. « Imagination de journalistes », pensai-je ; et je me flattai d'en faire la preuve. On me dit que vous dépendiez des Hommes Libres ; j'allai à Chicago, je me fis recevoir parmi eux, et je ne crus que davantage à des racontars de journaux, car je trouvai une société non seulement inoffensive, mais bienfaisante. Cependant j'avais à remplir ma mission : je vins au pays de la houille. Sitôt arrivé, je m'aperçus de mon erreur, je compris que les journaux n'avaient rien inventé. Je restai

donc et m'attelai à la besogne. Je n'ai commis aucun meurtre à Chicago. Je n'ai jamais fabriqué un faux dollar. Ceux que je vous ai donnés valaient tous les autres, c'est le meilleur placement que j'aie fait de ma vie. Je savais le moyen d'entrer dans vos bonnes grâces : je me prétendis en butte aux tracasseries de la justice, et j'obtins le résultat que j'espérais. Alors, je m'affiliai à votre loge infernale, je pris place dans vos conseils. Vous direz peut-être que je m'y montrai votre digne émule ? Dites ce qu'il vous plaira, je vous tiens. D'ailleurs, voulez-vous savoir la vérité ? Je fus de la bande chargée de châtier le vieux Stranger ; le temps m'avait manqué pour le prévenir, mais j'arrêtai votre main, Baldwin, au moment où vous alliez le tuer. Si, pour garder ma situation au milieu de vous, je vous suggérai certaines choses, c'étaient des choses que je ne pouvais empêcher. Faute de renseignements suffisants, je n'ai pu sauver Dunn et Menzies ; mais si les meurtriers échappent à la potence, il n'y aura pas de ma faute. J'eus soin de prévenir Chester Wilcox avant de faire sauter sa maison ; quand elle sauta, il était à l'abri avec sa

famille. J'ai malgré moi laissé se commettre bien des crimes ; mais faites un retour en arrière, songez combien de fois il arriva qu'un homme que vous guettiez sur un chemin passât par un autre, ou qu'il fût en ville quand vous alliez le demander chez lui, ou qu'il fût chez lui quand vous le cherchiez en ville : tout cela, c'était mon œuvre.

– Traître ! fit Mac Ginty, les dents serrées, la voix sifflante.

– Oui, oui, John Mac Ginty, affublez-moi des noms que vous voudrez, si ça vous soulage. Vous et vos pareils, vous vous conduisiez ici en ennemis de Dieu et des hommes ; il était temps que quelqu'un s'interposât entre vous et les pauvres diables que vous teniez à la gorge. Mais il n'y avait qu'un moyen d'y réussir, et je l'ai pris. Moi, un traître ? J'imagine que bien des gens me qualifieront de libérateur quand ils sauront que pour les sauver je suis descendu dans l'enfer. J'y ai passé trois mois, et ne voudrais pas avoir à les y passer de nouveau, dût le Trésor de l'État m'ouvrir ses coffres ! J'étais forcé de rester

jusqu'au moment où je vous tiendrais tous dans la main, avec tous vos mystères. J'aurais encore attendu un peu si je n'avais appris que mon secret était en danger : une lettre reçue en ville menaçait de vous le faire connaître. Il fallait agir, j'agis vivement. Je n'ai plus rien à vous dire, sauf que, le jour de ma mort, je m'en irai moins à regret en songeant à ce que j'ai fait dans cette vallée. Qu'on me ramasse tout ça, maintenant, et en route ! » Dans la soirée, Scanlan, prié de porter une lettre à miss Ettie Shafter, avait accepté sa mission avec une œillade et un sourire d'intelligence, et, dès la première heure du matin, un train spécial envoyé par la Compagnie du chemin de fer emportait deux voyageurs, dont l'un était une femme remarquablement belle, et l'autre un homme qui prenait de visibles précautions pour n'être pas reconnu. Leur voyage s'accomplit sans arrêt ni encombre. Ettie et son amoureux ne devaient plus remettre les pieds dans la Vallée de la Peur. Dix jours plus tard, ils se mariaient à Chicago, et le vieux Jacob Shafter assistait à leurs noces.

Le procès des Écumeurs se déroula loin des lieux où aurait pu s'exercer l'influence de leurs adeptes. En vain essayèrent-ils de lutter ; en vain la loge fit-elle, pour les sauver, ruisseler son argent : aucun expédient de leurs défenseurs ne prévalut contre les déclarations froides, nettes, sans colère, d'un homme qui avait étudié dans le moindre détail leurs vies, leur organisation, leurs crimes. Après tant d'années, ils furent enfin brisés et dispersés. La vallée vit se lever le nuage qui pesait sur elle. Le gibet termina les jours de Mac Ginty, qui se fit humble et larmoyant quand il vit venir sa dernière heure. Huit de ses complices partagèrent son sort. Cinquante autres furent condamnés à un emprisonnement de plus ou moins longue durée. L'œuvre de Birdy Edwards était complète. Cependant, Ted Baldwin avait échappé à la potence ; de même les Willaby et quelques-uns des pires sujets de la bande. Ils disparurent dix ans, puis, un jour, ils se retrouvèrent libres ; et ce jour-là, Edwards comprit que c'en était fait de son repos. Ils avaient juré de venger par sa mort la mort de leurs camarades : ils s'y employèrent par tous les

moyens. Ils le chassèrent de Chicago, après deux tentatives d'assassinat manquées de bien peu. Réfugié sous un faux nom en Californie, il y fut pour longtemps assombri par la mort de sa femme. Une fois de plus, il n'évita que de près les assassins, et il s'en alla sous le nom de Douglas travailler dans une gorge solitaire, au fond d'une montagne, où, devenu l'associé d'un Anglais nommé Barker, il amassa une fortune. Enfin averti que ses persécuteurs avaient retrouvé sa trace, il s'enfuit, juste assez tôt, pour l'Angleterre. Il s'y remaria, il épousa une femme digne de lui ; et c'est ainsi que John Douglas mena cinq ans dans le Sussex une existence de gentilhomme campagnard que devaient encore interrompre les étranges événements du Manoir de Birlstone.

## Épilogue

La cour de police avait clos ses débats en déférant John Douglas à la cour d'assises. Il y fut acquitté comme ayant agi dans le cas de légitime défense. « Faites-le partir d'Angleterre à tout prix », écrivit Holmes à sa femme. « Il n'y est pas en sûreté. Un péril plus redoutable que ceux dont il s'est tiré l'y menace encore. »

Deux mois avaient passé, le souvenir de l'affaire commençait de s'effacer dans les esprits, quand, un matin, un billet des plus énigmatiques fut glissé dans notre boîte aux lettres. « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! monsieur Holmes ! » disait-il simplement. Pas d'adresse ni de signature. Je ris en voyant ce baroque message ; mais Holmes l'accueillit avec une gravité peu ordinaire.

« Quelque histoire infernale, Watson », me dit-il.

Et, le front plissé, il s'allongea sur son siège.

Comme la soirée s'avavançait, notre logeuse, Mrs. Hudson, vint annoncer tout d'un coup qu'un gentleman demandait à voir Mr. Holmes pour une affaire de la plus haute importance ; au même instant apparaissait derrière elle Mr. Cecil Barker, notre ami du Manoir. Il avait la mine tirée, hagarde.

« J'ai de terribles nouvelles, monsieur Holmes, dit-il.

– Je le craignais, dit Holmes.

– Vous n'avez pas, je suppose, reçu un télégramme ?

– Non, mais voici un billet dont l'auteur a dû en recevoir un.

– Il s'agit du pauvre Douglas. On me dit qu'en réalité il s'appelait Edwards, mais, pour moi, il sera toujours Jack Douglas, de Benito Cañon. Je vous avais fait savoir qu'il y a trois semaines il s'était embarqué, avec sa femme, pour le Sud-Afrique, à bord du *Palmyre*.

– Effectivement.

– Le paquebot arriva au Cap la nuit dernière,

et, ce matin, je recevais de Mrs. Douglas, le câblogramme suivant : « Jack, enlevé du bord dans un coup de vent, a disparu au large de Sainte-Hélène. On ignore comment accident put se produire. – IVY DOUGLAS. »

– C'est donc cela ! fit Holmes, songeur. Eh bien ! je ne doute pas que l'accident ait été fort bien machiné.

– Autrement dit, vous n'y voyez pas un accident ?

– Non.

– Mais un meurtre ?

– Bien sûr.

– Moi aussi. Ces damnés Écumeurs, ces monstres altérés de vengeance.

– Non, non, cher monsieur, non, dit Holmes. Ceci trahit une main magistrale. Pas de fusil à canon écourté, pas de revolver qui manque son homme. On reconnaît un maître à sa manière, et quand il y a quelque part du Moriarty j'ai garde de m'y tromper. Cette fois, le coup n'est point parti d'Amérique, mais de Londres.

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

– C'est qu'il a été commis par un homme qui n'a pas le droit de ne pas être infallible, car sa situation, qui est unique, repose sur le fait qu'il doit réussir tout ce qu'il entreprend. Une grande intelligence et une puissante organisation se sont appliquées à la perte d'un homme. Sans doute, prendre un marteau pour casser une noisette, c'est pousser l'énergie à l'absurde, cela tient de l'extravagance ; mais enfin, la noisette est cassée.

– Comment l'individu dont vous parlez a-t-il pu se trouver mêlé à cette affaire ?

– Je sais seulement une chose, c'est que le premier mot m'en a été dit par un de ses lieutenants. Nos Américains se sont conduits en gens avisés : transportant leurs opérations en Angleterre, ils ont fait ce qu'aurait pu faire n'importe quel criminel : ils ont lié à leur cause cet oracle du crime. Tout d'abord, il se sera contenté de rechercher la victime. Puis il aura tracé un programme d'exécution. Enfin, ayant appris par les journaux l'insuccès de la tentative de Baldwin, il sera personnellement intervenu,

avec sa maîtrise habituelle. Vous m'avez entendu, à Birlstone, mettre votre ami en garde contre un danger plus grand que tous ceux qu'il avait courus : me trompais-je ? »

Barker, dans sa colère impuissante, se cognait la tête avec les deux poings :

« Alors, il faudra que nous en restions là ? Ce démoniaque personnage ne trouvera jamais devant lui quelqu'un de sa taille ?

– Je ne prétends pas cela, dit Holmes qui semblait regarder très loin : je ne prétends pas qu'on ne puisse le vaincre. Mais donnez-moi du temps, donnez-moi du temps ! »

Et nous demeurâmes silencieux quelques minutes, tandis que ses yeux divinateurs s'efforçaient de pénétrer l'avenir...



Cet ouvrage est le 1140<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.